MAKHALI-PHĀL

# NĀRĀYANA

OU

## CELUI QUI SE MEUT SUR LES EAUX

roman

7506

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

# NĀRĀYANA

OU

CELUI QUI SE MEUT
SUR LES EAUX

16° Y2
126

DL 1862 18-2-43 A

## DU MÊME AUTEUR

**Cambodge,** poèmes. *(Éditions du Pigeonnier.)*

**Chant de Paix.** *(Bibliothèque royale du Cambodge.)*

**La Favorite de dix ans.** Ouvrage élu pour représenter le roman français au Concours international du roman. *(Albin Michel.)*

---

## En préparation

**La Vie du Bouddha Gautama.**

**Le chant du Roi lépreux.**

MAKHALI-PHĀL

# NĀRĀYANA

OU

## CELUI QUI SE MEUT SUR LES EAUX

roman

ALBIN MICHEL
ÉDITEUR
22, rue Huyghens
PARIS

Droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous pays.

*Copyright 1942 by Albin Michel.*

Quand Moïse écrivait :

« Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et vide; les ténèbres couvraient l'abîme, et l'Esprit de Dieu se mouvait sur les eaux. »

Etait-il le seul prophète à révéler au monde son origine? La Troisième Personne de la Trinité soufflait à Manou, l'ascète indien :

« Et l'Esprit de Dieu se mouvait sur les eaux. C'est pourquoi on l'appelle Nārāyana, celui qui se meut sur les eaux. »

En vérité de ce Nārāyana, j'eusse préféré faire la Deuxième Personne de Dieu, mais sous l'inspiration de mes ancêtres bouddhiques, j'ai été forcée de faire de Lui, l'homme au sens bouddhique du mot, l'homme vers qui, depuis l'ange jusqu'à la plante, se tendent tous les ordres de la création — un bodhisattva, un aspirant à la dignité du Bouddha, à la sagesse qui doit sauver le monde. Mon Nārāyana, prince khmer, est donc un homme comme tant d'autres du Cambodge, de l'Inde, de Chine ou du Thibet qui, depuis le Bouddha Gautama, ont fait le vœu de porter sur leurs épaules le fardeau

de l'univers, mais c'est un bodhisattva moderne. Nous entendons par là que, comme la plupart des princes de l'Asie, il a fait ses études en Occident. Il ne peut donc être l'esprit qui fait son unique délice de l'Océan Indien et de l'Océan Pacifique. Il a traversé la Mer Rouge, il a franchi le détroit de Bab-El-Mandeb, il a vu le mont Sinaï, il est entré dans la Méditerranée. S'il s'était simplement cantonné entre l'Océan Indien et l'Océan Pacifique, que serait-il arrivé de lui? Sans doute se serait-il contenté, comme ses ancêtres, de la sagesse qui a son siège à l'île de Ceylan, il se serait contenté du bouddhisme du Petit Véhicule (1) qui rejette un Dieu créateur. Mais une méditation de dix ans, à Paris, lui a révélé le christianisme et inspiré le désir de voir plus loin. Lhassa. Il y embrasse le bouddhisme du Grand Véhicule. Il s'élève au delà de la logique. C'est-à-dire qu'entre ce Grand Véhicule et le Christianisme, il n'existe, pour son âme, qu'une mince cloison. Mais quand il parvient à un certain degré de contemplation, la vérité qu'il contemple n'a plus de nom terrestre.

Qu'est-ce que cette vérité lui faisait concevoir? Un Dieu pétrissant ciel et terre au moyen d'un germe unique tiré de l'Eau, et au moment où il va donner le dernier coup de pouce à sa création en lui conférant l'immortalité, voilà que son œuvre est arrachée de ses mains par le péché de ses deux plus hautes créatures, par le péché de l'ange, par le péché de l'homme, voilà

(1) Le bouddhisme est partagé en deux principaux véhicules ou voies de salut : le Petit Véhicule ou bouddhisme du Sud et le Grand Véhicule ou bouddhisme du Nord.

que la création est précipitée hors du créateur et se met à rouler, dans le vide, comme une roue, voilà que l'univers revêt la forme d'une roue qui roule et où tous les astres et où tous les êtres : anges, démons, hommes, animaux supérieurs, oiseaux, poissons, animaux inférieurs et bêtes rampantes, sans compter les arbres, les plantes, les pierres et les métaux, naissent, meurent, renaissent, se cherchant, s'entre-mêlant, se dissociant, passant parfois par l'état le plus bas pour atteindre l'état le plus haut et s'efforçant tous de s'échapper hors d'eux-mêmes pour réaliser l'intention première du Créateur, pour atteindre l'immortel, l'immobile et le bienheureux. La vision de cette création qui échappe des mains du Créateur, la vision de ce bodhisattva khmer rejoint celle du génial américain Edgar Poe qui écrivait dans le *domaine d'Arneim* : « Admettons que l'immortalité terrestre de l'homme ait été l'intention première. Nous concevons dès lors un arrangement primitif de la surface de la terre approprié à cet état bienheureux de l'homme, état qui n'a pas été réalisé mais qui a été préconçu. Les perturbations n'ont été que des préparatifs pour sa condition mortelle conçue postérieurement. »

Superposons sur le mot terre le mot univers. Et la pensée du bodhisattva Nārāyana lance à l'infini la pensée d'Edgar Poe.

Offrant en petit l'image de cette terre périssable mais à l'origine immortelle d'Edgar Poe, en plus petit encore l'image de cet univers mourant et renaissant de Nārāyana, il semble que le Cambodge ait été spécialement tiré du chaos pour ren-

dre manifeste, à l'intelligence de la créature, l'intention première du Créateur. Chaque terre a sa vocation. Celle du Cambodge, voué six mois au feu et six mois au déluge, consiste à ne pouvoir s'éloigner de la première semaine de la création. Cette terre a l'air de dire : je suis le regret vivant du Premier Jour. Je ne me console pas de la mort de ce Jour où Dieu s'est écrié : Que la lumière soit! Inconsolable malgré la survivance des trois grandes périodes qui composent sa structure : l'âge préhistorique, l'âge angkoréen et l'âge bouddhique qui subsistent, côte à côte, dans la jungle, sur les ossements des iguanodons et des lézards du tonnerre. Mais la terre cambodgienne ne se préoccupe que d'une chose : revenir au premier jour de la création. Peu lui importent les villes théologales qui germèrent sur toute sa surface et ces hommes des tribus primitives qui vivent encore dans la jungle, comme les pasteurs de mammouths, sous les vestiges de la plus hautaine des civilisations, celle des rois d'Angkor. Quand après avoir été, six mois, lumière de la mort, le Cambodge épouse son fleuve et devient, à l'intérieur de l'Indo-Chine, la mer, le souvenir du Grand Déluge où Dieu avait autrefois noyé toute la terre, étreint l'âme de ses jungles inondées et l'âme de ses bêtes réfugiées sur les montagnes. Le souvenir du Grand Déluge lève obscurément, dans l'âme de toute créature, le souvenir d'autres déluges qui noyèrent les créations antérieures à la naissance de la terre, et par le retentissement illimité de ces déluges qui engendrèrent pour ainsi dire le Déluge de Noë, il ressuscite, dans

l'âme de toute créature, l'énormité de ces créations antérieures que Dieu a passées sous silence, de l'avis même de saint Augustin, qu'il n'a pas jugé bon de révéler à l'intelligence d'un Moïse ou d'un Manou, sans doute à cause de l'épouvante attachée à la quatrième dimension de ces créations antérieures. Seul, dans les jungles du Cambodge qu'il métamorphose en mer, le déluge ressuscite l'image de ce que Dieu a volontairement passé sous silence. Mais quand sur la mer, on ne voit plus la moindre branche, pas la plus petite feuille, que tous les arbres sont bien retournés et bien tassés dans le ventre de l'eau, comme des enfants tapis dans la matrice, alors le souvenir de tant de déluges disparaît à la suite des arbres comme par enchantement. Du haut des monts, les bêtes de la jungle se penchent sur la mer aussi lisse qu'un visage d'enfant et cessent de trembler. Il semble que la nature entière communie dans le pressentiment tranquille et solennel que tout soudain va revenir comme au premier jour de la création. Alors regardez! C'est au tour d'un autre souvenir de s'emparer de la mer. Le souvenir de l'immortel glisse sur le calme des flots au-devant du mortel. Et quand il se met à marcher sur la pointe des vagues doucement et majestueusement, qu'est-ce qui crie à l'élément mortel : disparais, toi aussi ? L'élément mortel n'a-t-il pas envie de rejoindre au fond de l'eau, au fond de lui-même, le souvenir diluvien englouti avec les arbres ? Mais non, il s'élance sans crainte vers le souvenir de l'immortel comme un enfant bondit vers son père. Et le souvenir de l'immortel étale la mer comme une

prière sur le Cambodge. C'est une prière qui rappelle à Dieu le premier jour de la création. Maintenant que je suis mer, me rendrez-vous l'immortalité, lui demande le Cambodge ? Et Dieu lui répond tendrement : oui. Le souvenir de l'immortel se prolonge et s'exhausse. D'abord sentiment éperdu de beauté, surabondance de paix, hymne de joie chanté par l'élément liquide vers le Créateur, le souvenir de l'immortel se couronne, prend la taille de l'infini, prête à la jungle marine l'image de la grande matrice qui vomit, à l'origine, les cieux et la terre, cet océan qui, selon Moïse et Manou, donna naissance au monde et sur lequel l'Esprit de Dieu se mouvait avant qu'il y eût un soir, avant qu'il y eût un matin.

Ainsi quoi de plus juste que dans ces jungles submergées par la grande nostalgie cosmique, les astres avec les météores, les pierres avec les arbres, les poissons avec les oiseaux, les animaux avec les esprits soient plus proches de l'ère secondaire et même de l'ère primaire et même des créations énormes qui fleurirent bien longtemps avant celles qui furent noyées par le déluge de Noë — plus proche de l'unité que nulle part au monde ? Le cœur bat dans les jungles du Cambodge avec les bêtes antédiluviennes. Non, elles ne sont pas mortes encore. C'est de leur taille démesurée que croissent ici les arbres. Ici, en chaque animal, revivent les ancêtres de la première semaine de l'univers, ceux qui vivaient avec Adam et jouaient avec ses enfants. C'est de la grandeur de son aïeule qui fut chassée avec le premier homme du Paradis terrestre que ma tigresse naît, rêve, enfante et meurt. Au nom du profond abîme que

leurs ancêtres symbolisent, au nom de l'Abîme primordial, que mes crocodiles labourent la jungle pour le compte du déluge. Si exigu que soit son cerveau, il est permis à mon enfant rhinocéros de retrouver ses aïeux et de ne faire qu'un avec l'infini. Pas seulement l'homme et l'ange, mais la bête peut s'élever jusqu'à l'absorption dans le Créateur. Car le souvenir du Déluge est tapi au fond de tout être, cachant sous lui, le souvenir de l'immortel qu'il lâche dans l'état de songe que l'esprit humain partage avec le cerveau de la brute. Et quand il arrive à l'homme de descendre dans les fondements de son frère inférieur, il est forcé de reconnaître que Dieu les a tirés d'un seul germe, du germe de l'eau, qu'il s'agit donc pour la bête, comme pour l'homme, de revenir à cette unité de l'origine qui constitue l'état du bonheur et que les chrétiens nomment Paradis terrestre et les bouddhistes, Paradis originel.

Ainsi n'a-t-il pas fallu qu'avec respect, j'étudiasse l'âme des bêtes, avec autant de respect et d'amour que s'il s'agissait de l'âme humaine? Il a fallu donner à mon livre, pour fondement, le déluge. Il a fallu le construire sur le rythme de mon pays : deux temps. Premier temps, celui du feu et de la mort. Deuxième temps, celui de l'eau et de la résurrection. Tout mon livre se développe donc matériellement sur le dessin du feu, sur le dessin de l'eau, et spirituellement sur le souvenir de l'immortalité. C'est le seul souvenir qui meut ma création. Il n'y a pas d'autre mystère dans la jungle.

MAKHALI-PHĀL.

*Paris*, 28 *janvier* 1942.

# PREMIÈRE PARTIE

## LE SOLEIL

## CHAPITRE PREMIER

### L'Image

Après avoir renoncé à son royaume, comment avait-il pu se faire aimer d'une tigresse chez le peuple des figuiers, sur les épines et sur les orchidées qui formaient sous ses pieds le sentier de l'extase ?

En vérité, le vide que, pour le cœur du prince, exhalaient les hommes, son mépris de la gloire, de la volupté et des richesses avaient-ils suffi à projeter un amour aussi haut entre le royal ascète et cette tigresse ? Avant de rencontrer celui qu'elle devait chérir, elle avait déjà dévoré un autre ermite qui s'était, lui aussi, retiré dans la jungle pour porter sur ses épaules le fardeau du monde. Mais à la vue de la tigresse, il avait laissé choir de ses épaules le fardeau du monde et il avait oublié de se défendre avec une image mentale. Il

n'avait pu, dans sa frayeur, lancer contre le fauve la seule image mentale qui aurait pu le sauver. Et au lieu de s'immobiliser dans sa vision, il avait fui. C'est pourquoi elle l'avait dévoré.

Mais pour lui, Nārāyana, petit-fils d'Ang Duong, roi du Cambodge, il n'avait eu garde d'oublier d'emporter dans la jungle l'auguste image mentale qui vivait avec lui et en lui. C'était le seul bien qu'il emportait dans la jungle de tout l'univers sur lequel il avait étendu son cœur passionné, depuis Paris où il avait médité pendant dix ans, jusqu'à Ceylan où il avait médité pendant cinq ans et jusqu'à Lhassa où il avait médité pendant dix ans. Et ainsi l'héritier des rois d'Angkor était arrivé à l'âge de trente-cinq ans sans avoir rencontré à Ceylan et à Lhassa autre chose que cela qui l'avait déjà attendu à Paris : une image! De quoi abandonner la société des hommes. De quoi s'enfoncer dans la jungle. De quoi offrir son corps et son âme en aumône à toutes les créatures. De quoi se charger de la douleur du monde.

Il avait donc, sur une douce figure intérieure, prononcé ses vœux de Bodhisattva, afin de délivrer de la naissance et de la mort, non une seule catégorie d'êtres, non la seule espèce humaine comme se l'est assigné l'ascète chrétien, mais avec les hommes, les plantes, les bêtes, les dieux et les démons — avec la terre, les étoiles — et il était descendu instinctivement dans l'espace où les rois, ses ancêtres et leurs cités théologales, étaient retournés aux arbres de la jungle. Mais lui, pour aller vivre avec une image chez les tecks et chez les flam-

boyants, il ne s'était même pas fait suivre d'une escorte de cent éléphants, il n'était même pas descendu au royaume de la solitude avec cinq éléphants, il était entré dans la solitude sans éléphants, vêtu d'une robe jaune, après avoir dépassé l'Europe et l'Asie et, au delà, le bonheur paradisiaque d'humbles villages khmers blottis dans le rêve et dans la paix bouddhiques mais où son pas, au lieu de s'attarder, s'était fait plus pressant, car il savait que ce qui restait du Paradis serait bientôt submergé par les dieux mécaniques de l'Europe et de l'Asie. Alors subitement, en s'évanouissant, le sentiment édénien de la civilisation bouddhique qui s'exhalait de ces doux villages avec le parfum du santal, à mesure que les arbres se pressaient autour de sa hâte, l'avait versé aux âges préhistoriques, aux peuplades sauvages et féroces qui vivent dans la jungle, autour desquelles planent les ombres des mammouths et qui, à leur tour, sans transition d'arbres, de sangsues, de sauriens, d'oiseaux, de fauves ou de siècles, l'avaient transvasé dans un autre âge — l'âge théologal — et dans une autre grandeur — celle de Dieu, celle des brahmes, celle des rois d'Angkor. Demeuré seul, il suivit la piste tracée par le rhinocéros en songeant :

— Si je rencontre une mare charitable, si je rencontre un étang miséricordieux, je me bâtirai, sur ses bords, une petite hutte sur pilotis pour moi et pour mon image mentale. Car n'est-ce pas suffisant pour moi et pour mon image mentale ? Et si je trouve, sur les bords de l'eau pleine de compassion, une corne ou deux de rhinocéros que les diables n'auront pas

trop grignotées, j'en parerai et prolongerai mon toit de feuilles.

Et il se réjouissait de la pauvreté de sa future demeure.

Or ce ne fut pas une mare charitable, ni un étang miséricordieux qu'il rencontra, mais chez le peuple en apparence sans cœur des figuiers, le peuple gigantesque, à la peau bleue, qui se tiennent tous par la main, ancêtres, époux, frères, sœurs, enfants, neveux, qui ne se quittent jamais, qui ne laissent aucun espace vide entre eux, dont les liens d'affection sont les lianes épineuses, qui, en s'aimant, empêche l'invasion de l'étranger, peuple inhospitalier et féroce qui se suffit à lui-même, engendre en projetant ses branches dans la terre, médite en projetant ses branches dans le ciel, marche en projetant ses branches dans la terre, se multiplie et tue en projetant ses branches au ciel et dans la terre et, de la sorte, donne ses lois aux autres peuples de la jungle; chez ce peuple millénaire, sage, couronné d'orchidées, ce ne fut pas une mare charitable, ni un étang miséricordieux que l'ascète rencontra, mais un lac noir de douleur qui lui cria :

— O Frère, aide-moi à porter mon pesant fardeau!

Et il abaissa les yeux vers l'eau suppliante et il vit qu'elle reflétait toutes les âmes des rois khmers, ses ancêtres, et il leva les yeux vers le ciel et il vit, sur trois montagnes sculptées, superposées, cinq tours gigantesques enlacées de figuiers et couronnées de têtes humaines qui l'observaient d'un air féroce en commandant la ruée d'une armée innombrable de dieux, de

danseuses, de diables et de végétaux. Ils fondirent sur lui, de toutes parts, avec les âmes des rois, mais ils furent bien étonnés, en traversant l'ascète, de le trouver semblable à une feuille. Il était devenu aussi mince qu'une feuille; le cri du lac l'avait rendu aussi mince qu'une feuille; le cri du lac l'avait froissé comme une pauvre petite feuille d'or et, comme une feuille sèche, flétrie, dorée, percée de part en part, le pâle, le maigre ascète se coucha au bord du lac et lui dit d'une voix aussi douce et aussi faible que le bruissement d'une feuille :

— Écoute, mon ami, sois raisonnable, n'ai-je pas déjà le fardeau de l'univers à porter? Voyons, mon ami, sois raisonnable, ne pleure pas! Est-ce que je peux, moi, avec mes frêles épaules ajouter une autre charge à mon fardeau? Est-ce que je peux, moi, avec d'aussi frêles épaules, porter encore avec le fardeau du monde, le fardeau d'un lac? Comprends-le, ô mon ami!

Le lac fut assez fin pour comprendre que Nārāyana voulait le railler jusque dans l'excès de sa douleur mais qu'il s'était déjà chargé de la totalité de sa douleur. Car instantanément au cri du lac et pendant que les âmes des ancêtres le transperçaient de part en part, Nārāyana avait étouffé en lui le désir de sa petite hutte sur pilotis. Et après avoir étouffé ce désir, il avait songé : c'est encore un désir égoïste, un désir qui m'aurait projeté dans un nouveau cycle de renaissances. Instantanément, au cri du lac, pendant que les âmes des ancêtres s'amusaient à rouler leur enfant comme une feuille d'or, le prince ascète avait décidé d'habiter,

avec son image, dans leur sanctuaire en ruines et de porter à la fois deux fardeaux bien distincts égaux en pesanteur : le fardeau de l'univers et le fardeau de ses propres morts, allégeant de ceux-ci un lac.

***

Mais lorsque le roi du Feu et le roi de l'Eau, rois sorciers des tribus Djaraïs qui demeurent dans la jungle, apprirent que le fils du roi du Cambodge, leur suzerain, s'était fixé dans la vieille maison de ses ancêtres, ils lui envoyèrent dix dignitaires sorciers vêtus d'habits de feuilles qui lui récitèrent, sous des masques de démons et de gaurs, le message des rois de la jungle :

— Les morts sont pacifiés, oui, les morts sont pacifiés par votre haleine, Seigneur,

Les rois sont pacifiés,
Les héros sont pacifiés,
Les dieux sont pacifiés,
Les démons sont pacifiés,
Les ogres sont pacifiés,
Les vampires sont pacifiés,
L'eau est devenue compatissante,
L'air est devenu charitable
Et les arbres miséricordieux,
Mais la reine des fauves de cette jungle,
Est-ce votre haleine qui la rendra pacifique
Et votre souffle qui vous fera aimer d'elle ?

Nārāyana répondit aux envoyés des rois sauvages :

O sorciers, ce n'est pas mon haleine mais une image mentale
Qui a pacifié les morts.
Ce n'est pas mon souffle mais une image mentale
Qui a pacifié les cœurs des dieux, des diables, des ogres et des vampires.
Ce n'est pas mon haleine, mais une image mentale
Qui a rendu l'eau compatissante,
L'air charitable
Et les arbres miséricordieux.
O sorciers, ce n'est pas mon souffle mais une image mentale
Qui me fera aimer d'une tigresse.

***

Les sorciers rapportèrent aux rois des Djaraïs la réponse du prince Cambodgien. Le roi du Feu et le roi de l'Eau méditèrent sur la réponse, chacun sur une haute colline, car ils ne pouvaient se voir sans mourir et, de même, les Djaraïs ne pouvaient voir leurs rois sans mourir. Le roi du Feu et le roi de l'Eau vivaient solitaires, chacun au sommet d'une haute colline et pour transmettre aux autres sorciers le fluide de la pluie et le fluide du soleil, ils se voilaient la face. Ils méditèrent trois jours et trois nuits sur la réponse du Khmer. Finalement ne pouvant en résoudre l'énigme,

chaque roi, sur sa colline, conclut que l'image possédée par le Khmer n'était autre qu'une image magique. Et ils ne l'ennuyèrent plus dans la solitude qu'il s'était choisie.

***

Ce n'était pas une image magique. C'était une image bien réelle qui possédait les racines de l'herbe et la lumière de l'étoile et les résonances illimitées du riche cœur humain; cette image qui vivait dans le prince-ascète, respirant, bougeant, méditant, dormant avec lui, n'était autre qu'une image du Bouddha Gautama, jaune et brillant comme l'or, vêtu de la robe de safran, assis, les jambes croisées dans la pose du lotus de méditation, la colonne vertébrale aussi droite que le cœur du plantain, les mains posées l'une sur l'autre, en ligne horizontale, au-dessus du nombril, la langue fermant la gorge à la manière des animaux hivernants et les yeux concentrés sur un point fixe sans cligner.

Or possesseur d'une image aussi incomparable, Nārāyana ne se bornait pas à la contenir. Il la projetait hors de lui-même. Hors de lui-même, de nulle part ailleurs. Il la lançait dans l'espace de ses veilles et de ses songes, il multipliait les proportions de l'image jusqu'à l'étendre à l'immensité de l'univers ou bien il la réduisait jusqu'à la taille infinitésimale d'une graine de moutarde, ensuite il la rentrait en lui et elle reprenait les dimensions de son contenant. Mais prisonnière, elle ne devenait pas semblable à sa prison. C'était l'ascète, sa tour charnelle, qui devenait paisiblement

et solennellement semblable à l'image du sage jaune et brillant comme l'or et dont il prenait la pose de lotus chaque fois qu'il voulait dépasser le ciel et la terre. Ainsi donc par son identité avec le Bouddha Gautama, le prince comptait charmer la tigresse. Néanmoins une ressemblance aussi parfaite, aussi hallucinante avec le sauveur du monde était-elle capable de protéger l'ascète des crocs de la bête et de ramener la jungle à l'unité originelle de la Création ?

## CHAPITRE II

### L'état de songe

Il poussa un soupir à cause de la souffrance de tous les êtres et comme ce soir-là, son cœur était plus lourd et plus las du fardeau de leurs douleurs, il se couronna de sa tiare de crânes humains. Les trois montagnes ciselées et superposées — chacune double, par degré de perfection, de la précédente — qui composaient le temple de ses ancêtres et qui renfermaient autrefois une armée de cinquante mille sacrificateurs sans compter les milliers de danseuses, d'éléphants et de vaches, il les gravit sous le halètement des fantômes. Au sommet de la plus haute des cinq tours consacrées à Civa, il sonna dans sa trompette de fémur humain. Devant l'emblème du sexe viril qui incarnait le dieu, il dansa la danse géométrique qui offre en nourriture son corps à

toutes les créatures — ensuite, avec un cœur plein d'amour, il alla rejoindre un banyan. L'arbre aimé du Bouddha croissait paisiblement dans la cellule où dormait l'ascète et qui n'était autre qu'une niche à démons capable de contenir trente diables montés sur mammouths. Elle avait été ciselée comme une pièce d'orfèvrerie et placée en sentinelle au premier étage du temple pour défendre le cloître, les terrasses, les piscines, les chambres de repos et de jeux de la déesse Kâli, de cette petite fille de dix ans dont tous les rois d'Angkor furent amoureux et à qui ils donnaient pour gardiens des hommes qu'ils transformaient en démons de la manière suivante : ils les faisaient enterrer vivants dans le plancher de l'antichambre de la déesse. C'est pourquoi la cellule choisie par Nārāyana, malgré ses proportions de caverne et son entrée aussi large que la bouche d'une caverne s'appelait « niche des âmes » et encore « niche des chiens de la déesse Kâli ».

Mais des squelettes de trente hommes-démons qui composaient autrefois la meute de la petite fille, il ne restait plus qu'un géant noir autour duquel l'arbre chéri du Bouddha s'enlaçait avec une volupté singulière, avec un magnifique déploiement d'amour parmi la pompe de ses orchidées et le balancement de ses fougères. Sans doute lorsque cet homme enterré dans le plancher, respirait encore, l'arbre était venu à son secours, l'arbre, en une seule nuit, avait descellé sa tombe, l'arbre, en une seule nuit, avait retardé sa métamorphose en démon — mais ensuite, l'homme était mort dans les bras de l'arbre, car l'arbre n'avait

pas eu le temps de défoncer la porte de la niche des âmes, l'homme était mort dans les bras de l'arbre et il demeurait, pour l'éternité, dans les bras de l'arbre, il demeurait tranquillement et suavement dans ses bras, soudé au sang parfumé de l'arbre. Et les rois n'avaient pas osé séparer l'homme mort de l'arbre vivant.

Or cette nuit-là, la tranquillité du banyan prolongeant, comme toutes les nuits, sa propre tranquillité, Nārāyana ne tarda pas à s'endormir dans l'arbre, par-dessus le squelette, sur un lit aérien de branches et sur un oreiller d'orchidées. Autour du sommeil de l'arbre et de l'ascète, comment les êtres et les choses pouvaient-ils ne pas être paisibles? Tout l'univers enfermé dans cette niche à diables était paisible, depuis la lune qui méditait : ne sortirai-je pas de ma lumière quand je la vois éclipsée par le cœur rayonnant de cet homme, n'atteindrai-je pas le paradis du retour à la nature originelle? — jusqu'aux grenouilles-buffles dont les cloches de verre répondaient à la lune : « Oui, Mère, vous échapperez à votre lumière éclipsée par le cœur rayonnant de cet homme, et hors de la roue des renaissances, vous atteindrez le paradis du retour à la nature originelle. » — Ainsi-soit-il, chantèrent les oiseaux du haut en bas de l'arbre. Et ils s'endormirent.

Alors les grands mammifères qui s'étaient liés d'amitié avec l'homme, soupirant au silence des oiseaux, se réveillèrent de leur lourd sommeil diurne et sortirent silencieusement du feuillage du banian. C'était un chef d'éléphants, âgé de cent trente ans, dont les ivoires traînaient jusqu'à terre; c'était un gaur adulte, haut

de trois mètres, qui possédait le chanfrein busqué, aux oreilles arrachées par le tigre, les cornes massives et la force redoutable des premiers taureaux de l'âge quaternaire; c'était un jeune cerf axis à la robe rouge étoilée de blanc que Nārāyana avait rencontré dans les montagnes du Laos et qui était venu le rejoindre dans cette chaude vallée cambodgienne où pourtant n'étaient pas morts ses ancêtres. Or par l'intermédiaire de l'homme, le vieil éléphant, le jeune cerf axis et le farouche gaur adulte s'aimaient au point de ne se quitter le jour ni la nuit. Ils s'aimaient, aimant l'homme. Pour eux, l'homme était devenu le centre de la création. L'homme avait tissé, autour d'eux, cette noble amitié qui transportait, partout où ils allaient ensemble, l'air du paradis originel. Aussi légers que de purs esprits, les grands herbivores quittèrent la niche des âmes sans réveiller les oiseaux et, par une chaussée en pente qui servait autrefois aux éléphants de Kâli, tous trois descendirent boire au lac.

Mais pouvait-on dire, à présent, que Nārāyana était seul avec les oiseaux et les crapauds-buffles? On n'avait qu'à soulever quelques lianes de l'arbre qui lui servait de lit pour voir, mêlée aux racines de banian, dormir une famille de cerfs, le petit faon blotti dans le ventre de sa mère et la tête de la biche sur l'épaule du cerf. Le plus près possible de l'homme, ils dormaient; le plus près possible pour recevoir les tendres et paisibles effluves du sommeil auguste, du sommeil humain.

Néanmoins, malgré ces tendres et bienfaisantes effluves, la biche poussa, au milieu de la nuit, une

faible plainte qui la réveilla. Sa tête quitta l'épaule du cerf pour humer l'air avec inquiétude. Sans doute avait-elle fait un mauvais rêve car ses narines ne perçurent aucune odeur ennemie. Avec un soupir, elle laissa retomber sa tête sur l'épaule du cerf en ayant bien soin de ne pas troubler le sommeil du petit — mais son angoisse réveilla l'ascète qui, du haut du banyan, se pencha sur la biche avec sollicitude, lorsque soudain la paix tressaillit et fut déchirée par l'écho que les rois avait caché dans cette niche à démons.

Etait-ce un écho stupide ? Ou était-ce un écho aux trois quarts sourd ? Sans doute s'était-il rouillé à force de répéter les gémissements des enterrés vivants. Mais ce n'était ni la plainte de l'homme, ni la jubilation de l'ange, ni la vocifération du démon qu'il répétait ce soir-là. Il répétait d'une voix de chien le hurlement du tigre qu'aucun cri ne peut imiter, même pas le cri du démon, même pas le cri de la tempête et même pas le cri de l'ange. Aussi l'écho avait-il beau tousser et cracher pour se faire la voix, il ne pouvait que répéter d'une manière ridicule le cri du tigre qui peut se décomposer ainsi : H. A. U. M. Et seul, mais l'écho ne le savait pas, un cri pouvait égaler le cri du tigre, le cri de Dieu créant l'univers avec la syllabe Haum (1). Mais naturellement, l'écho n'avait jamais entendu le cri de Dieu quoique ce fût un écho royal, le propre écho des rois d'Angkor. Et même si l'écho avait entendu Dieu crier, il n'aurait pu l'imiter — donc, il ne pouvait imiter le

(1) Haum, syllabe sacrée brahmanique.

cri du tigre. Il disait lamentablement, comme un chien : hou-hou en deux syllabes au lieu de la seule et formidable syllabe Haum avec laquelle Dieu avait créé le monde et qu'après avoir créé le monde, il avait lancé dans la gueule du tigre.

Néanmoins ce pitoyable hou-hou parvenait à briser la paix de la cellule et c'était tout ce que l'écho royal voulait et, satisfait, il n'eut pas besoin de pousser une deuxième fois son ridicule hou-hou pour avertir du danger la famille des cerfs. La biche, avec la bouche, essaya de soulever son enfant par la peau du cou. Mais croyant qu'on jouait, le petit faon riait et se faisait lourd. Alors le père en colère, lui administra un coup de corne dans les reins. Immédiatement il se mit debout. Et tous trois disparurent par un trou de la muraille.

Les grenouilles-buffles ne tiraient plus la cloche et du haut en bas de l'arbre tous les oiseaux, grands et petits, jaillissaient de leurs rêves. La lune s'arrêta de méditer, criant : — Est-ce que cet homme s'agrippera aux lianes comme le squelette ou grimpera aux branches supérieures du banyan ou surgira sur le toit du temple avec la tête de l'arbre ? Il bondit du banyan et il alla s'asseoir à la place chaude où venaient de dormir les cerfs, il s'assit dans la pose du lotus et ne bougea pas. Il s'assit avec son image et ne bougea pas plus que son image.

Un temps assez long s'écoula permettant à l'ascète d'infuser de nouveau la paix à l'atmosphère. Quant à l'écho, rendu muet par son effort, il ne donna plus signe de vie. L'imitation du tigre l'avait tué. Alors n'entendant autour d'eux que le silence dans lequel les insectes

s'étaient remis à bourdonner, les oiseaux se rendormirent. La lune s'agenouilla devant l'arbre. « Bon, bon, songea-t-elle, ce sera pour la prochaine fois. » Et en s'efforçant de reprendre sa méditation transcendante, elle avançait les lèvres avec une moue de dépit. C'est alors que la bête qui avait reçu de Dieu son propre cri de créateur du monde entra dans la cellule de l'ascète avec la lenteur et la majesté d'un dieu. Et la lune inonda l'homme et la bête. Mais si la tigresse reconnut immédiatement dans Nārāyana une proie identique à l'ermite qu'elle avait déjà dévorée, l'homme ne reconnut pas tout de suite la bête. Il pensa que c'était un arbre de la jungle qui s'avançait vers lui en affectant une souple et prudente démarche horizontale, un arbre à l'écorce transparente comme une opale qui, en glissant vers lui, à la manière d'un gigantesque animal — mais d'un animal qui gardait enroulées autour de son corps les branches et les lianes de la forêt — avait pris la tête d'un énorme, diaphane et flamboyant papillon. Et tel était l'aspect véritable de la tigresse marchant dans la nuit.

Enfin lorsqu'elle se dressa devant lui, et qu'ils furent bouche à bouche, l'ascète reconnut la tigresse — elle recula. Elle détourna la tête pour éviter le regard de l'homme. La lune maintenant éclairait les moindres recoins de cette niche des âmes, car elle savait que jamais un tigre ne bondit sur sa proie avant de l'avoir observée avec attention. Il l'observe par la vue, par l'ouïe, par l'odorat et par l'expérience de sa mémoire, de son courage, de sa sagesse — il l'observe profondément de tout son être extérieur et intérieur. Même s'il

a très faim, il attend d'observer sa victime avant de la tuer. Jamais il ne tue pour s'enivrer de sang. Et si la lune affirme qu'elle a connu un tigre qui bondissait étourdiment sur sa proie et qui tuait par sadisme, c'est que tout simplement ce tigre était devenu fou, fou à lier. Rien de plus réfléchi qu'un tigre. Je ne dirai pas, comme la plupart des gens, qu'il est fourbe et qu'il est lâche mais qu'il est sage et courageux. Et il se cache pour bien réfléchir. Et il tourne la tête un peu de côté pour réfléchir. Et il vous observe toujours de biais, sachant que de cette manière, il saisira mieux vos défauts et vos qualités. Donc bien que la tigresse fût disposée à tuer parce qu'elle avait faim, elle ne tua pas tout de suite. Elle évita l'homme de face et se glissa derrière une colonne où elle pouvait l'observer dans une position oblique, dans la position qui convenait à sa sagesse, à sa réflexion. Il ne tourna pas la tête de son côté. Mais bien qu'il conservât le caractère inoffensif de l'ermite qui l'avait rassasiée, en épiant cet être, la tigresse prit peur. Ce n'était pas l'épouvante cosmique qui gît au fond de toute bête de la jungle et qui n'empêche pas un tigre d'être brave — bien au contraire. C'était une peur étrange, individuelle, jamais ressentie encore, une peur que ses ancêtres n'avaient pas connue, qu'ils ne lui avaient pas léguée et dans laquelle entraient une forte dose de surprise, la défiance de l'inconnu, un grain de joie et déjà de la soumission. C'était la peur qu'un tigre éprouve devant l'homme qui est le maître de son propre souffle.

Bien que la nuit fût avancée, elle ne cherchait tou-

jours pas à assouvir sa faim. Elle continuait à observer l'être immobile et silencieux qui ne clignait pas les yeux au clair de lune. Et petit à petit, quelque chose de ravissant se faufila en elle et prit doucement la place de sa peur, de la terreur individuelle, étrange et même de la peur cosmique que ses ancêtres avaient déposée au fond d'elle. Cette chose ravissante était la paix. Et lorsqu'elle sentit cette chose inouïe se glisser au fond d'elle, la tigresse se décida à regagner les fourrés de la jungle. Elle s'en alla aussi paisible que l'ombre projetée par l'homme au clair de lune.

***

Il était donc évident que le mécanisme dans lequel se mouvait l'immobilité de l'ascète avait été la cause de son salut, mais il n'expliquait nullement la passion qui, peu à peu, avec la paix, s'insinuait dans le cœur de la tigresse. Mais comment cette maîtrise du souffle, cette maîtrise de la chair, cette maîtrise de l'esprit auraient-elles pu s'unir et s'exalter ensemble si, en prenant l'extérieur du Bouddha, Nārāyana était demeuré, au fond de lui-même, vide de tout l'intérieur du Bouddha, c'est-à-dire vide de son amour, vide de sa chasteté et vide de sa compassion ? Comment aurait-il pu prendre la figure du Bouddha s'il n'avait pris la résolution de devenir Bouddha lui-même et d'aider tous les êtres à atteindre l'état du Bouddha.

S'il n'avait pas été amoureux de toutes les créatures, comment la tigresse se serait-elle enhardie, la nuit suivante, à faire un pas vers lui ?

S'il n'avait pas été chaste, comment la tigresse aurait-elle été tentée de revenir vers son odeur ?

S'il n'avait pas été compatissant, comment la tigresse, deux nuits plus tard, aurait-elle osé marcher, avec des précautions infinies sur son ombre ?

S'il n'avait pas été immobile au centre de la jonction de sa pureté, de son amour et de sa miséricorde, comment la tigresse, trois nuits plus tard, aurait-elle osé se coucher sur le dessin de l'ombre humaine ?

Enfin s'il n'avait pas eu la connaissance de l'unité de tous les êtres et de l'indissolubilité du mariage des âmes, comment aurait-il pu continuer à diriger sa rayonnante puissance comme un soleil, vers elle, jusqu'à ce qu'enfin elle frottât sa tête contre l'épaule humaine et trouvât de la douceur dans le contact de l'homme et réclamât, elle-même, par les yeux mi-clos et par un faible soupir, l'imposition des mains de l'homme sur sa tête, jusqu'à ce qu'enfin elle rompît, la première, le silence par un miaulement rauque et réclamât elle-même, la voix de l'homme — alors, sur la prière de la tigresse, les lèvres de l'ascète exhalèrent des modulations harmonieuses dont elle n'entendait pas le sens humain mais le sens universel :

— Avez-vous faim, ma sœur tigresse ? Je vous offre mon corps. Êtes-vous malheureuse, ma sœur tigresse ? Je vous offre mon esprit. Je ne veux plus que vous ayez faim. Je ne veux plus que vous soyez malheureuse. Je veux que vous deveniez le Bouddha, ma sœur, ma sœur, je veux que vous deveniez le Bouddha.

*
* *

Et maintenant, sachez pourquoi l'ascète la saluait du titre de sœur. C'était un titre juste. Il croyait qu'elle avait été sa sœur dans des myriades et myriades d'existences antérieures. Il croyait que tous les êtres sensibles avaient été, entre eux, père, mère, enfant, frère, sœur dans le tourbillonnement d'une roue — celle de la vie. C'est pourquoi il ne se jugeait pas fou, mais il se jugeait raisonnable de se sacrifier corps et âme au bonheur éternel de sa sœur, la tigresse.

*
* *

Et quant à la tigresse, son amour pour l'ascète naissait du mystère même de son être, il naissait de son état le plus mystérieux, de son état de songe. Car chez elle comme chez tous les fauves, il faut discerner trois états essentiels : l'état de faim, l'état de peur, l'état de songe. Lequel de ces trois états prédomine les autres ? Ce n'est — comme le pensent la plupart des hommes — la faim. Ce n'est — comme le croit le reste de l'humanité — la peur. Mais c'est en vérité du songe que vivent et meurent les bêtes. C'est d'une petite effraction de l'âme, de cette âme qui n'est ni humaine, ni divine, ni animale, ni végétale, de l'âme, de cette cause de joie qui fait s'écrier au poète tantrique :

« C'est une grande joie de réaliser que l'esprit de tous les êtres animés est inséparable de l'esprit universel. »

Grâce à cette petite effraction de l'âme, de l'âme vivante, bien vivante en elle, de cette âme qui n'était ni humaine, ni divine, ni animale, chez la tigresse prédominait l'état de songe. Mais enfermé dans sa condition de fauve, le songe, le plus souvent, s'alliait à la peur et confinait au cauchemar, cauchemar qui avait pris l'habitude de projeter, dans son sommeil, le rhinocéros, son plus mortel ennemi. Et plus tard, quand elle devint mère, le cauchemar s'amusait à lui lancer des panthères qui dévoraient ses petits sur les cimes des arbres. Et alors en dormant, elle miaulait et rugissait de terreur et de douleur. Ainsi, lorsqu'il épousait la crainte, le songe, chez la tigresse, pouvait devenir aussi lourd qu'un roc, qu'un vrai rhinocéros. Mais quand c'était le songe tout simple, la petite effraction de l'âme, sans mélange d'aucune sorte, la tigresse éveillée ou endormie entrait — elle ne savait où — et demeurait, une seconde, au delà de l'intuition animale et fort loin de la raison humaine. Et qu'importe alors, dans cet état de profond mystère, la différence de cela qui a des mains et de cela qui n'a pas de mains! Qu'importe, dans cet état de plus profond mystère, la différence de cela qui peut faire du feu et de cela qui ne peut faire du feu. Par cet état de songe, tous les êtres animés, y compris l'homme, sont frères et sœurs et ne peuvent s'isoler le long de l'échelle de la création. C'est même par cet état de songe que peut se réaliser l'unité de tous les êtres. C'est donc par cette petite fracture de l'âme que la tigresse aima l'ascète, par cette petite déchirure en elle de l'âme universelle.

## CHAPITRE III

### Quand les Oiseaux deviennent subitement les Poissons

D'où venait à l'homme cette sœur étrange et redoutable avec qui il avait eu l'audace de renouveler le pacte du premier jour de la création? C'était une tigresse adolescente qui n'avait pas encore connu de mâle. Elle n'avait pas germé dans la jungle où l'air est toujours l'air, où les fauves sont toujours les fauves, où les oiseaux sont toujours les oiseaux. Elle n'était pas née, non plus, dans cette autre jungle où l'air, on ne savait pourquoi, devenait subitement l'eau; où l'eau buvait les arbres jusqu'à la chevelure des cimes; où les oiseaux devenaient subitement les poissons, et les singes les tortues, et les panthères les crocodiles. Cette jungle merveilleuse venait visiter la petite tigresse en

rêve. Mais dès qu'elle rouvrait les yeux, cette jungle battait des ailes comme une grande cigogne aux pattes écarlates; comme un grand ibis aux ailes noires, cette jungle s'envolait en poussant un cri, un seul cri aigu, déchirant, surnaturel qui exprimait peut-être la nostalgie du Créateur disant adieu à sa créature. Alors la jeune tigresse griffait les troncs d'arbre et répondait au souvenir de ce cri par des miaulements tristes et doux. Alors la jeune tigresse regardait d'un air de surprise et de reproche les cimes qui ne lui avaient pas permis de saisir le songe.

Mais était-ce la faute des arbres, si cette jungle fantôme avait été, jadis, un être vivant, bien vivant dont la vie avait précédé la naissance de la tigresse, dont la vie avait contribué à donner naissance à la tigresse. Et à sa naissance, cette vie était déjà devenue mort. Ce qui fait que la bête n'avait pu voir, de ses propres yeux, cette jungle, source de sa vie. Mais pendant que la tigresse germait dans le ventre de sa mère, cette jungle aquatique jaillissait autour de la mère comme par enchantement, pendant la saison des pluies. Alors le fleuve avait épousé la jungle et la mère était montée vers les pins de la montagne pour donner le jour à deux petits. Et quand elle était descendue avec ses enfants de cinq mois dans la jungle où elle les avait conçus, où ils avaient germé, tout avait déjà repris un air naturel de jungle, de jungle terrestre. Le fleuve était parti depuis longtemps et n'avait laissé derrière lui que quelques mares. Tout était revenu à sa place. Tout était bien là de nouveau. Mais cette jungle qui s'était transformée en

fleuve n'était pas morte comme on pouvait le croire. Elle demeurait au fond du songe. Et quand la jeune tigresse dormait, elle se faisait et se défaisait en elle, réalité mille fois plus belle et plus exacte que si la bête avait assisté elle-même aux noces de ses grands-parents : la sylve et le fleuve.

## CHAPITRE IV

### La Chasse

Était-ce une biche qui décida notre jeune tigresse à se séparer de sa mère, une biche qu'elle tua orgueilleusement, seule, sans l'aide maternelle, sa première biche ? Ils habitaient en saison sèche la mère, le frère et la sœur, une caverne dans un bois de chocoutéal. La mère régnait sur ce bois et, au delà du Mékong, sur une montagne de tecks, sur une colline de santal, sur un coteau de canelle. Et quand ce désir de biche saisit la petite tigresse, ce fut un soir où ils n'en finissaient pas de dormir dans la caverne, mêlés l'un à l'autre, la mère et le fils. La prière du soir avait été pourtant dite par les gibbons, la prière au soleil couchant, la plaintive prière qui commençait à voix basse, par tordre les racines des arbres, montait anxieusement et mélodieusement

jusqu'aux premières étoiles et retombait à terre dans un ricanement. En pagne orange, la lune menait les cerfs, les buffles, les gaurs se désaltérer dans les eaux du Mékong. Bergère du bétail de la tigresse, c'était elle qui disposait, toutes les nuits, ses proies au long du fleuve. Elle descendait chez la tigresse et s'unissant à elle, chassait avec elle. La bête le savait. La lune, et avec la lune la nuit, et avec la nuit le ciel, il fallait que ces trois êtres immenses se confondissent en elle pour lui verser sa puissance et sa joie et pour assouvir sa faim.

Mais ce soir-là, bien qu'elle sût que les proies les plus proches et les plus variées se trouvaient, à cette heure, au bord de l'eau, la petite tigresse ne voulait pas se diriger vers le fleuve. Elle connaissait un endroit plus mystérieux au cœur de la jungle, un désert qu'elle avait découvert dans ses premières courses solitaires et qu'elle s'était bien gardée de révéler à sa mère, le désert que la nuit, songeait-elle, devait peupler de cerfs, de faons et de biches dont la chair, on ne savait pourquoi, lui semblait, par avance, plus succulente que celle des cervidés qui se désaltéraient dans l'eau du Mékong.

Elle se glissa hors de la caverne et immédiatement le ciel, immédiatement la nuit, immédiatement la lune se saisirent de son être et se transmuèrent en elle et elle en eux. Elle devint aussi transparente que la lune, aussi grave que le ciel, aussi sombre et aussi éclatante que la nuit. Est-elle sortie ? se demandaient les vautours et les marabouts, sentinelles qui guettaient sur les

arbres, au clair de lune, la jeune reine qui les nourrissait avec mépris. Dans les halliers s'allumaient douze étoiles rouges, les yeux des chacals qui observaient, avec des jappements plaintifs, les battements des ailes des sentinelles. Mais la tigresse s'était métamorphosée en arbre. Aucun des charognards ne put suivre à la chasse cet arbre, car eux aussi, la nuit, la lune et le ciel, ces trois grandes personnes, après s'être métamorphosés en tigresse, s'étaient métamorphosés en arbre qui gardait leurs attributs de lune, de nuit, de ciel et de tigresse. Et seuls, les chocoutéals, droits et rouges de trente mètres, auraient pu dire : en vérité, ce n'est là, ni un arbre, ni le ciel, ni la lune, ni la nuit, mais en vérité, c'est là une tigresse.

Ils se taisaient. Pensifs, ils regardaient cet arbre qui marchait silencieusement et majestueusement à travers les arbres, cet arbre-tigresse qui, dans sa marche, ne se préoccupait d'aucun obstacle en pénétrant dans la nature sans regrets, sans souvenirs et sans remords, sourde à la voix de l'unité originelle, en pénétrant dans le royaume des lianes plus féroces que les serpents et des herbes assez hautes pour dérober des mammouths. Eux, les grands chocoutéals, des seigneurs des arbres de la forêt, ils aimaient observer cet arbre-tigresse qui devenait ronce pour pénétrer les ronces, herbe pour se mêler aux herbes, fleur pour épouser les fleurs, liane pour se fondre dans les lianes et qui, au toucher des arbres, redevenait subitement un arbre habité par la nuit, la lune et le ciel, redevenait un arbre en s'échappant des ronces, des herbes, des lianes et des fleurs,

redevenait un arbre en laissant aux ronces, aux herbes, aux lianes et aux fleurs des sillages de lumière. Eux, chocoutéals, des princes de la sylve, ils aimaient cet arbre qui rampait, ils aimaient cet arbre qui rêvait, ils aimaient cet arbre qui bondissait, ils aimaient cet arbre qui dansait, ils aimaient cet arbre qui méditait, ils aimaient cet arbre qui s'en allait à la chasse avec tant de réflexion, de grâce, de joie, de prudence, de sagesse, allant à la chasse avec le ciel, la lune et la nuit, n'étant pas seul, allant à la chasse avec ces trois grandes personnes.

Ainsi avec la nuit, la lune et le ciel, la tigresse ne faisait pas de bruit et du monde végétal au monde minéral, toutes les créatures fermaient la bouche sur le passage de la tigresse, toutes les créatures retenaient le souffle sur le passage de la tigresse, toutes les créatures joignaient les mains sur le passage de la tigresse qui les remerciait de leur dévotion silencieuse par un don de lune. Mais cette clarté nocturne qu'elle traînait dans les sous-bois n'effrayait-elle pas le cœur des tourterelles aux ailes roses nichées dans les lianes, n'effrayait-elle pas le cœur des brêves aux ailes bleues endormies dans les herbes ? La reine, dans sa marche, ne réveillait pas ses tous petits sujets, elle n'écrasait pas les oiseaux. Mais parfois, il arrivait qu'en quête de fruits, des écureuils volants effleurassent l'arbre-tigresse. Alors surpris par le contact phosphorescent de cet arbre inconnu, ils émettaient deux syllabes étonnées et tristes, ils chantonnaient : hou-hine, car c'était les animaux les plus charitables de la jungle. Ils chantonnaient : hou-

hine pour prévenir leurs frères qui volaient comme eux à l'aide d'une membrane, pour prévenir leurs frères galéopithèques, pour prévenir leurs frères chauves-souris de ne pas s'approcher de cet arbre-lumière. Mais l'arbre continuait sa route. Et quand l'ours, à la recherche de larves d'abeilles, frôlait cet arbre, il s'engloutissait dans le tronc creux d'un vrai arbre qu'il gonflait de ses rugissements. Quand le binturong qui ressemble à un petit ours noir à moustaches blanches frôlait cet arbre, il s'élançait aux branches d'un vrai arbre où il chassait, grognon, le chant du rossignol et les rêves des singes et des paons. Quand l'ailurus fulgens qui ressemble à un renard roux et noir, paré de favoris blancs et quand le télagon qui ressemble à un blaireau gris et roux, à tête de porc, frôlait cet arbre, ils plongeaient sous terre avec les racines d'un vrai arbre et n'en sortaient qu'au tremblement du sol signalant le passage du rhinocéros ou de l'éléphant. L'arbre-tigresse contourna une mare où ne buvaient pas les biches, car c'était une mare à l'eau noire, hypocrite, perfide, une mare qui distillait les larmes des caïmans. Et derrière la mare, qui repoussait les arbres, qui repoussait les lianes et les herbes, qui osait dire aux grands chocoutéals : « Disparaissez ! », les arbres dirent adieu à la tigresse, précipitamment : « Adieu, adieu, enfant chérie » — et s'évanouirent. La jungle respira. Cette férocité des lianes, cette grandeur illimitée des herbes et jusqu'à la paix hautaine des grands chocoutéals, tout cela n'était-il que songe ? L'orgueil du végétal, tout cela n'était-il que songe ? La jungle respira. Un air

nouveau pénétra dans la jungle. Un air plus doux et plus sensible, peut-être plus proche du cœur humain. Sur la terre soudain dépouillée, des arbres entrèrent deux à deux, roux, élancés, rituels. C'étaient des néangs nouongs, des dames nouongs, des arbres femelles qui penchaient la tête, se tenaient par la main et se parlaient à voix basse. La tigresse, en pénétrant dans leur assemblée mystérieuse, troubla les larmes que leur feuillage versait. Il soupira : « Nous pleurons des morts. » Mais, sans doute, comme ces arbres de trente-cinq mètres reflétaient l'ombre du cœur humain, une main invisible, à leur tour, les balaya.

Maintenant — était-ce pour obéir à un ordre du mystère, était-ce pour s'éloigner de l'essai du cœur humain — maintenant la jungle n'avait plus d'arbres, elle n'était plus que source, larmes d'une colline de lys que la tigresse franchit en trois bonds. Mais en dépit de sa vitesse, il semblait qu'un être plein d'impatience l'escortait en demeurant invisible et, sous les bonds du fauve, rejetait cette colline dans le néant. Il semblait, sous les bonds du fauve, que la terre possédait un secret, qu'elle s'apprêtait, par vagues successives, à modifier son visage pour avouer un secret que, malgré la vélocité du carnassier et l'impatience de l'invisible, elle ne voulait pas révéler tout de suite, qu'elle avouait peu à peu, bribe par bribe, mais qui la transformait entièrement selon une certaine image de l'au-delà, lorsque après le départ de la colline, surgit, aux yeux de la tigresse, une deuxième jungle.

*
* *

Celle-là était une jungle pâle qui faisait peur non parce qu'elle était orgueilleuse comme la première, non parce qu'elle était féroce comme la première, mais tout simplement parce qu'elle était l'aimée de l'invisible. C'était une jungle pâle qui faisait peur, l'aimée de l'invisible : cimes dépassant le ciel, une jungle de tecks, terre pavée d'ivoire, un ossuaire d'éléphants. Par centaines, l'invisible avait poussé les bêtes énormes dans cette jungle de tecks non pour se nourrir des arbres mais pour mourir au pied des arbres. Elles s'étaient donc agenouillés, sur son ordre, devant les tecks et elles moururent. Et l'invisible avait soufflé sur l'énorme. Et l'énorme s'était volatilisé. Seuls demeuraient les os et les ivoires pour servir de jouets à l'invisible. Et ils recouvraient toute l'étendue de cette jungle.

En vérité, chaque teck pouvait dire : « Je sers de tombe à un éléphant. » Tranquille, l'invisible se taisait : « Cette jungle est à moi. » C'est pourquoi cette jungle de tecks faisait peur. C'est pourquoi, au seuil de cette jungle, la tigresse recula et, en même temps que la tigresse, la lune frissonna et le ciel et la nuit élevèrent leurs mains vers cela qui se taisait. Mais un ciel plus vaste que le ciel saisit le ciel ; une nuit plus noire que la nuit étouffa la nuit et par-dessus leurs têtes, l'invisible se mit à parler aux bêtes, aux plantes, aux pierres, la langue faite de mots de silence que n'entendaient plus les hommes. Et la jungle se tut. Puis quand l'invisible

eut fini de parler, il s'en alla. Plus d'invisible sur la jungle. Néanmoins elle demeurait pâle. Son époux l'avait quittée. Néanmoins elle gardait son empreinte. Et quand ils furent bien assurés que l'invisible était parti, le ciel s'échappa de la main de cet autre ciel et la nuit de la main de cette autre nuit. Ils glissèrent avec la lune derrière la tigresse. Ils glissèrent tous les quatre à travers les tecks.

***

Et alors comme ils touchaient au but, se leva un cinquième personnage : le vent. Lancé par le fleuve, il hésitait à faire alliance avec les quatre compagnons ou à porter aux biches l'odeur de la tigresse. Les quatre compagnons allèrent au-devant du vent. C'était un vent chétif. Ils sautèrent sur lui. Ils le tirèrent comme avec des lianes invisibles. Le vent hennit comme un petit cheval sauvage, puis il se tut. Il n'avait pas ses ailes de tempête mais des plumes faites de pétales d'orchidées, de lys, de tubéreuses dans lesquelles la tigresse enfouit son odeur. Et le ciel, la lune, la nuit et la tigresse ayant dompté le vent se dissimulèrent dans le vent. Et le vent leur servait de guide.

Et à mesure qu'ils s'avançaient silencieusement sur la terre d'ivoire, le vent frémissait de la douce respiration des feuilles et de la plainte furtive des os. C'était le bruit qu'ils épiaient. Et en même temps le vent qui cachait dans ses ailes l'odeur de la tigresse leur livrait la senteur des biches, des daims et des cerfs — c'était le parfum qu'ils guettaient. Et en ayant bien soin de poser

leurs pas dans les ailes du vent, le ciel, la nuit, la lune et la tigresse s'élançaient vers les os qui se plaignaient, vers les feuilles qui gémissaient; ils s'élançaient avec allégresse vers le soupir des os et vers le chant des feuilles; ils bondissaient avec l'ivresse de quatre êtres fondus en un seul être immense.

***

Les os gémissaient, les feuilles chantaient à voix basse dans la jungle de tecks qui servaient de tombe aux éléphants et de demeure à l'invisible. Et pourtant, ni les os, ni les feuilles ne repoussaient la harde des cervidés car les éléphants morts avaient fait un pacte avec les cerfs vivants. Toutes les nuits, aux morts, les vivants venaient demander le principe de vie, le calcaire, qu'ils ne trouvaient plus dans la terre rouge de la jungle — et les morts aux vivants accordaient leurs squelettes que la harde léchait. C'est pourquoi les os soupiraient sous la langue des cerfs et les feuilles gémissaient à voix basse. Mais les éléphants morts ayant fait un pacte avec les cerfs vivants, ceux-ci léchaient paisiblement leurs squelettes pendant que les fantômes des éléphants planaient par-dessus la harde. Et ainsi il y avait une fraternité mystérieuse et sans limite entre les vivants et les morts. Il y avait une communion profonde entre les éléphants morts et les cerfs vivants qui empêchait même les timides biches de frissonner en caressant avec leurs petits, les ossements de la jungle de tecks.

***

Mais dans le cœur tranquille du bois de squelettes, quel cerf, soudain, entonna, au clair de lune, un bramement d'amour, le chant composé de six syllabes ardentes qui n'était guère de convenance dans un ossuaire, le chant d'amour des cerfs. Même les fantômes des éléphants se méprenant sur l'être qui célébrait l'amour sur leur mort avec une voix aussi mélodieuse, songèrent :

— C'est un cerf qui chante.

— Mais, répondit le chef gigantesque des cerfs, il n'y a pas de nuages au ciel — et moi, j'ai beau chercher dans ma harde, je ne vois pas de cerf qui chante. Pourquoi un cerf chanterait-il d'une voix amoureuse quand il n'y a pas de nuages au ciel? Pourquoi éprouverait-il le désir de féconder une biche quand il n'y a pas de nuages au ciel?

— Et vous, Chef des cerfs, de quel droit empêcheriez-vous un cerf de chanter d'une voix amoureuse quand il n'y a pas de nuages au ciel. De quel droit empêcheriez-vous un cerf de désirer une biche même s'il n'y a pas de nuages au ciel?

Cette réflexion des éléphants morts dérida le front de l'austère conducteur et calma les ramures majestueuses qui menaçaient déjà le clair de lune. Il médita :

— Des fantômes d'éléphants ne peuvent m'induire en erreur.

D'ailleurs la voix — comme si elle avait entendu le colloque des éléphants morts avec l'inspiré des cerfs — ne tarda pas à se taire. Elle n'avait reçu des femelles

aucune réponse. Cerfs et biches poursuivaient gracieusement, sur le champ de squelettes, leur récolte de calcaire. Mais la voix, en se taisant, savait ce qu'elle faisait. Si elle ne tirait, en saison sèche, aucun désir des femelles, du moins chez les petites biches, chez des petites filles biches qui ne connaissaient pas encore l'amour, ne pouvait-elle éveiller la curiosité? La voix avec une perspicacité admirable était entrée dans le chœur des faons nouveaux-nés qui folâtraient autour de leurs parents et elle était parvenue à se glisser jusqu'à une petite faonne rousse, suspendue aux mamelles de sa mère. Puis la voix s'était tue, car elle avait parlé au cœur de la petite faonne rousse. Il lui avait suffi de l'accord de deux notes mélodieuses et graves pour parler à son cœur. L'enfant s'imagina qu'un grand cerf l'appelait — un cerf plus grand que le ciel et la terre qui lui promettait de la rendre semblable à lui. Elle quitta les lourdes mamelles gonflées de lait et les jambes attentives de la mère — elle marcha vers les promesses de la voix quand déjà la voix, depuis longtemps s'était tue. Et comme la voix s'était tue depuis longtemps, la mère n'eut pas à se préoccuper de l'absence de sa fille. Elle pensa en léchant un roc d'ivoire :

— Mon enfant joue sous la garde des fantômes d'éléphants.

Et n'avait-elle pas raison de se fier aux fantômes d'éléphants? Qui, de toute la création, pouvait s'imaginer que des fantômes aussi sages et aussi formidables eussent été capables de se tromper?

La petite biche, conduite par la lune, avait bondi,

loin de la harde, vers un bosquet de trois tecks enlacés. Au fond de ces arbres qui s'aimaient, lui soupirait son cœur, au fond de ces arbres qui s'aimaient, était tapie la voix magique. Mais quand elle fut près des rêves du bosquet, elle hésita à cause de l'ombre. Alors à travers les songes des tecks enlacés, deux lèvres pleines de tendresse, modulèrent à voix basse, pour elle seule, la chanson merveilleuse du grand cerf qui voulait emporter la petite biche au delà du royaume des cerfs.

Et comment en cet être si bien fait de nuit, de lune et de ciel et qui, en outre, avait pris la voix d'un herbivore, des fantômes, oui, même des fantômes d'éléphants pouvaient-ils reconnaître autre chose qu'un cerf?

La petite biche marchait en extase vers l'ombre des trois tecks enlacés. Déjà les arbres n'étaient plus que le songe; déjà la terre avec sa moisson de squelettes n'était plus que l'âme. Comme une petite somnambule, les yeux fermés, la jolie biche entra dans l'ombre des tecks. Alors ramassés au fond des tecks, ciel, lune et nuit bondirent sur la biche. Ciel, lune et nuit enfoncèrent leurs griffes dans le dos de la biche. Ciel, lune et nuit scièrent avec leurs crocs le cou de la biche. Elle poussa un seul petit sanglot en se réveillant du songe et mourut. Des fantômes d'éléphants crièrent : « Est-ce le ciel? » Et d'autres : « Est-ce la lune? » Et d'autres : « La nuit? » Et comment dans la merveille issue du bond, du rapt et du meurtre simultanés, des fantômes d'éléphants pouvaient-ils discerner autre chose que le ciel, la lune ou la nuit. Ils crièrent : « Ciel, lune, nuit » et le cri de Dieu leur répondit : « Tigresse! » C'était la

tigresse qui criait le cri de Dieu en emportant la biche. C'était la tigresse qui abandonnait le cri du cerf. C'était la tigresse qui criait le cri de Dieu — son propre cri. Les éléphants n'eurent pas besoin de prévenir l'inspiré des cerfs. La voix du créateur du monde hérissant la moisson de squelettes dispersa la harde des cervidés loin des fantômes d'éléphants.

## CHAPITRE V

### La Conquête du Royaume

Après ce meurtre qui la remplit d'une grande sérénité, notre tigresse pourtant ne se sépara pas de sa mère. Elle attendit de tuer seule un chef de cervidés. Et quand son poitrail se glorifia et s'élargit de l'empreinte des cornes du redoutable sambhur, elle décida d'abandonner sa famille. Quel lien — jusqu'à la mort de ce grand cerf — l'unissait à sa mère ? Chez la jeune bête, c'était la peur, source de l'amour. Mais chez la mère, c'était l'amour, source de la peur. La maternité d'une tigresse enfante perpétuellement la prudence et l'angoisse tant que les enfants sont petits et faibles. Notre tigresse et son frère jumeau possédaient la mère la plus tourmentée, la plus passionnée et la plus sage du monde, car elle ne pouvait oublier que le rhinocéros

avait piétiné la portée précédente. Mais quand le frère et la sœur devinrent assez grands et assez forts pour s'affranchir de l'amour maternel, ils s'en allèrent chacun de leur côté, à la recherche de territoires individuels de chasse. La famille fut dissoute sans luttes, sans cris, sans pleurs. Et la mère qui avait tant souffert pour eux lorsqu'ils étaient chétifs, vit disparaître ses enfants grands et vigoureux avec autant d'indifférence que s'ils étaient sortis d'une racine de goyavier.

***

Or ce n'était pas la faim qui avait poussé notre tigresse à quitter pour toujours la jungle giboyeuse de la mère, mais l'appel de la solitude. Cette voix silencieuse ne cesse de parler aux habitants de la jungle. C'est elle qui commande à l'éléphant de se séparer de ses femelles, de ses enfants et de ses amis. C'est elle qui ordonne au grand gaur royal d'abandonner le commandement de sa harde majestueuse. Elle, enfin, qui élève jusqu'à Dieu n'importe quel ascète — humain, céleste ou démoniaque. Mais chez l'homme, le dieu, le démon, l'éléphant ou le gaur, la solitude n'entrave pas l'autonomie de l'être extérieur et intérieur, visible et invisible. Ainsi je ne crains pas de dire que la solitude exalte le cœur du gaur, prolonge l'âme de l'éléphant, divinise l'esprit de l'ascète humain, céleste ou démoniaque mais ne chercherait pas à les faire périr s'ils refusaient de répondre à son appel. Il n'en est pas de même pour le tigre. A la solitude il ne peut se dérober qu'avec le secours du tonnerre, pen-

dant la saison de pluies. Alors sur un bûcher de nuages, la voix hautaine de la solitude se tait, consumée par la foudre qui ordonne au tigre de s'accoupler pour procréer comme n'importe quelle bête. Mais en dehors de la saison humide d'où émane mystérieusement la vie, la loi de la solitude est la seule loi du souverain de la jungle. Etant roi, il ne peut avoir d'égaux. Il y a bien une société d'éléphants, de gaurs, de chiens rouges, de cerfs, de singes, — il y a toutes sortes de sociétés dans la jungle. Sans compter les invisibles. Que l'homme orgueilleux ne se figure pas qu'il constitue à lui seul la société de l'univers. Mais un tigre ne peut s'abaisser à l'égard d'un autre tigre et recevoir ses ordres. Tout tigre, par essence, est roi. Imaginez une société uniquement composée de rois — ils s'égorgeraient les uns les autres. Donc le tigre ne peut vivre avec ses frères. C'est en ceci que consiste pour lui l'obéissance à la solitude : dans l'exercice de la royauté.

***

Elle avait parcouru plusieurs forêts vierges et ne s'était arrêtée ni à la forêt des herbes géantes ni à la jungle des arbres-pieuvres et des arbres-sangsues, flairant une odeur de tigre dans les savanes où les éléphants se cachent sous des herbes hautes de cinq mètres, flairant une odeur de tigresse dans les futaies où les arbres de cinquante mètres se meuvent avec mille pieds et mille bras poilus de sangsues et d'épines-lianes. Et

ni dans la savane, ni dans la futaie, jamais d'odeur de tigre et de tigresse mêlées puisqu'on était en saison sèche et non en saison pluvieuse. La passion du soleil, ayant tari les ruisseaux et les mares, séparait les sexes. Plus d'amour dans la jungle. En signe de chasteté, l'herbe jaunissait. En signe de chasteté, les arbres se dépouillaient de leurs feuilles. En signe de chasteté, elles jonchaient le corps de la jungle. La peau rouge de la jungle se ridait comme celle d'une vieille femme. Le ventre de la jungle ne frémissait plus de désir. Sur cette vieille femme, les feuilles et les fleurs pourrissaient. Et c'était sur le sans-désir de la jungle que marchait la tigresse, sur une chasteté qui n'était point due à la souveraineté de l'âme, mais à la vieillesse, et c'était sur les rides de la jungle que marchait la tigresse, sur le cérémonial de son ensevelissement, sur d'épais linceuls superposés de lys, de tubéreuses, d'orchidées et de jasmins putrides d'où surgissaient des arbres verdâtres et titubants : les caïmans.

Ils s'élevaient en gémissant de l'abîme de pourriture qui, jadis, avait été l'eau, et à la recherche de l'humide, ils marchaient des kilomètres sur le sec. Et quand les caïmans se dandinaient nuit et jour sur la décomposition des fleurs et des plantes, la Faim se dandinait par-dessus les caïmans. Et quand les caïmans se pavanaient, nuit et jour, sur le sec, la Soif se pavanait par-dessus les caïmans. Les bêtes de la jungle le savaient. C'était de l'union des caïmans avec le sec que la famine poussait dans la jungle.

***

Sous leurs voix semblables à des gongs de boue qui préludaient à l'exode panique des bêtes de la jungle, la tigresse commençait à souffrir de la soif. Néanmoins, elle ne songeait pas à retourner vers la montagne de lys qui pleuraient peut-être encore la source où s'était abreuvée son enfanec. Mais maintenant son double désir de royauté et de solitude se confondait avec la hantise de l'eau. Un matin qui ne lui apportait point d'odeur de tigre mais, sous une longue chevelure de lianes, le visage pensif d'un étang, lui fit oublier la prudence. Le soleil n'avait pas encore bu toute l'eau de l'étang, il semblait heureux et paisible. Et autour de lui, les arbres parés de feuilles vertes assuraient à la tigresse qu'ils étaient heureux et paisibles. Et un petit dragon, en volant d'arbre en arbre, assurait à la tigresse que, lui aussi, était heureux et paisible. Elle bondit vers l'eau comme vers la possession de son royaume mais tapie dans la chevelure de lianes, une lumière écarlate la rejeta comme une noix d'arec dans un bosquet de bétel et d'aréquiers.

D'où naissait cette lumière ? Elle ne descendait pas du soleil. Pourquoi défendait-elle l'enfant-étang, le doux étang ? Elle dégageait pour le fauve une odeur infecte.

Fondue de nouveau dans les arbres, la tigresse pouvait maintenant se rendre compte que cette lumière écarlate n'était pas plus fille de l'air ou de la terre que du soleil, mais qu'elle jaillissait d'un homme nu qui, sous les

lianes, avec son buffle, buvait à l'étang. Ni l'homme ni le buffle n'avaient vu la tigresse bondir vers l'étang et leur lumière qui défendait le précieux enfant aquatique la renvoyer, comme un fruit, vers les arbres. Ils continuaient de boire tranquillement à l'étang et bien qu'il partageât avec son buffle l'auréole qu'il émettait, l'homme avait l'air d'ignorer sa propre lumière.

***

C'était la première fois que la tigresse voyait un homme et son ami et quoiqu'elle eût faim et soif, elle ne voulut tuer ni l'homme ni le buffle, n'osant anéantir cette auréole sanglante que seuls ses yeux percevaient et qui la remplissait d'effroi. Elle s'enfuit vers une colline de menthe et de piments, mais voici que, sur sa cime, rayonnait le village de l'homme — et tout, dans ce village, était baigné de lumière écarlate: les cases sur pilotis, les tombeaux des ancêtres, la clôture de pieux-fétiches et sur les pieux fétiches, les doubles des morts accroupis et sur les toits de chaume, les crânes de gaurs et, dans l'unique sentier, les trappes de flèches empoisonnées, et sous les auvents des cases, les femmes qui tissaient et les hommes qui dormaient ou qui aiguisaient des flèches, tout dans ce village était baigné de lumière écarlate et cette lumière liée à une odeur infecte força la tigresse à fuir la société humaine, fût-elle aussi petite qu'une société d'hommes des bois, qu'une société d'hommes libres — si libre fût-elle cette société d'hommes qui n'avaient pour tous biens que des buffles,

des éléphants, des jarres, des gongs, ce qui constituait la plus complète des libertés humaines. Mais ils répandaient, ces hommes libres, une auréole sanglante escortée d'une odeur infecte.

***

La faim la força à s'habituer à cette lumière et la soif à cette odeur et lorsqu'elle atteignit enfin le lac qui reflétait le temple des rois d'Angkor, elle avait décidé — ayant grandi de la substance de deux hommes et d'une femme — de ravir son royaume à la tigresse qui régnait sur ce bois de figuiers.

Qui avait révélé à la tigresse adolescente que l'autre tigresse était vieille et aveugle ? Simplement des traces de pas lourds, hésitants, inégaux. A cette vue, ses ancêtres s'étaient mis à chanter en elle : « Cette tigresse est vieille et aveugle et ce lac n'a pas encore été bu par le soleil et cette forêt grasse de cerfs, lourde de buffles, pesante de sangliers n'a pas encore été engloutie par le soleil et ce royaume est bon et peut-être pourrons-nous disputer ce royaume au soleil! Mais d'abord d'un coup de griffe, tu peux tuer cette tigresse vieille et aveugle. »

Oui, voilà ce que ses ancêtres chantaient à la petite tigresse. Elle rampa, pleine de joie, vers le figuier sous lequel l'autre était couchée, semblable à un arbre sec, à un arbre horizontal et sec qui ne portait plus que des branches plaintives et périssables et qui attendait la mort, les yeux dans la lumière du bel arbre vivant.

Et la mort rampait sous la forme d'une jeune et belle tigresse. Et s'attendait-elle à trouver autre chose que les ténèbres en rampant avec tant de prudence vers l'aveugle ? A gauche et à droite de sa nuit, sur deux branches du figuier, deux ibis blancs montaient la garde. Mâle et femelle, c'étaient les seuls amis de la vieille souveraine. C'était au lac que, déchue et pitoyable, elle avait fait leur connaissance. Miséricordieusement, ils l'aidaient à prendre le poisson. Et quand elle voulait se désaltérer au lac, miséricordieusement, ils lui signalaient les caïmans. Et quand elle retournait à sa caverne, miséricordieusement, ils exterminaient sous ses pas les termites et les scorpions. Et quand elle décida de mourir de faim sous l'arbre, miséricordieusement, ils venaient déposer, sous l'arbre, du poisson. Et quand elle décida de mourir de douleur sous l'arbre, ils ne la quittèrent plus. Se relayant l'un, l'autre pour la nourrir et pour l'aimer, ils caressaient la nuit de ses paupières, lissaient sa robe comme si elle était en plumes, becquetaient dans ses poils les insectes, tiraient les épines de ses pattes et de son ventre, mêlaient pour lui verser un sommeil paisible leurs ailes blanches aux branches noires de son pelage et ne manquaient jamais de lui signaler l'approche du gaur, de la panthère et du rhinocéros. Un tel amour. Est-ce qu'un ascète du Bouddha avait déjà passé par là ? Aucun saint. Mais ces grands oiseaux étaient les bêtes les plus évoluées de la jungle ; il ne leur manquaient qu'un seul degré sur l'échelle de la création pour atteindre la dignité de l'homme. Grâce à leur tendresse, la robe de la vieille tigresse aveugle était, malgré un air vide,

empesé, aussi nette, aussi brillante que si la souveraine avait été jeune et lucide; grâce à leur tendresse, sa chair bien nourrie était ferme et lisse malgré l'hésitation de ses griffes et de ses muscles; sa tête, grâce à l'amitié, ne pendait pas lamentablement à terre mais toujours levée au ciel pour suivre le mouvement des plumes, toujours levée au ciel pour suivre les guides ailés qui lui sifflaient : — lumière de l'amour, lumière de l'amour — toujours au ciel, gardant un air noble dans les ténèbres. Et qui sait, si grâce à l'amitié de ces grands oiseaux, la vieille tigresse aveugle n'aurait pas vécu jusqu'à la limite de l'extrême vieillesse; qui sait si elle n'aurait pas goûté le bonheur de l'amitié et ne se serait pas consolée de la nuit dans le pur amour des ailes, si la mort qui n'avait pu la saisir ni par le rhinocéros, ni par la panthère, ni par le serpent, ni par la faim, ni par le désespoir, n'avait décidé de ramper vers elle sous la forme d'une jeune et belle tigresse.

***

— Où sont mes oiseaux?

Elle savait bien qu'ils étaient toujours là, sur l'arbre, à sa droite et à sa gauche et qu'elle n'avait pas besoin qu'ils répondissent : « Nous sommes là », pour les sentir. Mais pourquoi ne voyaient-ils pas ce qu'elle voyait dans les ténèbres, étaient-ils devenus aveugles à leur tour? Pourquoi n'annonçaient-ils pas de leur voix aimante et grave : « Une belle mort, une jeune tigresse, belle mort, jeune et lucide tigresse. » Ils ne voyaient

pas ce qu'elle voyait, à l'heure de la mort, sans l'aide de ses yeux — que la mort rampait vers elle, dans la profondeur des lianes, sous la forme d'une jeune et belle tigresse. Aucun oiseau ne lui annonçait cela, aucune fleur, aucun souffle, même pas une petite branche qui aurait pu craquer de compassion pour ses ténèbres, même pas le soupir des feuilles que la mort blessait en silence en rampant vers une aveugle. La vieille tigresse était seule, armée de la nuit. Et bien qu'elle souhaitât la mort qui, seule, pouvait lui rendre la lumière, elle frémit de sentir que la mort venait en rampant vers elle sous la forme d'une jeune et belle tigresse. Et bien qu'elle soupirât vers la mort, elle ne voulait pas mourir de cette mort-là. Non, non, elle voulait bien mourir sous les cornes d'un cerf ou d'un gaur, elle voulait bien mourir sous la charge d'un troupeau de buffles, elle voulait bien mourir de faim et de soif, mais pas sous la griffe d'une jeune et belle tigresse. Et bien que la mort ne fit aucun bruit en rampant vers elle, la vieille tigresse se mit debout pour écouter l'approche de la mort. Et devant les pâles orbites épouvantées et le silence des arbres, les oiseaux, eux aussi, écoutèrent.

L'ibis de gauche chanta de son affectueuse voix tranquille : « Sœur, je n'entends que la respiration des figuiers et des cardamones »; elle défia la mort, les yeux phosphorescents de la mort en rugissant. L'ibis de droite chanta de sa tendre voix profonde : « O mon amie, je ne vois que des feuilles de curcuma qui frissonnent, je ne vois que des fruits de gomme-laque qui tressaillent, je ne vois que les insignifiantes petites fleurs ylang-

ylang qui ont pris peur »; elle défia son image d'autrefois et ses propres ténèbres en rugissant. Elle n'attendit pas que la mort fondît sur elle comme sur une biche. Elle n'hésita pas sur l'arbre, la liane, l'essence, le silence, le souffle, la feuille, l'insecte, l'odeur. Elle n'hésita ni à droite, ni à gauche, ni devant elle, ni derrière elle. Mais elle marcha, de biais, cent mètres, face au soleil, avec l'ombre. Et avec l'ombre, elle entra dans un bosquet de santal. Là, avec l'ombre, elle surgit devant la mort. Là, avec l'ombre, elle attaqua la mort armée de la clarté et des crocs de sa jeunesse. Dans la respiration haletante des lianes, elle visa avec l'ombre la lumière et se jeta sur les yeux qu'elle voulait crever avant de mourir.

***

Ce furent les vautours et les chacals qui se repurent du cadavre de l'aveugle, car pendant six jours, la jeune tigresse, les paupières saignantes, demeura ensevelie dans les ténèbres d'une caverne pendant que les ibis menaient un grand deuil dans la jungle et convoquaient tous les échassiers à prendre part à leur douleur. Et tous vinrent sur l'arbre de la défunte : ibis, jabirus, grues antigones, hérons, aigrettes, pélicans, becs-ouverts, fous noirs, myriades d'oiseaux surprenants par la grandeur de leur taille, l'or réfléchi de leurs yeux, la splendeur variée de leurs plumages et plus encore par la sagesse de leur esprit et la sensibilité de leur cœur, encore plus subtils par les nuances de leur âme que par le vol irisé de leurs ailes, connaissant toutes les teintes et demi-

teintes de l'amour et de l'amitié. Ils pleurèrent la morte avec ses amis et ensemble, ils volèrent au lac, sur un rocher rouge, entre deux arbres sambor-loveng (1), là où elle avait l'habitude de prendre le poisson avec eux. Ils se posèrent sur le rocher et pleurèrent son souvenir avec des cris graves, des frissons de leurs plumes hérissées, une mélopée sourde et profonde, et ils plaignirent aussi les deux sambor-loveng et le rocher. Puis, ils s'envolèrent, chacun du côté de leurs nids. Mais le couple d'ibis blancs, en souvenir de la morte, éleva pour toujours son nid, sur le figuier, où ils l'avaient aimée, nourrie et défendue. Et le septième jour, l'alliance se rétablit entre les yeux de la nouvelle souveraine et le soleil. Il cria : « O jeune reine, sors de ta caverne. » Et elle sortit d'une allure calme et majestueuse pour prendre possession de son royaume.

(1) Cannelier.

## CHAPITRE VI

### L'état adamique

Cinq collines eussent-elles suffi, sans la connaissance de l'homme, à remplir l'espace d'une tigresse ? Un lac, sans l'amour humain, eût-il été assez vaste pour étancher sa soif, une caverne assez large pour contenir son sommeil et des arbres assez féconds pour lui verser son crépuscule ?

Se serait-elle contentée de poursuivre, sur ses collines, des daims, des cerfs, des paons, des faisans et des buffles ou se serait-elle lassée de rassasier sa force de gaurs, de boas, de léopards et d'ours ? Sa sagesse aurait-elle consisté à fuir l'éléphant et le rhinocéros et lui aurait-il suffi de mépriser les singes pour s'élever sur l'échelle des êtres ?

Aurait-elle vécu, sans la connaissance de l'homme,

avec la sérénité et aurait-elle fait un pacte avec elle jusqu'à la mort ? Et son âme, satisfaite de sa destinée, se serait-elle contentée de régner en n'ayant pas d'amis ?

Et si absolument, aux jours de rêverie de son cœur, s'étirant sur les arbres, il lui fallait, miaulant, avoir des amis, se serait-elle contentée de l'affection des arbres qui, par l'extraordinaire ressemblance physique de l'animal avec le végétal, est en droit de solliciter son amitié.

O mon Dieu, vous n'avez pas permis que le cerveau de la bête pesât aussi lourdement que celui de l'homme et pourtant vous ne lui avez pas accordé la sérénité. Et pourtant, mon Dieu, vous avez aussi donné à la brute le rêve, car c'est seulement par le rêve que vos créatures terrestres peuvent vous entrevoir.

Elle ne se serait pas lassée, sans la connaissance de l'homme, à poursuivre les biches sur les collines ou à combattre des gaurs, ou à donner aux arbres, non sur le plan individuel mais sur le plan cosmique, une amitié qui n'exigeait de part et d'autre ni bonté ni tendresse, et pourtant, cœur inassouvi jusqu'à la mort, sans la connaissance de l'homme, elle aurait tourné, dans le songe, ses yeux vers le créateur en lui demandant comme l'oiseau, l'arbre, l'étoile, l'éther, un intermédiaire entre Lui et elle.

***

Le soir ne réveillait pas encore l'étoile du Sud et le soleil, en quittant le firmament, lui laissait un feu sombre que la nuit attisait. Avec la mer des ténèbres, ne des-

cendait aucune douceur sur terre, même pas le crépuscule, mais une nuit sans nom, aussi féroce que le jour. Seule une troupe de pélicans roses escortaient la tigresse, dans sa marche nocturne, en s'efforçant, de leurs ailes étendues dans l'immensité pétrifiée de l'espace, à y faire naître l'espérance d'une brise, d'un nuage, d'une goutte d'eau. Et à part des troncs d'arbres qui se mouvaient tristement et péniblement dans la poussière sur de courtes pattes palmées et une longue queue de crocodile, le reste de la jungle se cachait de la nuit comme du jour.

Précédant l'étoile du Sud, telle était l'heure que la tigresse avait choisie pour rendre visite à l'homme et elle le quittait toujours à minuit pour chasser. Jamais elle n'allait le voir à la lumière du jour qui était pour elle comme pour sa race le temps du sommeil. Malgré sa passion, sa vie se réglait sur celle de ses ancêtres. Malgré sa passion, elle agissait selon la liberté que le Créateur avait donnée à son espèce et n'aurait pu vivre attachée aux pas de l'homme comme l'éléphant, le gaur, le cerf.

Elle montait silencieusement, le soir, dans la cellule de l'homme et frémissante d'amour, elle posait sa tête sur l'épaule humaine. Les oiseaux continuaient à chanter. Nārāyana sonnait dans sa trompette de fémur humain pour calmer l'effroi des grands herbivores qui couchaient sous son arbre pendant que l'étoile du Sud se levait pour écouter son chant.

Mais la tigresse avait-elle besoin du son rauque du fémur qui, dans la bouche de l'homme, se transformait en chant suave de paix pour respecter son amitié avec

d'autres bêtes? Jetant un regard intelligent sur l'éléphant, le gaur, le cerf axis, elle ne les aurait pas provoqués au combat dans la cellule de Nārāyana, ni même dans la jungle où il lui arrivait de les rencontrer et de leur jeter au passage ce même regard intelligent, oblique, sobre et suffisant dans sa brièveté pour leur dire : « Je vous connais bien, vous êtes les amis de l'homme dont, moi aussi, je suis l'amie. La paix soit entre nous! »

Ce regard lumineux, en rencontrant dans la demeure de l'homme celui de l'axis, avait le pouvoir d'apaiser le frémissement de ses poils et de transformer la terreur de ses yeux en tristesse presque tranquille; il avait aussi le pouvoir d'atténuer l'orgueil de l'arcade sourcilière du gaur et d'abaisser l'insolence de ses cornes. Et quant à l'éléphant, les yeux de la tigresse réussissaient-ils à dominer l'expression ironique de sa trompe pendant qu'il se mettait placidement devant ses amis pour les protéger? Le fémur humain célébrait la paix du monde à voix basse comme si la jungle n'était pas encore digne d'écouter cette louange-là. Ce n'était, dans la bouche du Saint, qu'un soupir que l'étoile du Sud avait toutes les peines du monde à tirer jusqu'à elle — ce n'était pas encore le chant immense et glorieux qui pouvait rejoindre triomphalement la musique des sphères. C'était un chant doux et monotone, presque une berceuse pour endormir un nouveau-né. Ce n'était pas encore le chant qui devait soulever la moisson de squelettes au jugement dernier. Ce n'était tantôt qu'un appel enfantin et qu'une réponse maternelle, tantôt une berceuse qu'une mère chanterait à voix sourde

pour endormir son petit enfant et que celui-ci, au réveil, reprendrait de sa faible voix claire pour appeler sa mère. Ce n'était rien d'autre que cela. Et cependant pour l'écouter, ils glissaient aux deux extrémités de la large cellule faite pour contenir trente diables montés sur mammouths. Le carnassier, dans un coin, se couchait dans sa pose royale; les trois herbivores restaient debout dans le coin opposé, la trompe de l'éléphant passée autour du cou du cerf et les cornes du gaur se mêlant aux ramures de l'ami le plus faible. Mais des deux côtés, ils ne songeaient pas à se haïr. Dans la respiration mélodieuse de l'homme, ils ne songeaient pas à attiser leur terreur, leur méfiance ou leur mépris. Les herbivores ne se rapprochaient pas de la carnivore et celle-ci se serait bien gardée de faire un pas vers eux. Ils demeuraient aux deux bouts de la cellule du saint, écoutant le chant suave de paix. Mais leurs regards allaient, en rêvant, les uns vers les autres : Pas encore, pas encore, avaient-ils l'air de dire, mais peut-être un jour...

***

Ainsi dans l'air de l'homme, il y avait déjà un timide essai vers le retour au Paradis originel. Maintenant quand elle surgissait dans la cellule de Nārāyana, les grands herbivores ne s'effrayaient plus. Maintenant, quand elle posait la tête sur l'épaule humaine, le gaur et le cerf ne bougeaient pas de la droite de l'ascète et l'éléphant de sa gauche. Elle se couchait devant l'homme en leur compagnie et il arrivait qu'involontairement son

pelage de carnassier frôlât leur écorce de mangeurs d'herbe sans tirer de leur part un réflexe de terreur ou de répulsion. Il arrivait même que les nuits où elle était en retard, l'éléphant, le cerf, le gaur fixassent la porte d'un air attentif dans lequel il entrait déjà de l'impatience.

Une sourde amitié, comme une source secrète de l'âme commençait à poindre et à couler de l'univers des herbivores à celui d'un félin. Presque rien encore — entre eux un pacte silencieux. Ils ne se parlaient que des yeux — jamais par d'autres mouvements du corps ou de l'âme. Jamais ils n'essayaient de se toucher.

Et cependant la force de la tigresse n'était-elle pas toujours redoutable et le cerf pouvait-il oublier qu'elle était capable de le tuer d'un coup de griffe et de l'emporter, tête haute, dans sa caverne? Le gaur pouvait-il oublier ses deux oreilles arrachées par le tigre et l'éléphant lui-même, malgré ses cent trente ans, se souvenait encore de l'assaut qu'il avait eu à subir au temps de son adolescence, d'une mère tigresse furieuse que, par mégarde, il fût passé devant sa portée. Chacun, à la vue de la tigresse, pouvait joindre ses propres souvenirs à ceux de ses ancêtres. Même l'ascète, dans son profond souci de l'unité et jusque dans la tendre amitié qu'elle lui témoignait, était obligé de reconnaître, à cause de cette force prodigieuse, incarnation de la nature sauvage, la disproportion entre l'univers de l'homme et l'univers du tigre.

Elle était caressante, beaucoup plus caressante que les herbivores, elle débordait de caresses. Tandis que chez

eux, l'amour se manifestait par la sérénité et par une sobriété de gestes doux et solennels — agenouillement de l'éléphant devant l'homme, ramures du cerf balancées devant lui comme un encensoir, rêverie des yeux du gaur fixés sur sa personne — et toujours silence — chez la tigresse, la passion se manifestait par des plaintes voluptueuses mais basses, comme si elle craignait de briser le fragile tympan humain à qui elle n'accordait que des feulements si tendres, si gémissants et si doux qu'ils finissaient bizarrement par ressembler aux soupirs que la femme exhale dans l'amour. Et ainsi tout simplement parce qu'elle avait deviné la faiblesse de l'ouïe humaine, elle féminisait, sans le savoir, son propre cri de créateur du monde, et son intuition profonde lui faisait trouver les notes les plus justes pour parvenir jusqu'à la frêle oreille de son ami.

Pas seulement sa voix, mais aussi sa force sauvage, consciemment, ayant fait un pacte avec l'homme, elle la dissimulait, comme elle l'eût fait pour un enfant jailli de son ventre. Ses griffes plus tranchantes et plus vénéneuses que les épines des lianes, elle s'en servait avec art, les rétractant au fond de sa fourrure quand elle caressait l'homme et les sortant de nouveau, comme des flèches, quand elle retournait à la jungle. Sa queue, aussi robuste que l'arbre teck, tempérait, sur le rythme humain, les transports de sa joie — sans quoi, le cours ordinaire de son allégresse eût broyé l'ascète comme un fétu. Elle n'accordait de sa langue que les caresses supportables pour la chair humaine et transformait l'acier en velours. De ses reins qui pouvaient sauter une

hauteur de douze mètres en emportant un buffle, elle ne tirait pour l'homme, qu'un balancement voluptueux. De ses muscles qui auraient pu rivaliser avec ceux des premiers taureaux de l'âge quaternaire et de ses os que seuls l'éléphant et le rhinocéros pouvaient broyer, elle n'émettait que la douceur et la faiblesse féminine de sa passion. Ses dents se transformaient en perles pour mordiller par jeu la fragile main de l'homme. Ses paupières de feu, en absorbant l'image humaine, empruntaient au soleil couchant sa langueur et se fermaient à demi. De ses oreilles dressées, l'attention était constante et malgré le feu de sa passion, sa raison surveillait ses moindres gestes pour réprimer sa force cruelle, et malgré l'ivresse de sa béatitude, son âme manifestait à son ami une sollicitude inquiète, maternelle, car encore mieux que le Saint, elle connaissait la disproportion entre l'univers-homme et l'univers-tigre. Non, jamais femme jouant avec un oiseau apprivoisé ne montrait plus de délicatesse que cette tigresse jouant avec son ascète. Comme une femme, elle se faisait, à la fois, mère et enfant, s'agrandissant, se rapetissant, s'affaiblissant, s'attendrissant, se rendant innocente et pure, parfois un peu sotte, un peu gauche, un peu étonnée, souvent naïve, souvent timide et toujours passionnée. Et quand l'homme s'endormait sous son arbre, elle se couchait sur un pan de la robe bouddhique avec la même douceur et le même abandon qu'une femme qui poserait sa joue sur l'aile de son oiseau chéri. Et c'était vrai que dans sa grande robe jaune, il avait l'air d'un frêle oiseau, d'un oiseau aux ailes d'or, cet homme

beaucoup plus maigre qu'un homme ordinaire, à cause du fardeau du monde et qui s'abandonnait à sa tigresse avec la confiance d'un oiseau. Il se plaisait, en retour, à lui faire des caresses qui la ravissaient, embrassant sa tête et son cou, étirant sur son dos, ses flancs, son ventre, les rayons qui lui sortaient des mains, lui chuchotant dans le creux de l'oreille de petites phrases bizarres qui la faisaient tressaillir, mélopée où revenaient constamment les titres de mère et sœur, mère et sœur, et au nom magique de Dakini, qu'il lui avait donnée, la tigresse bondissait vers l'homme avec la soumission, l'impétuosité et la dispersion d'atomes de la créature aspirée par le créateur.

***

Mais l'amour se serait-il exalté avec la béatitude si, au lieu d'un homme, elle s'était trouvée en présence d'une femme-ascète? Je ne le crois pas. La femme, même dans la sainte austérité, dégage une odeur qui ne peut s'accorder avec l'odeur d'une tigresse. Non parce qu'elle lui est contraire, mais justement parce qu'il y a, à l'origine de ces deux odeurs — je dis : seulement à l'origine — une similitude, un certain air de famille, qui permet de supposer qu'elles coulent toutes deux d'une source commune. Il n'en était pas de même de l'odeur de l'homme-ascète. On ne pouvait dire que cette odeur, en tant que mâle, n'atteignait pas la tigresse parce que c'était une odeur moins forte que celle de la femme — non, on ne pouvait dire cela. On ne pouvait dire non plus, que cette odeur de l'homme plaisait à la

tigresse parce que c'était une odeur de mâle — non, on ne pouvait dire, non plus cela. Aimait-elle l'odeur du mâle éléphant, aimait-elle l'odeur de la panthère mâle? Elle aurait abandonné son royaume plutôt que d'habiter la jungle dans de pareilles odeurs. Serait-ce parce que Nārāyana n'avait pas de sexe? Cette supposition est tout à fait grossière, car un ascète n'est pas forcément un homme insexué. C'est, lorsqu'il est un vrai ascète, tout le contraire de l'homme qui n'a pas de sexe. C'est l'homme, au contraire, conscient de son sexe, au point qu'à côté de lui, un homme, dans l'exercice de sa virilité, n'est qu'un enfant. Lui, l'ascète, il exerçait sa virilité, il l'exerçait dans la chasteté — et, tel, était le contraire de l'homme ordinaire. Il ne projetait pas sa semence dans la femme, il ne considérait pas que l'amour de la femme fût un des besoin essentiels de la vie, il ne s'était pas non plus castré ni au propre, ni au figuré, il n'anéantissait pas sa sève disant : « Il faut que je sois eunuque pour porter le fardeau du monde », ce qui aurait été une déplorable manière de porter ce fardeau et de succomber, écrasé. Non, mais il avait dit : « Dans la chasteté je lancerai ma sève et elle croîtra comme un arbre et elle étendra ses rameaux à l'infini et elle montera des testicules jusqu'au nombril, du nombril jusqu'au cœur, du cœur jusqu'à l'esprit et là sera la cime de mon arbre, de l'arbre de ma virilité qui s'est élancé dans la chasteté et autour duquel le fardeau du monde trouvera un appui solide. » Et comme il l'avait dit, cette virilité avait poussé, en lui, jusqu'à la tête, comme un arbre. Et s'il était plus maigre et

plus pâle qu'un homme ordinaire — à cause des souffrances de l'univers — ses muscles étaient néanmoins des barres de fer — excepté pour une tigresse — barres de fer qui portaient le fardeau du monde. Et on n'avait qu'à voir la lumière de ses yeux pour se laisser pénétrer par la puissance surhumaine de sa virilité.

Cette virilité, à ce point épanouie, dégageait autour de Nārāyana l'odeur du héros qui était peut-être l'odeur d'Adam au paradis terrestre. Cette odeur que reconnut instantanément et qu'aima une tigresse, les chrétiens diraient que c'est l'odeur de l'homme avant le péché. Et les brahmanistes diraient que c'est l'odeur du sage, entendant par là « le sans-passion ». Et les bouddhistes méditant, reprendraient : « Odeur du sage, oui, du Sage Gautama, oui, du Sauveur-du-Monde. »

## CHAPITRE VII

### La Mort de la Jungle

Ainsi autour de l'homme, un carnassier, trois herbivores tentant ensemble, sans le savoir, de rétablir le Paradis Originel, pouvaient évoquer aux yeux des chrétiens, l'amour des bêtes pour le premier homme et l'état adamique, avant le péché, en même temps qu'ils rappelaient aux bouddhistes et aux brahmanistes l'identité de tous les êtres en qui gît le secret du Paradis. Mais il arriva un temps où la miséricorde que l'homme avait infusée à la jungle fut dépassée par la férocité du soleil, où celui-ci se revêtant de pourpre violet et donnant à la lune son vieil écarlate, lança sur la terre une massue blanche, transparente et plus dure que le bois de teck et qui était sa lumière de mort, la clarté qui n'était plus dorée mais blanche, où la jungle après avoir accueilli

l'homme avec amour, tourna la tête vers lui pour mourir et Nārāyana monta, avec sa trompette de fémur et son collier de crânes, au sommet de la tour de Civa pour recueillir le dernier soupir de la jungle, pour étendre les mains sur l'agonie des arbres.

Il vit sous lui, dans une lumière plus blanche que la craie, deux espèces de mort, l'une lente et l'autre violente, l'une par la soif et l'autre par le feu. Autour du temple, la première mort cernait, de toutes parts, le peuple gigantesque des figuiers — les arbres mouraient paisiblement. Ils mouraient dans la ressemblance d'un paysage de l'Europe touché par l'automne, ils mouraient dans la ressemblance d'un automne européen mais que la mort aurait démesurément exhaussé. Ce n'était pourtant pas l'automne, c'était le printemps et les arbres du Cambodge mouraient. Par une contradiction avec ceux de l'Europe, les arbres du Cambodge mouraient au printemps et se dépouillaient avec autant de noblesse que les arbres de France en automne. Ils étaient seulement deux fois plus grands et devant eux, l'horizon n'avait pas de limite. Ils ne mouraient pas de froid, comme en France, mais de soif. Rien de plus majestueux que leur mort. Ils avaient des agonies royales, des attitudes à la fois humbles et fières, sereines et farouches. C'étaient des rois qui, avant de mourir, reconnaissaient devant Dieu qu'ils n'étaient que poussière. Sous les branches basses les antilopes, sur les branches moyennes les panthères, dans les branches hautes les singes et, sur les cimes, les paons regardaient tristement les figuiers, géants millénaires, rendre à la

terre leurs rêves, leurs siècles, leur grandeur, leurs amours, leurs enfants. Parfois, avant de pousser le dernier soupir, un ancêtre figuier chuchotait à son petit-fils : « Attends, enfant, attends! » Et c'était une goutte de sève, la suprême qu'il lui remettait vite avant de mourir. Et pendant que le vieux géant agonisait, le petit-fils se hâtait, pour la dernière minute du grand-père, d'épanouir une feuille tendre, une petite figue verte, parfois même le parfum d'une orchidée. Mais à peine le grand-père avait-il fermé les paupières que le petit-fils s'affaissait à son tour, dans les bras du créateur en reconnaissant, à son tour, qu'il n'était que poussière.

***

Telle était la mort paisible de ce peuple de figuiers qui vivait avec l'ascète et avec sa maison de prières. Mais d'autres forêts vierges avaient des morts violentes, des morts autrement éclatantes, des morts autrement pleines d'ivresse. Il suffisait d'une étincelle du soleil, d'un caprice du vent et qu'une petite liane s'écriât : « Je brûle! », pour que des jungles entières se jetassent dans le feu. Elles ne mouraient pas, à la manière des humains et des bêtes, avec des convulsions de terreur, de rage, de désespoir. Elles mouraient dans la joie. Des géants de quatre-vingts mètres hennissaient comme des coursiers, dans la bataille, en entrant dans la flamme, mais leur joie n'était pas désordonnée. Les lianes devenaient, en entrant dans la flamme, comme de longues mains pensives de femmes qui touchaient enfin

le rêve ou comme de petites mains enfantines qui battaient les unes contre les autres en éclatant de rire, mais leur joie n'était pas désordonnée. Les orchidées se jetaient dans la flamme comme des jeunes filles dans l'amour malgré les cris des nids et la fuite des suceurs de miel. Elles se demandaient seulement : « Pourquoi les oiseaux nous abandonnent-ils ? » Et avec frénésie elles épousaient le feu. Des familles entières d'arbres, des époux, des enfants, des fiancés, des sœurs, des frères, pour ne pas rompre l'harmonieuse structure de leur hiérarchie, brûlaient en se tenant par leurs doigts de liane sans qu'un chef de famille essayât de jeter, hors du feu, un fils tendrement aimé, sans qu'une femme essayât de se retrancher de son mari, ni une vierge de son fiancé, sans même qu'une feuille s'envolât de sa branche, sans même qu'un fruit se dérobât à son arbre, sans même qu'une fleur fût tentée de demander au vent de la pousser vers un peuple étranger. Et du haut de sa tour, l'ascète pouvait voir combien le végétal à qui pourtant l'animal s'obstinait à ressembler, se différenciait de lui, dans la mort, par la joie et par une connaissance de l'au-delà, une connaissance cosmique qui les faisait mourir comme des guerriers mystiques, comme des prêtres revêtus de leurs habits sacerdotaux, comme des victimes propitiatoires d'un immense et solennel sacrifice. Mais la noblesse de leur mort était contrariée par les gestes désordonnés et les hurlements des animaux qui fuyaient le feu en oubliant leurs espèces et leurs catégories, leurs amis et leurs ennemis, tigres avec rhinocéros, loups avec éléphants, biches avec pan-

thères, mangoustes avec serpents, ils fuyaient, reniant tout, abandonnant tout, confondant tout, l'ami se changeant en ennemi, et l'ennemi en ami. Mais les arbres transformés en feu les rattrapaient, les arbres-feu les dépassaient, les arbres-feu dansaient autour d'eux, les arbres-feu séparaient en dansant chaque bête de son ami ou de son ennemi, les arbres-feu dansaient autour de chaque bête et, à mesure qu'ils tournaient de plus en plus irrésistibles autour de la bête, ce n'était pas eux, mais elle qui se jetait en eux et consumait elle-même, en hurlant, sa peau de bête et devenait elle-même le feu sifflant et galopant derrière d'autres bêtes.

***

Devant le peuple des figuiers, de quoi avait-il peur le feu? Qui le retenait sur ces arbres mourants de soif? Parfois, il écartait avec sa langue de serpent le sec feuillage; accroupi dans les lianes, il fixait avec ses yeux de loup, les familles squelettiques des arbres; avec sa voix plaintive de singe il recensait les vieillards, les époux encore virils, les femmes et les enfants, il dénombrait aussi les bêtes sauvages comme un bétail, il mesurait de loin l'eau que la miséricorde du saint avait disputée au soleil et enfouie pour les bêtes, au fond du lac des Rois. Et soudain pour les attirer tous, le feu se mettait à chanter avec la voix claire d'un ange, puis subitement s'aplatissait à terre comme un chien. Telle était l'attitude du feu à l'égard de ce peuple de figuiers, attitude étrange, peur incompréhensible et surprenante

pour l'animal aussi bien que pour le végétal, s'ils ne voyaient, au sommet d'un vieux temple, dans l'incandescence de l'air, les mains de l'homme étendues sur la jungle.

Vers elle, maintenant, glissaient les rois et les reines des autres jungles défuntes, tigres dont les branches étaient aussi faméliques que celles de leurs arbres, tigresses au tronc bleu de brûlures comme leurs arbres calcinés. Les aigles leur avaient raconté que le lac des Rois tenait tête au soleil et ils s'étaient mis en route en s'écartant pour la première fois du silence et en composant de leurs souffrances une grande clameur qui fit lever la tigresse Dakini presque aussi maigre qu'eux-mêmes et la força, malgré sa langueur mortelle, à défendre son royaume et son bien le plus précieux. Mais avant même qu'au bord du lac, elle rugît : « Cette eau est à moi! », avant même qu'elle bondît sur les rois faméliques et sur les reines incendiées, ceux-ci se couchaient devant l'eau pour mourir. Et il ne restait plus à la reine du peuple des figuiers qu'à partager les tristes squelettes de ses sœurs et de ses frères avec les aigles.

Après la mort des tigres, montèrent vers cette jungle encore riche, des nuages remplis de la fumée bruyante de tout un peuple en marche, de tout un peuple qui, près de mourir, rompait avec le silence des peuples de la jungle et ne se traînait plus qu'avec un fracas de tonnerre et une haleine si noire et si puissante qu'elle obscurcissait cette blancheur crayeuse que répandait le soleil en tuant. C'étaient les cerfs des jungles défuntes à qui les vautours avaient raconté que le lac des Rois

triomphait du soleil. Mais avant que la tigresse sur la rive droite et les cerfs de la tigresse sur la rive gauche n'unissent leurs voix pour clamer aux intrus : « Cette eau est à nous! » avant que les cerfs de Dakini n'entrassent en lutte avec les étrangers, ceux-ci se couchaient devant l'eau pour mourir. Et Dakini, la tigresse, ses puissantes entrailles tordues par le soleil, comme un paquet de lianes, vomit sur le plus grand squelette, celui du chef, et abandonna les hardes de cerfs aux vautours.

Après les cerfs, une rumeur qui semblait être l'ambassadrice de l'océan annonça l'approche de hardes mourantes d'éléphants au-devant desquelles accourut, avec le silence de la vie, la harde du bois des figuiers, mâles, femelles, enfants, le chef gigantesque et séculaire en tête. Il leva la trompe devant les squelettes semblables aux montagnes calcinées et il barit majestueusement : « Frères, cette eau n'est plus à nous mais à vous. » Et il présenta son épaule au chef de la harde étrangère et celui-ci, centenaire aussi grand que l'autre et béant de plaies, s'affaissa sur l'épaule fraternelle qui le porta noblement vers le lac. Derrière les deux chefs, les vivants soutenaient avec autant de fraternité les mourants et pour chaque éléphanteau plaintif, il y avait deux trompes maternellement enroulées autour de son ventre, deux femelles qui le portaient en disant à la mère expirante : « Sœur, vous vivrez avec votre petit. » Ainsi ils arrivèrent au lac. Mais quand les éléphants altérés aperçurent le doux visage de l'eau, ils étaient si faibles qu'ils ne purent qu'imiter les cerfs et les tigres

et ils s'agenouillèrent devant le pur enfant aquatique pour mourir. Alors les vivants se hâtèrent de puiser l'eau avec leurs trompes et en poussant de tendres barrissements, ils versaient l'eau dans la bouche des mourants. Avec des appels encore plus tendres, chaque mère ouvrait les jambes à l'éléphanteau d'une autre pour lui donner son lait. Et les mourants se relevèrent. Ils s'unirent aux vivants. Malgré la mort des arbres, ils devinrent une harde immense grâce à l'amour.

***

Alors du côté des éléphants, des milliers d'années de fraternité et d'ordre social entrèrent en lutte ouverte avec le soleil pendant que sa lumière soufflait à Dakini et aux autres bêtes une mort lente, égoïste, atroce, uniquement adoucie par la présence de l'homme. Mais il arriva un temps suprême où le feu solaire, après avoir uniformément revêtu la jungle de sa couleur mortuaire, de sa couleur rousse, sema encore toute l'étendue du linceul de longues taches verdâtres et mobiles devant lesquelles toutes les bêtes marchèrent les yeux baissés, devant lesquelles toutes les bêtes marchèrent à cloche-pattes. Qui, hors les oiseaux, à l'heure où la jungle touchait à son heure dernière, pouvait se mouvoir, les yeux calmes et hauts, pouvait évoluer sur la totalité de ses pattes et dans l'élévation de son esprit? Il ne suffisait pas que le rat palmiste eût pris maintenant une allure souffreteuse de boiteux et que la mangouste pleine de grâce copiât l'allure d'un cloporte et que pas

un porc-épic n'osât dégainer sa bravoure de ses piquants et que pas un singe n'osât se séparer des cimes et s'isoler sur terre; la panthère, qui semait au vent ses poils comme le figuier ses feuilles, marchait, elle aussi, à cloche-pattes, avec un air de respect et de terreur entre ces longues tâches verdâtres qui simulaient des troncs horizontaux et poussifs se mouvant grâce aux chants des oiseaux. Le cerf bramant de famine et perdant, comme le figuier, ses ramures, n'aurait jamais osé, même à cloche-pattes, brouter le lichen à goût de mort qui pendait de ces arbres en marche, tout bruissants pourtant du chant des oiseaux. Le gaur aussi dépouillé de sa graisse qu'un roc de sa mousse, à cloche-pattes, les contournait. L'ours, le rhinocéros, l'éléphant aussi dépouillés de leur graisse que les montagnes de leur verdure faisaient, devant la décomposition de la terre, trois pas en arrière pour deux pas en avant et levaient deux pattes en arrière pour poser une patte en avant.

Elle-même, Dakini, la tigresse presque aussi dénudée que le squelette de l'arbre, affectait maintenant, quand elle allait rendre visite à l'homme, l'allure d'un palmipède et ramait plus qu'elle ne marchait dans la triste poussière de la jungle qui prenait, sous l'allure extraordinaire de ses bêtes, l'air d'une mer desséchée. Et c'était en effet une mer desséchée par le vomissement sur terre de tous les arbres de l'eau. Avant de mourir, l'eau avait vomi sur terre toute l'armée de ses arbres, et quels arbres! Arbres autrement gras, autrement verts, autrement lourds de sève que les arbres de la terre altérée, arbres autrement redoutables que les

arbres de la terre, dont l'écorce aurait brisé comme verre les griffes d'une tigresse, dont les épines auraient scié d'un trait la trompe de l'éléphant, à qui l'ours se serait bien gardé de demander son miel et le rhinocéros sa nourriture et son ombre, mais sur lesquels nichaient les plus doux oiseaux de la jungle, les plus intelligents et les plus mélodieux, les ibis et les rossignols.

Avalanche de crocodiles! Arbres d'abord plaintifs et prudents quand ils n'étaient que des arbres aquatiques isolés ramant, en pleine terre, vers ce lac des rois que le soleil n'avait pu tarir, arbres d'abord hypocrites et rusés qui n'auraient jamais mordu, avant leur temps, à la royauté du tigre, ni essayé de culbuter la seigneurie de l'éléphant quand ils n'étaient qu'un petit nombre sur terre, arbres d'abord toussant, crachant, suffoquant, geignant comme des vieillards cacochymes et simulant les pires maladies (malgré les démentis lancés par les chants de leurs oiseaux) : l'asthme, la tuberculose, la paralysie, la cécité, la lèpre jusqu'à ce que leur nombre s'accrût au point de devenir l'armée de l'eau, la lourde armée aquatique partant à la conquête de la terre, l'armée entièrement bardée de fer qui s'efforçait de la queue, des pattes et du ventre de crever la vieille pellicule terrestre pour faire fuser les sources cachées et ramener dans la création entière, le règne primordial de l'eau.

Maintenant sur la terre sillonnée par les bêtes aquatiques, les crocodiles avaient usurpé les attributs de la tigresse et de l'éléphant et traînaient, attachées à leurs écailles d'une algue invisible, toutes les légions de

varans, de tortues, de serpents et de poissons marcheurs. Armée hideuse malgré l'amitié des oiseaux, armée répugnante malgré le chant des oiseaux et cependant digne de transporter les plus vieux souvenirs, jetant dans les cœurs les plus vieilles résonances. Les crocodiles s'avançaient vers le lac des rois en jetant dans le cœur des arbres et des bêtes, les plus anciennes résonances, les souvenirs les plus magiques et les plus prodigieux. Car ils laissaient dans l'air le sillage de l'eau; leurs paupières lançaient au soleil l'atmosphère opaque des ondes ténébreuses; leurs cuirasses répandaient sur les feuilles mortes l'antique parfum des algues; la nuit de l'abîme rampait avec la pesanteur de leur ventre; le vieux Déluge, à travers leurs écailles, considérait la mort de la jungle et le premier limon collé à leurs pattes s'imprimait encore sur la terre sèche; le Chaos qui précédait l'univers affrontait la lumière dans les sifflements de leurs queues et par leurs voix épouvantables, toute la nature criait à Dieu de la faire retourner au Premier Jour de la Création.

## CHAPITRE VIII

### Le Nuage

Un matin, la lune n'étant pas encore couchée, la harde des éléphants sauvages monta, mâles, femelles et petits, en tout une centaine, à travers l'ancienne chaussée des éléphants de Kâli, vers le royal ascète. Ils s'assemblèrent dans la cour d'honneur, autour de la piscine de l'éléphant blanc de la déesse et là, ils entonnèrent avec des voix de trompettes de cuivre, de cymbales d'argent et de tambours de bronze, une étrange sonnerie : caverneuse et martiale de la part des mâles, légère et tendre de la part des femelles, bouffonne, criarde, ineffablement suave de la part des petits. De leurs âmes, aussi bien que de leurs poumons, une gaieté jaillissait qui semblait inépuisable à force d'énormité, une gaieté qui projetait aux oreilles de Nārāyana la gaieté énorme des

premiers jours de la création, une gaieté sans tache, sans remords, sans péché, une gaieté qui surélevait les éléphants en les couronnant d'êtres invisibles encore plus énormes et plus innocents, une gaieté qui dépassait toute énormité et toute innocence de la jungle, qui dépassait même ce ciel et cette terre pour lancer dans l'âme de l'ascète les fantômes hilares des mastodontes et des mammouths.

Et le sage entre les sages des éléphants entra dans la cellule de l'ascète et regarda le sage entre les sages des hommes avec une noble et sereine amitié. Et l'homme sage conduit par l'éléphant sage sortit pour aller saluer les éléphants ses frères. Alors tous en le voyant se mirent à gargouiller avec beaucoup de douceur un petit cantique émouvant et drôle qui, sur le plan humain, pouvait se transposer de la sorte :

— Que voilà un homme digne de l'amour des éléphants!

Et les femelles tiraient sa robe et les petits se frottaient contre lui, mais les mâles plus discrets se contentaient d'effleurer l'ascète en allongeant la trompe pardessus les enfants et les épouses. Soudain résonnèrent deux trompettes claires, hautes, égales, extatiques : les voix des chefs centenaires. A ce signal, ils se rangèrent en bon ordre et dans un cercle immense autour de l'homme, tous se mirent à se balancer et à labourer le sol de grès en levant alternativement leurs pieds énormes, au rythme d'une gaieté encore plus énorme, jusqu'à ce que la lune qui n'en finissait pas de les regarder se séparât enfin du soleil avec un soupir. Alors les chefs

centenaires levèrent la trompe en signe de départ et tous redescendirent vers la jungle.

***

Après eux une armée d'aigrettes descendit du dernier rayon de la lune et se posa dans la cour d'honneur de Kâli avec un suave et solennel enjouement de plumes blanches. Elles aussi s'efforçaient de confier un secret aux oreilles humaines par le rythme d'une tendresse d'ailes battant et palpitant autour de l'ascète qui regarda le soleil — et il était presque aussi noir que le sac à crin de saint Jean — la terre — elle rappelait la mer Rouge desséchée avec des vagues momifiées en forme de squelettes d'arbres — et l'homme s'étonna parce que rien n'était changé malgré cette joie démesurée des éléphants et cet enjouement immaculé d'aigrettes qui répondaient à la secrète exultation du propre cœur humain. Il songea à demander des explications au lac dont il avait pris autrefois le fardeau et il descendit vers son ami avec cette blancheur d'aigrettes volant autour de la pureté de l'homme et frémissant autour de son amour.

Mais il trouva le jeune homme-lac bien différent de ce qu'il était au temps où il reflétait les rois d'Angkor. Maintenant que grâce à Nārāyana, il n'avait plus d'aussi pesantes images à réfléchir, au lieu de progresser dans la voie du Bouddha — ce qui aurait été une juste manière d'exprimer sa reconnaissance à l'ascète — il était tombé dans le vice de la paresse et passait son temps à dormir,

Aussi, il avait la mine d'une conscience qui ne s'analyse pas tous les jours, il avait la mauvaise mine d'une conscience engourdie, pour tout dire, d'une plate et vulgaire conscience. Ses joues étaient creuses, ses lèvres étaient pâles et son nez rétréci comme quelqu'un qui sort d'une grande maladie. Mais il n'était nullement malade, ce lac, il était tout simplement devenu paresseux :

L'ascète, toussant, l'appela :

— Hé, Lac!

Mais il ne bougea pas. Il avait bien vu l'ascète. Mais pour n'avoir pas à bouger, il feignait de dormir. Un petit souffle indigné de tant d'ingratitude sauta du ciel et tenta de réveiller le lac en allant se noyer dans son sein. Alors identifié à l'eau, le souffle fut bien étonné de découvrir que le lac n'était pas aussi paresseux que l'univers entier le croyait. Mais qu'en soulevant conscience sur conscience, il y avait, tout au fond de la conscience du lac, une conscience ramassée en elle-même comme un petit tigre, une conscience aussi grosse qu'un grain de moutarde et cette conscience infinitésimale restait éveillée et attentive pendant que le lac dormait ou feignait de dormir. Et autour de cette conscience pas plus grosse qu'un grain de moutarde, les poissons s'impatientaient, les crocodiles s'impatientaient, les serpents d'eau s'impatientaient, les cigognes, les pélicans, les hérons enfonçaient le cou jusqu'au fond de cette conscience pas plus grosse qu'un grain de moutarde et lui sifflaient à tue-tête :

— Voyons, Grain de moutarde, dépêche-toi de te manifester!

Ils étaient tous si occupés par la contemplation de cette conscience infinitésimale qu'ils ne virent pas l'ascète qui, par discrétion pour ce grain de moutarde, ne plongea pas son œil limpide dans l'eau trouble, mais adressa aux habitants du lac ce petit poème :

Frères et Sœurs, en vous aimant, ne vous ai-je pas enseigné la politesse du Bouddha ?
Pourquoi, ce matin, ne m'avez-vous pas fait la révérence bouddhique ?
Seuls les éléphants m'ont salué au nom du Compatissant,
Seules les aigrettes m'ont caressé au nom de l'Omniscient,
Mais vous, poissons, vous ne m'avez pas fait la révérence bouddique ;
Ni vous, non plus, hérons,
Ni vous, non plus, cigognes,
Ni vous, non plus, pélicans.
O tortues, ô loutres, avez-vous déjà oublié la courtoisie du sage ?
O caïmans, ô iguanes, avez-vous déjà oublié l'affabilité du héros ?

Alors vomi par la conscience du lac, un vieux crocodile se traîna péniblement sur les lianes jusqu'à Nārāyana et de sa voix de fange, de sa voix de lépreux, il s'excusa comme il pouvait d'avoir omis, un matin, les préceptes bouddhiques et, à force de pleurer, on aurait dit qu'il demandait à l'ascète :

— Daigne aussi pardonner à tes autres frères crocodiles.

Et Nārāyana imposa les mains sur la gueule ouverte du vieux crocodile qui pleurait de vraies larmes de repentir. Et se traînant, se traînant sur les lianes comme un seigneur lépreux qui, au lieu d'écailles blanches, s'énorgueillirait de porter des écailles émeraude pointillées de topaze, le crocodile retourna à la conscience du lac et tranquille sauta dans cette conscience. Et tous les caïmans et tous les varans et tous les gavials nagèrent autour du vieux crocodile comme pour le remercier et le louer d'avoir été poli et d'avoir été saluer de leur part l'homme bouddhique.

Et l'ascète, malgré l'ingratitude du lac, s'assit au bord du lac pour méditer.

Et soudain, il se fit un grand silence sur terre et dans les cieux. Un silence où même les oiseaux et les insectes s'arrêtèrent de ciseler le silence, un silence où même les orfèvres ailés du silence s'arrêtèrent, leur ciselet en l'air. Un silence dans lequel tous avaient levé les yeux au ciel, le lac, les crocodiles, les poissons et tous les oiseaux et tous les singes; les figuiers, les flamboyants, les tecks, les camphiers, les santals et toutes les essences et toutes les fleurs et tous les fruits; sur la robe rouge de la jungle, toutes les bêtes énormes depuis l'éléphant, le rhinocéros, l'ours, l'once jusqu'aux espèces les plus petites, jusqu'aux oiseaux-mouches, jusqu'aux moustiques et jusqu'aux atomes, tous levèrent les yeux au ciel et l'ascète les imita. Et voici que dans le bol de jade vert du ciel, s'avança un petit nuage blanc aussi

rond que le visage d'un enfant et guère plus grand, un nuage rond et joufflu comme le visage d'un enfant, et tous tendaient leurs âmes vers ce nuage, vers ce doux petit nuage qui vint, avec la gravité d'un tout petit enfant, saluer l'ascète, les mains jointes, et se posa au-dessus du front de Nārāyana pour lui servir à la fois de tiare et de parasol et demeura immobile au-dessus de sa tête. Et l'ascète bénit le nuage :

— Béni soit le premier nuage de l'année,
Le nuage nouveau-né!
Que tu es beau, Nuage!
Tu fais tout seul, dans le ciel, sept pas,
Comme l'Enfant Préas Sitha (1),
Et tu t'arrêtes au bout de sept pas,
Comme l'Enfant Préas Sitha,
Et tu tournes la tête à droite
Pour voir si les dieux n'ont pas peur,
Et tu tournes la tête à gauche
Pour voir si les démons n'ont pas peur,
Et tu renverses la tête en arrière
Pour voir si toutes les nourrices de l'univers n'ont pas peur
Qu'un si petit enfant ne tombe après avoir fait sept pas
Comme l'Enfant Préas Sitha.

Et alors pendant qu'il bénissait le nuage, il entendit un léger bourdonnement et il songea :

(1) Diminutif de Savarthasiddha, nom mondain du Bouddha.

— Une abeille, une abeille me réclame une part de la bénédiction du nuage.

Et il chercha des yeux l'abeille pour la bénir. Mais il ne vit pas d'abeille. Alors croyant s'être trompé, il leva de nouveau les yeux vers le nuage qui flottait au-dessus de sa tête comme un enfant tendre et pieux, avide des caresses de la sagesse et il psalmodia de nouveau :

— Béni soit le premier nuage de l'année,
Le nuage nouveau-né!
Que tu es beau et que tu es délicieux, Nuage,
Toi qui enseignes au soleil la miséricorde
Et à la lune la charité.
Veux-tu que l'oiseau tisserin te tisse un nid
Pour te balancer au bord du ciel?
Veux-tu que le rhinocéros te donne son petit
Pour jouer avec toi à la balle,
Pour jouer avec toi au cerf-volant,
Pour jouer avec toi à la toupie?

Et voici de nouveau le bourdonnement de l'insistante abeille et l'ascète, dans sa compassion pour tous les êtres sensibles et insensibles, interrompit sa louange au nuage et songea :

Si cette abeille butine dans mon extase c'est que sans doute elle a besoin d'une part de la bénédiction du nuage. Et il chercha des yeux l'abeille pour la bénir. Mais il ne vit pas d'abeille. Alors croyant s'être trompé une deuxième fois, il leva de nouveau les yeux vers le nuage, au milieu de l'attention respectueuse de la créa-

tion entière et le nuage flottait au-dessus de la tête du Sage comme un enfant tendre et pieux qui réclame encore une caresse de la sagesse et le Sage psalmodia de nouveau :

— Béni soit le premier nuage de l'année,
Béni soit le nouveau-né!
O Nuage, l'éléphant voudrait caresser ton doux visage
Comme si tu avais le doux visage de l'Enfant Préas Sitha,
La panthère voudrait lécher tes petits pieds
Comme si tu avais les petits pieds de l'Enfant Préas Sitha,
Le Santal voudrait parfumer ton corps diaphane
Comme si tu avais le corps diaphane de l'Enfant Préas Sitha,
Tous les êtres sensibles et insensibles voudraient te prendre dans leurs bras, ô nuage,
Oui, même les pierres languissent de ne pouvoir prendre dans leurs bras
Ce petit enfant qui est, au ciel, l'image
Du Sauveur du monde.

Et voici de nouveau le bourdonnement de l'agaçante abeille qui s'obstinait, invisible, à extraire le miel de l'extase bouddhique. Et l'ascète fut fâché dans son cœur, non à cause de son extase troublée, mais à cause de l'enfant nuage qui ne pouvait être béni et honoré comme il l'aurait voulu — béni et honoré comme le petit Enfant Préas Sitha — et il chercha des yeux

l'abeille et ne pouvant la voir, il dit à haute voix :

— Tu fais bien de te cacher, abeille, toi qui interromps sans cesse mes louanges à l'enfant nuage. Si je te vois, abeille, si je t'attrape, abeille, cela ne sera plus, certes, pour te bénir mais pour te gronder et te faire honte d'avoir troublé les louanges du nuage. Attends, attends, que je t'attrape, abeille!

Mais au lieu de se taire, l'abeille insolente poursuivait, dans l'invisibilité, son vol de plus en plus sonore, de plus en plus joyeux, de plus en plus moqueur comme si elle voulait dire à l'ascète :

— O aveugle, devine-moi! Ne suis-je pas sur ta paupière gauche, ne suis-je pas au-dessus de ton nez? Mais peut-être irai-je piquer ta jambe droite, peut-être irai-je sucer ton oreille gauche.

Et bondissant d'une cachette de bambous et de fougères, ce ne fut pas une abeille qui se jeta aux pieds de Nārāyana, mais la tigresse. Et ce n'était pas une abeille qui bourdonnait mais la tigresse. Une tigresse étrange avec des yeux un peu fous, une nouvelle odeur à la fois âcre et subtile et dans les yeux un peu fous pour une tigresse, une lueur de femme qui regardait l'homme. Au ciel, l'enfant nuage s'était mis à rire en plissant les yeux et l'ascète, aux oreilles de la création entière, parla de la sorte à la tigresse :

— O Tigresse, vous bourdonnez, comme une abeille.
Devant le nuage,
Et vous avez oublié, devant le nuage,
Le cri que Dieu vous a donné,

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Son propre cri de créateur du monde.
O Tigresse, vous bénissez le nuage en bourdonnant comme une abeille,
Et vous accompagnez ma bénédiction en bourdonnant comme une abeille,
Et moi, j'étais assez sot de croire que c'était une abeille quand c'était une tigresse
Qui bourdonnait.
Et voilà que le nuage gambade dans le ciel en se moquant de l'ascète.
Ris de moi, ô Nuage!
Et toi, Tigresse, bourdonne!
C'est ton bourdon qui plaît au nuage,
C'est ton petit gong enduit de miel qui plaît au nuage,
Tigresse dorée,
Je te bénis pour ce bourdonnement d'abeille,
Pour ce petit gong d'abeille,
Comme si une abeille habitait au fond de ta gorge,
Bourdonne, bourdonne comme une abeille, ô Tigresse,
Comment le cœur de l'ascète pourrait-il se fâcher
Contre une tigresse qui bourdonne comme une abeille.

## CHAPITRE IX

### La Résurrection de la Jungle

Il n'ajouta pas le reste que lui chuchotait son cœur en le blessant, il n'ajouta pas que ce cantique d'abeille préludait au départ de son ami. Elle ne cessa pourtant pas de venir le voir du fond de squelettes d'arbres qui raidissaient maintenant d'une étrange manière le cou vers le ciel. Maintenant, comme si de leur mort surgissait la deuxième vertu théologale, les arbres tendaient avec l'espérance, le cou vers le ciel. Même des grands-pères figuiers, squelettes aussi noirs que des squelettes humains, épiaient, dans la mort, le grand cri qui devait les ressusciter. Ils n'attendirent plus longtemps. Se précipitant à la suite de l'enfant Nuage, un tonnerre encore plein du souvenir des premiers jours de la création, encore brûlant du grand cri : « Que la lumière soit! »

un tonnerre culbutant le noir soleil et traînant après lui l'électricité des premiers jours du monde, le tonnerre cria aux arbres : « Ressuscitez! » Et à son cri, le vent accourut des quatre points cardinaux, non le vent chétif de la jungle, mais celui-là composé d'âmes de plésiosaures et d'iguanodons, celui-là qui ne venait pas des quatre points cardinaux de la terre des vivants mais des quatre points cardinaux des plésiosaures et des iguanodons, ce vent souffrait de la même nostalgie que le tonnerre. Ce vent roula le ciel et réussit à installer, à sa place, quelque chose du chaos, une matière énorme et informe plus haute que mille montagnes, durcie par le barattement des éclairs qui prit la place du ciel. Que voulaient-ils tous deux, vent et tonnerre? Quelle répétition d'une vieille histoire, de la plus vieille histoire du monde jouaient-ils là? Quand ce chaos, à la place du ciel, fut installé, il soupira et se fendit en deux. Et voici que la pluie toute bourdonnante d'allégresse, la pluie toute chaude, semblable au jet brûlant de la semence du créateur, écarta impétueusement les jambes de cette morte, la terre, et pénétra voluptueusement dans sa matrice pendant que le tonnerre continuait à vociférer aux arbres : « Ressuscitez! »

Et alors n'y eut-il pas un frémissement de la part des racines, un soupir de la part du tronc, un balbutiement de la part des rameaux? Le grand-père arbre, sur le point de se réveiller, ne rêvait-il pas : « Maintenant, je verrai encore fleurir mon petit-fils. » Et celui-ci, avant de s'élancer à la voix du tonnerre : « Je servirai encore de colonne à mon ancêtre. » La vierge, dans ce

sommeil où pointait déjà l'aube, ne cherchait-elle pas à prendre furtivement la main de son fiancé? Et déjà des époux tout poudreux, tout hâves, tout noirs, n'essayaient-ils pas de procréer et de marcher à grandes enjambées et de reprendre leur domination sur la jungle en lançant de nouveau à la terre ces longues branches squelettiques qu'ils gardaient dans la mort, pieusement emmêlées pour le jour de la résurrection.

Mais voyez! Pendant que le tonnerre continue à vociférer la vie, voyez l'élan des héros de la jungle, la résurrection droite, instantanée du meilleur des figuiers. Ils se hâtent de ressusciter avant les autres, de jaillir les premiers à la voix du tonnerre, de dépasser les cimes les plus élevées en bousculant même les ancêtres et les femmes, car ils savent qu'en verdissant, poussant et fleurissant les premiers, ils seront consumés par la foudre, et tout ensemble victimes et bois de bûcher, serviront d'holocauste à l'invisible. C'est pourquoi, ils se sont réveillés gaiement à la voix du tonnerre, ils se sont réveillés en éclatant de rire. Sûrs de leur destin qui est de se sacrifier pour la jungle, ils se sont réveillés à l'invisible, ils accourent et bondissent à l'invisible, ils grandissent, verdoient, bourgeonnent et fleurissent pour l'invisible et leurs têtes battent le firmament, appelant la foudre, leurs belles têtes où pas un oiseau — hors l'aigle et le rossignol — ne se poserait, malgré la vivacité verte de leurs longues chevelures de lianes, mesurant l'allure héroïque, soupesant la grandeur prodigieuse, jugeant à l'extase de la sève, à la tendresse des feuilles, à l'éclosion inouïe des bourgeons et des fruits, que ce

sont des arbres qui se sacrifient pour assurer l'éternité à la jungle.

Mais voyez! Pendant que le tonnerre continue à vociférer la vie, voyez l'allure de ces autres arbres, des arbres horizontaux, des crocodiles. Ce ne sont plus maintenant les chants des oiseaux qui les poussent, mais c'est l'haleine du vent primordial, c'est la pluie omnipotente, c'est la voix du vieux tonnerre, c'est l'unanimité de ces trois souverains du premier âge qui souffle sur les crocodiles comme sur des feuilles et les disperse avec autant de légèreté que des feuilles et les lance comme des tourbillons de feuilles dans le lac et en un tour de main, balaie, sarcle, ratisse et libère la jungle de l'armée répugnante des arbres horizontaux.

Alors l'éléphant barrissant de joie descend des collines pour recevoir la pluie, le vent et le tonnerre et leur porter la soumission de toutes les bêtes de la jungle. Le rhinocéros passe en revue l'armée des figuiers et félicite les héros de leur résurrection. Les cobras mirant leur peau neuve dans la neuve écorce des arbres, complimentent aussi les figuiers d'avoir changé de peau. Le cerf compare ses ramures nouvelles à celles des arbres adolescents et tend au vent sa lyre. La panthère dansant dans la pluie et faisant miroiter sa grâce dépouillée dans le miroir des feuilles, demande aux figuiers : « Quand me donnerez-vous une robe neuve? » Et tous les oiseaux viennent becqueter les arbres, siffler aux oreilles des grand'mères : « Vous n'êtes plus sourdes! » et de loin aux héros : « Mourez pour la patrie! » Et pendant que l'oiseau Eurylaime, l'oiseau aussi vert

et aussi magnifique que la résurrection des arbres, adresse sa louange amoureuse au doux figuier femelle qui suspend, chaque été, son nid au bord du lac, l'aigle attiré par les accents de la foudre, descend de la montagne pour saluer les héros qui vont mourir. Il salue gravement, l'un après l'autre, les arbres gigantesques autour desquels s'enlacent, avec amour, des jeunes filles-arbustes couronnées d'orchidées et son cri rallie, face à face, le soleil noir personnifiant le monde actuel de la jungle et ce vent, ce tonnerre, cette pluie qui reviennent de la première semaine de l'univers. Et chaque fois que ces fantômes démesurés se précipitent sur le soleil, ils lâchent l'invisible sur le visible. Deux êtres énormes sont en train de se battre et de s'égorger dans la jungle, l'un sous l'autre, le visible sous l'invisible, le visible haletant sous l'invisible — et chaque fois que le soleil meurt sous les coups de ses trois ennemis, il rend la majesté à la pluie, au vent, au tonnerre de la première semaine de l'univers. Et chaque fois que le soleil meurt sous les coups de ses trois ennemis, l'invisible jette, à travers la pluie, le vent et le tonnerre, sa semence dans la jungle. O jours de bataille, jours où entre deux êtres énormes qui halètent l'un sous l'autre, la jungle passe de la mort à la vie. O jours de bataille, les héros ont dépassé leurs fleurs, leurs fruits, leur propre grandeur, mais certaines bêtes ne les ont pas encore abandonnés. Tant que l'éléphant médite sous leurs ombrages, ce n'est pas encore pour eux le jour de la mort. Tant que les rossignols chantent sur les épaules de leurs fiancées, le vent n'aura pas le courage de

trancher les bras frêles qui enserrent la taille des héros. Tant que l'aigle d'une aile pensive caresse les pensées de leur front, la foudre se contentera d'incendier le soleil. Ils observent les derniers soubresauts de l'astre expirant en se demandant : « Qui préviendra l'aigle et l'éléphant de l'heure de notre mort et ces jeunes filles et leurs rossignols ? » Et subitement avant l'éclair, l'invisible illumine leurs fronts. Subitement avant le tonnerre, l'invisible lance au rossignol, à l'aigle, à l'éléphant un avertissement électrique qui vibrant silencieusement à l'intérieur d'eux-mêmes, les détache des arbres gigantesques et précipite leur fuite vers les retraites basses des savanes. Est-ce la foudre qui frappe les héros, n'est-ce pas un être plus grand que la foudre ? Est-ce la tempête qui les arrache de la terre, n'est-ce pas un être plus majestueux que la tempête ? Ils tombent avec tant de noblesse que le soleil ressuscite pour les voir mourir. Et l'astre s'écrie : « O Héros, puissé-je mourir, une autre fois, comme vous! » Toutes les constellations, trouant le chaos de nuages et d'éclairs, passent la tête pour assister à leur trépas. Et l'étoile du Sud ne craint point d'exposer sa délicate lumière à la férocité du vent et de la foudre pendant que le soleil tombe à terre, selon son vœu, avec les héros. Oh! écoutez le fracas de leur chute dans le halètement de toutes les planètes. Quel bûcheron est descendu du ciel pour le délivrer de la domination des arbres ? « Ce n'est ni la foudre ni le vent qui ont vaincu nos fiancés », clament les jeunes filles-arbustes saignées à blanc — car leur cœur a été arraché en même temps que leurs bras — ce n'est ni le

vent ni la foudre, mais un être encore plus élevé dans la hiérarchie des êtres, un être invisible qui tourne maintenant autour des héros couchés dans là poussière avec les cendres palpitantes du soleil. Ecoutez comme il se désole avec nous de sa propre victoire! Voyez comme il ramène vers les vaincus le rossignol gémissant, l'aigle, le cerf et l'éléphant sanglotant et comme révérencieusement, il s'écarte pour laisser à l'étoile du Sud, le soin d'ensevelir les héros.

Deux jours de funérailles où, autour des arbres foudroyés l'invisible apprête les pleurs et les pensées de toutes les bêtes, de toutes les plantes et de toutes les étoiles. Et la troisième nuit, par l'excès de leur amour, des bras de lianes repoussent aux jeunes filles. Elles se hâtent de les jeter autour des cadavres embaumés par l'étoile du Sud. Et voici qu'elles deviennent à la fois femmes et mères. Des rameaux poussent sur les cadavres, des bourgeons pointent sur les rameaux, des arbres jaillissent des troncs aux trois quarts consumés. Une forêt nouvelle s'élance de l'héroïsme du végétal. De l'abnégation et de l'amour du végétal, une jungle nouvelle se hausse au delà de l'Au-delà.

## CHAPITRE X

### Le premier Désir de la Tigresse

Devant le spectacle du sacrifice des arbres, n'était-il pas juste que l'homme — projeté hors de son héroïsme par l'héroïsme du végétal — pardonnât à une tigresse d'être infidèle? La terre, partout, gémissait d'amour. Pourtant, au premier balbutiement de la terre, l'amie avait continué à aimer son ami; à la première plainte d'amour de la terre, l'amie avait continué à caresser celui qui ne pouvait être son amant, mais seulement son ami; au premier éclair, à la première averse, l'amie était couchée aux pieds de son ami — elle ne put détacher sa tête des pieds qu'elle chérissait lorsque la foudre, de la part de son créateur, l'appela.

Elle aima toujours son ami lorsque les arbres crièrent de sève; elle continua à venir le voir même lorsque les panthères, avec des voix de femme, répondirent les premières, au cri des arbres en travail comme les

femelles des fauves, comme les femelles des oiseaux et des poissons, comme les femelles des reptiles et des hommes. Mais quelle oreille humaine, à part celle d'un ascète, est assez attentive pour saisir entre tous les cris, le cri des arbres chargés de sève ? Ils crient pourtant comme des femmes en travail d'enfant et les premières, les panthères noires, leur répondent avec des voix de femme. Et après les panthères noires, les panthères tachetées. Et après les panthères tachetées, les chats sauvages. Et après les chats sauvages, toute la jungle répond aux arbres en travail de sève, depuis les dieux jusqu'aux crocodiles : tous les nés-de-l'œuf, tous les nés-de-la-matrice, tous les nés-de-la-sueur répondent à tous les nés-par-bourgeonnement et tous engendrent et enfantent de l'œuf, de la matrice, de la sueur, du bourgeonnement, tous crient, engendrent et enfantent dans la jungle, lorsque la pluie écartant les genoux de cette morte, la terre, pénètre dans sa matrice.

***

Que disait pourtant, que disait la lueur féminine levée vers l'homme et qu'accompagnait toujours le petit gong enduit de miel, que disait cette lueur féminine dans les yeux d'une tigresse ? Elle éclairait l'ascète sur la métamorphose qu'en dépit de sa fidélité, il observait chez son amie.

Elle était devenue en petit la jungle entière. Il voyait dans la bête sauvage l'inquiétude de l'arbre et l'attente des feuilles et le désir des branches d'être submergées par

l'eau. Il voyait dans la bête sauvage, la circulation de la sève et même le futur balancement des fleurs et des fruits. Elle aspirait les gouttes d'eau comme la terre, sa mère. Et après les avoir bues, non par la bouche, mais semblait-il, par le ventre, son corps s'allongeait et devenait semblable à un ruisseau. Oui, au fur et à mesure que l'eau se frayait une route dans la jungle, le corps de la tigresse prenait le mouvement frissonnant des ruisseaux. Et lorsque le tonnerre se mettait à parler entre elle et l'ascète, elle interrompait son bourdonnement pour chanter un petit cantique un peu plus haut que celui d'une abeille, un cantique plein de respect et de douceur au tonnerre et à la pluie et en chantant, elle prolongeait son corps qui prenait le va-et-vient de l'eau. Oui, lorsque le tonnerre parlait entre l'homme et la tigresse, l'homme s'émerveillait de voir le corps de son amie grandir, se gonfler, trembler, s'exalter, se rider et se transformer à l'image d'un cours d'eau intérieur qui aspirait à devenir une cataracte en s'efforçant de crever l'écorce et de rompre le barrage de branches d'un félin. Et quand la foudre obligeait la jungle à se prosterner devant Dieu, la tigresse levait vers l'homme sa petite lueur féminine, sa petite lueur grave, tendre, mystique et dans le désir aquatique de son corps, on aurait dit qu'elle voulait aller vers la mer.

*
* *

Mais qu'attend-elle, songeait Nārāyana pour bondir vers les mâles de sa race ? Les éléphants épient le déluge

pour me quitter. Les gaurs et les cerfs épient la nuit où la jungle se transformera en mer pour m'abandonner et même les caïmans, quand je passe devant le lac, ne me tirent plus de révérences bouddhiques. Y aurait-il tant de fidélité dans le bourdonnement d'une tigresse qui simule une abeille ?

***

Le visitant avec l'éclair, avec le tonnerre, avec les raies de son corps aussi dégouttantes d'eau que les branches d'un figuier, elle ne se souciait plus de précéder l'étoile du Sud et venait rendre visite à son ami à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Etait-ce pour lui dire par ses caresses : Ne te désole pas de l'abandon des autres bêtes, repose-toi, ami, sur mon cœur. Une chienne aurait manifesté cette tendresse-là, même une chienne au poil rouge, même une chienne sauvage de la jungle à condition que le tonnerre n'émette pas la parole du Créateur. Une biche aurait ressenti la tristesse de son ami et aurait éprouvé le besoin de poser sa tête sur l'épaule aimée, à condition que la pluie ne l'entraîne pas vers le cerf. Et quant à la femelle de l'éléphant, n'aurait-elle pas témoigné d'un dévouement encore plus sage et plus passionné que celui de la chienne au poil rouge si, dans la jungle, la pluie et la foudre n'avaient séparé chaque catégorie de bêtes allant jusqu'à ordonner aux amis de l'homme de s'éloigner de lui. Mais si la tigresse était rebelle aux commandements de la pluie et de la foudre, ce n'était pas pour consoler l'homme du délaissement de la création entière.

***

Elle errait, sans raison, dans la jungle, elle errait le jour comme la nuit. Elle errait sans la prudence et sans la réflexion, sans la faim et sans la soif, elle errait avec l'inquiétude sous les arbres, rampant pour écouter le cri qui n'était pas celui du cerf, se cachant pour humer l'odeur qui n'était pas celle du gaur, reculant pour se dérober au souffle qui n'était pas celui du rhinocéros. Mais lorsque ces senteurs vagues, ces mouvements furtifs, ces rugissements indistincts apportés par le vent et répétés d'arbre en arbre, de buisson en buisson, de liane en liane, de ruisseau en ruisseau, de goutte en goutte d'eau, révélaient pour elle seule, et non pour d'autres bêtes, l'approche d'un mâle de sa race, au lieu de s'élancer vers l'appel qu'appelait son désir, elle bondissait, éperdue vers le temple et se cachait tremblante dans l'atmosphère de l'homme. Alors pouvait-il se louer de l'amitié de son amie, le fin et doux ascète? Il devinait que ce n'était pas la tendresse de Dakini qui la poussait à chercher un refuge près de l'homme, mais la coquetterie qui meut toutes les fillettes du monde, n'importe quelle fillette divine, démoniaque, humaine, animale ou végétale.

***

En ce temps du timide désir de la jeune tigresse, les cerfs et les biches auraient pu vivre heureux, les faons auraient pu être gais, les buffles, les gaurs, les sangliers auraient pu couler des jours paisibles sans la foudre et

sans la pluie qui leur annonçaient la prochaine métamorphose de la jungle en mer et levait déjà l'esprit inquiet des chefs vers les cimes des montagnes. Et pourtant que ce timide désir de la jeune tigresse épargnait des hardes d'herbivores! Elle ne mangeait presque plus. Elle pouvait rester une semaine sans manger, elle qui, en saison sèche, après avoir dévoré un daim, en un seul repas, ne pouvait endurer qu'un jeûne de trois jours. Maintenant, quand la faim, au bout de six ou sept jours, commençait à la tourmenter, elle se jetait sur n'importe quoi — sur une douzaine de crabes, par exemple, ou sur une petite tortue et restait de nouveau sept jours sans manger. Mais elle qui était mue autrefois par la sagesse et ne tuait que pour assouvir sa faim, répandait le sang, à présent, par plaisir ou plutôt, semblait-il, pour apaiser la soif de son timide désir. Elle tua le rossignol bleu de Chine avec qui la liait pourtant un pacte d'amitié. Elle prit un malin plaisir à écraser des œufs de crocodile après avoir eu soin d'observer si les arbres d'alentour n'étaient point, par hasard, le père, la mère, l'oncle ou la tante des œufs les plus volumineux de la jungle. Elle creva l'œil droit à un éléphanteau qui avait eu l'imprudence de s'éloigner de sa mère. Elle tua des semnopithèques dont elle dédaigna de manger la chair qu'elle abhorait de tout temps. Elle écorcha le dos encore tendre d'un rhinocéros de six mois. Une nuit, au bord du lac, elle s'attaqua à une panthère qui, miaulant de fièvre, sur le point de mettre bas, ne lui voulait aucun mal, mais dont le tort consistait à mirer un ventre énorme dans la lune qui se désaltérait au lac

de concert avec Dakini. Emu de compassion pour le sort de la pauvre panthère, un aréquier pitoyable se hâta de lui tendre ses bras chargés de fleurs en lui murmurant : Moi, aussi, je serai bientôt mère. Mais alourdie par le fardeau de sa propre floraison, la panthère n'eut pas le temps de s'élancer dans les bras de l'arbre secourable. D'un coup de patte, la tigresse l'avait renversée; d'un coup de griffe elle lui avait ouvert le ventre, de quatre coups de dents, elle lui avait brisé les pattes, d'un cinquième, fracassé la mâchoire; elle n'attendit pas la mort de sa victime pour plonger la tête dans le ventre pantelant, elle n'attendit pas son dernier soupir pour lui arracher ses trois bourgeons avec ses entrailles. Et sous les yeux de la mère expirante, parmi ses derniers rugissements, ses derniers râles, Dakini dévora les enfants avec une férocité hystérique, puis longuement se lécha les cuisses ruisselantes de son propre sang et du sang de la panthère et de ses fruits.

# DEUXIÈME PARTIE

## LA PLUIE

## CHAPITRE I

### Les Poissons

Or la terre, au toucher du Créateur, était à peine humide — bien qu'en réalité trempée jusqu'aux os. Mais elle n'était pas encore revenue au Premier Jour de la Création. Elle ne plaisait pas encore au Créateur.

Cette pluie qui tombait depuis quarante jours était-elle la pluie qu'il aimait ? Ce tonnerre était-il en vérité son tonnerre et ces éclairs manifestaient-ils sa puissance ? La terre n'était pas encore revenue au Premier Jour de la Création. Elle ne plaisait pas encore au Créateur.

Dieu avait beau regarder les arbres enfanter des petites filles vertes. Dieu avait beau se pencher pour regarder s'ouvrir le ventre des écureuils et des chauves-souris et se gonfler le pis des bufflonnes et des biches. Dieu avait beau considérer la nouvelle allure des tortues

qui se pavanaient avec des airs de reine sur l'eau et sur terre et des tribus de poissons qui s'avançaient déjà au cœur de la jungle sur des ponts minuscules ciselés par des gouttes de pluie et Dieu avait beau écouter la jubilation des serpents dont l'énormité présageait le retour de l'ère secondaire et rêver aux battements d'ailes des serpents illimités d'autrefois, cette résurrection ne satisfaisait pas le Créateur. L'ai-je fait mourir pour cette résurrection-là, songeait-il ? Non, mais pour une autre plus éclatante.

Je suis obsédé par un visage, songeait Çiva, par le calme visage qui précédait le premier soir, par le radieux visage qui était avant le premier matin, par un visage de jeune fille, par un doux visage, par le visage de l'immortalité que mon amour avait pris pour modèle en pétrissant la terre. Et pensif, il se penchait dans le cœur de l'ascète pour voir si là, dedans, l'image du Bouddha le raillait. Et, en effet, l'image du Bouddha raillait le désir de Dieu dans le tendre cœur de l'ascète. L'image du Bouddha trouvait déraisonnable la tendresse de Dieu dans le tendre cœur de l'ascète. L'image du Bouddha, elle aussi, observait, mais avec une profonde compassion, les poissons, les tortues, les crocodiles, les lézards ailés et sans ailes qui retenaient leur souffle pour épier le moindre geste de Dieu.

***

Que les tortues, que les crocodiles, que les lézards ailés et sans ailes, avec tous les poissons du lac, fussent

à l'affût du désir de Dieu, quoi de plus surprenant? N'étaient-ils pas, au Cambodge, issus des plus vieux animaux de la création et ne se souvenaient-ils pas encore de la jeunesse du monde, de la tendresse de Dieu? Mais à des centaines de kilomètres de distance, les poissons de la mer se ressouvenaient, eux aussi, de la passion de Dieu et des arbres de la jungle cambodgienne. Du fond de la mer de Chine, les poissons se ressouvenaient des arbres. Ils unissaient leur désir à celui de Dieu. Les arbres! Ils ne voyaient que les arbres du fond de la mer de Chine. A travers les dentelles tissées par les algues, ils ne voyaient que les grands arbres de la forêt cambodgienne. Dans la jungle des coraux, ils aspiraient à la jungle des figuiers. Sur le cœur des polypes, ils fermaient les yeux, rêvant à la douceur des jasmins et des lys. Ils méprisaient les forêts marines dont les arbres n'offrent pas de feuilles et dont les fleurs n'exhalent pas de parfums. Vainement vermillonnes, les grandes actinies leur soufflaient : « O poissons fous, ô poissons ingrats, quoi! vous voulez sortir de l'eau qui nous a donné mille bras pour bercer vos rêves et autant pour servir de nid à vos amours! » Le tétrodon, l'amphiprion, l'holocante, le zancle, le scarre, la girelle songeaient avec délice aux branches des figuiers où ils rêvaient d'élever leur nid dans les pétales des orchidées et malgré les remontrances des algues et les pleurs des actinies qui tordaient de désespoir leurs tentacules maternelles, ils abandonnaient la mer de Chine, ils remontaient le Mékong, ils se jetaient dans les lourdes plaines d'alluvions.

C'était de nouveau la grande invasion des poissons

de mer et d'eau douce, les arbres de la jungle le savaient. Pour s'aimer d'arbre en arbre, pour pondre sur les cimes, tous les moyens étaient bons aux poissons, les arbres le savaient. La plus petite goutte d'eau que recelait pour eux la charité de l'herbe, un trou creusé dans la boue où ils restaient tapis des journées entières, un soupir de la pluie et ils reprenaient courage. Patience, héroïsme des poissons dans leur désir des arbres, eux qui ne se nourrissent pas de fruits! Des milliers d'anabas s'avançaient en éclaireurs sur la terre ferme. Ils avaient emmagasiné une bonne provision d'eau dans leurs branchies, ils portaient un casque et une cuirasse d'épines; à l'aide de ces épines ils marchaient. Oui, sur la dure route terrestre, ces poissons marchaient sur leurs épines. Ils s'en servaient comme de pattes d'araignée et ressemblaient à de petits porcs-épics. Mais à des porcs-épics souffrants, à des porcs-épics sans pattes qui se contorsionneraient en tous sens en se mouvant sur leurs piquants — qui s'accrocheraient à la terre, aux fleurs, aux lianes en se mouvant sur leurs piquants. Ainsi les anabas marchaient sur leurs épines. Parfois d'un élan fou, s'aidant de ces longues aiguilles comme de becs multiples de perroquets, ils s'agrippaient aux troncs des jeunes arbres. Ils grimpaient en poussant de petits grognements. Quand leurs branchies avaient épuisé la dernière goutte d'eau, ils s'arc-boutaient haletants sur une feuille. Ils humaient la bonne humidité laissée par la pluie. A la lueur de l'éclair, ils reprenaient courage. A la voix du tonnerre, ils saluaient le ciel. Ils se tournaient vers les autres tribus de poissons

tapies dans la vase, ils leur criaient aux accents de la foudre : « Amis, hâtez-vous de venir! »

Alors de quelle fièvre était donc capable de brûler sur terre des nageoires? Quelle métamorphose était capable d'endurer sur terre des nageoires? Les harmouths à tête de panthères barbues s'efforçaient de courir sur les lianes à l'aide de leurs nageoires qu'ils avaient transformées en béquilles et derrière les harmouths boiteux, l'armée des périophtalmes était devenue subitement, au toucher de la terre, une armée de culs-de-jatte. Mais de culs-de-jatte en robe d'émeraude et de topaze exhaussés d'yeux immenses qui planaient au-dessus de leurs têtes — de culs-de-jatte se mouvant sur des coudes palmés qui, en ramant sur terre, chuchotaient à la poussière : Autrefois nous avions des doigts et sur ces doigts, marchaient hauts et fermes, les premiers poissons que Dieu a créés.

Autrefois nous avions des ailes, criaient en faisant des bonds de deux mètres de haut les blennies à la robe bariolée d'oiseaux-mouches. Autrefois nous avions des ailes, sifflaient par centaines les serpents de mer qui, eux aussi, aspiraient à voler de la cannelle au teck. Autrefois nous avions, à la fois, des ailes, des doigts et des nageoires, soupiraient des myriades et des myriades de poissons en débordant dans la jungle comme si obscurément, ils pensaient rattraper, sur les arbres, l'unité des doigts, des ailes et des nageoires. Et ainsi leur désir des figuiers, leur désir des manguiers — eux qui ne se nourrissent ni de figues, ni de mangues — leur patience, leur héroïsme étaient nés du plus vieux sou-

venir du monde, du vieux, vieux souvenir de l'unité des doigts, des ailes et des nageoires. Et quand Dieu décida que la terre khmère retournerait au premier jour de la création, tous les poissons des lacs, des mers et des fleuves étaient prêts à s'élancer aux arbres.

***

Mais quand la pluie, en tombant, dit :

— O création, pourquoi tomberais-je sans arrêt, n'est-ce pas pour exprimer la nostalgie de Dieu ?

Quand la pluie, en tombant, dit :

— Dieu se souvient de son intention première, il se souvient d'avoir conçu la terre dans l'immortalité.

Quand la pluie, en tombant, dit :

— O vocation de la terre cambodgienne, tu es la terre qui portes la nostalgie de Dieu et le sceau de l'intention première.

Quand la pluie, en tombant, dit :

— Noyé, noyé, six mois de l'année, ô Cambodge, mais c'est pour que tu rappelles au monde le premier jour de la création.

Quand la pluie, en tombant, dit :

— Noyé, noyé, six mois de l'année, ô Cambodge, mais c'est pour que tu rappelles au monde les six jours de la création.

Quand la pluie, en tombant, dit :

— Noyé, noyé, six mois de l'année, ô Cambodge...

Oui, quand la jungle écoutait ce langage de la pluie, alors les figuiers que l'eau baisait amoureusement aux

chevilles, tapaient leurs branches sur les oiseaux, les herbivores, les carnassiers, les singes et sifflaient à toute oreille terrestre, sifflaient, sifflaient à perdre haleine :

— Enfants de l'air, allez-vous-en!
Le règne du poisson est venu.
Enfants de l'air, allez-vous-en!
Le règne du poisson est venu.

Oui, quand ils étaient battus de cette manière par les branches des figuiers et qu'ils humaient leur drôle d'odeur, parfum avant-coureur du musc des grandes profondeurs maritimes et pourrissant déjà toute graine, les petits oiseaux oubliaient qu'ils pouvaient être dévorés par les grands et tremblaient de l'envie de se jeter dans les ailes des aigles en criant : Père et mère, délivrez-nous du règne du poisson! Les biches étaient tentées de bramer à la tigresse : Au secours, Mère! Délivrez-nous du règne du poisson. Et la tigresse oubliant d'écouter les rugissements, d'ailleurs, de plus en plus espacés des tigres, se surprenait un cœur tout tapissé d'amour et de sollicitude pour les biches et pour leurs faons. Les crocodiles, ivres de joie, gambadaient dans le lac, comme des enfants agiles de cent vingt ans. Les éléphants, sentant la responsabilité de la jungle peser lourdement sur leurs épaules, reniflaient l'herbe mouillée et déjà l'herbe sentait le poisson, déracinaient de jeunes samborloveng et déjà la cannelle exhalait, dans leur gueule, un goût d'algue, mâchaient pensivement les chevelures de figuier et déjà la liane sentait le varech, fouillaient

avec leurs trompes les cachettes humides de mousse et de plantes aromatiques et les retiraient toutes grouillantes et toutes scintillantes des couleurs de l'arc-en-ciel et de poissons de coraux. Et quand ils voyaient leurs trompes dans un pareil état, les éléphants entraient dans une énorme colère, dans une colère, non d'éléphant mais de mammouth, dans une colère légitime quoique démesurée. Ils levaient les pattes les plus formidables de la création et piétinaient cette mousse qui, au cœur de la jungle, recelaient les bagues chatoyantes de la mer, piétinaient ce santal, cette cannelle, cet aloès, cette myrrhe qui, au cœur de la jungle, recelaient les colliers et les boucles d'oreilles de la mer; broyaient le cou à ces jeunes flamboyants sur les branches desquelles il leur semblait voir déjà se balancer toutes les pierreries vivantes, étincelantes de l'océan. Mais celui-ci se hâtait de se venger en glissant de longues et fines arêtes sous la plante des pieds des pachydermes et bien que leur cuir fût le cuir le plus épais de la jungle, ces arêtes acérées se logeaient là dedans d'une manière si subtile que les éléphants se mettaient à saigner mystérieusement des pieds. Et voyant leurs tribus saigner mystérieusement des pieds, les chefs sentaient de plus en plus les responsabilités de la jungle peser sur leurs épaules séculaires. A travers les trombes d'eau qui faisaient tomber toutes les barrières morales et physiques entre les mangeurs d'herbe et les mangeurs de chair, ils allaient de la tigresse à l'auroch, du rhinocéros à la tigresse. Et le rhinocéros, avec sa grosse voix bougonnante, disait aux deux chefs centenaires :

— La tigresse peut monter, avec moi, sur la montagne, je ne lui ferai pas plus de mal qu'à une souris.

La tigresse, à travers l'éclair, la pluie et la foudre, rugissait aux éléphants :

— Que les biches, que les gracieuses biches et que leurs faons montent avec moi sur la montagne et je m'engage à ne pas les poursuivre pendant toute la nuit de l'émigration.

L'ours disait aux vénérables :

— Le miel est suave, là-haut, et nos petits pousseront sur les cimes avec les pins à deux feuilles.

— Oui, montons, barissaient les femelles des éléphants, souvenez-vous, vieillards, que les pins à deux feuilles et les tecks odorants témoignent toujours d'une bonté attentive, d'une minutieuse sollicitude pour les femelles enceintes et les petits éléphanteaux.

A son tour, l'un des chefs disait à l'autre :

— Souviens-toi, frère, que tu es né sur la montagne, c'est pourquoi tu es le plus vieux et le plus fort de nous deux.

Alors le doux doroucouli, le lémurien aux laines bariolées, le plus paresseux de toutes les bêtes de la jungle, levant un œil timide vers les dos majestueux, gémissait :

— Ah! qui me portera sur la montagne? Je suis si petit et si faible. Est-ce qu'un gros poisson ne va pas me dévorer en route?

LES ÉCHASSIERS

Nous, nous restons, car nous aimons le poisson. Mais

s'il faut un bon coup de vent de nos ailes pour pousser sur les monts les tigres aveugles et les rhinocéros paralysés, nous volerons avec vous.

LE PANGOLIN

Oh! Qu'est-ce qui saute dans l'herbe humide, happant les insectes? Qu'est-ce qui bondit des gouttes d'eau pour tuer dans l'air et retourner manger dans l'eau? Est-ce cela qui va me forcer à gravir les rochers avec mon lourd pelage d'écailles?

LES ÉCUREUILS

En route! Nous avons assez de disputer dans l'eau sale nos fruits aux calaps et de nous battre avec les enfants de la mer.

LE TÉLAGON

Les enfants de la mer sont méchants. Pendant que je sortais au clair de lune, j'en ai vu trois semblables à trois soleils hirsutes qui m'ont sauté à la gorge comme des chiens et m'ont rendu borgne, bossu et boiteux.

LES LOUTRES

Adieu, gentils écureuils, nous restons dans nos petites maisons. C'est nous qui mangerons les enfants de la mer.

LES CHAUVES-SOURIS *(en larmes)*

Où dormirons-nous quand les poissons se suspendront

aux arbres ? Est-ce qu'ils ne sont pas capables de grimper derrière nous sur la montagne et de nous dérober la nuit des cimes ?

LES SINGES *(sanglotant, aux chefs des éléphants)*

Horrible! Horrible! Nous avions voulu descendre des arbres pour boire l'eau délicieuse de la pluie et gambader avec la nuit dans la savane inondée. Et voilà qu'il y avait dans l'herbe qui n'était pourtant guère plus mouillée que nos cuisses, des monstres effroyables mi-poissons et mi-perroquets qui se sont jetés au bas de nos ventres avec des yeux glauques de colère et avec leurs becs de perroquet, ils ont dévoré notre force, notre joie et notre dignité. Et maintenant, père et mère, nous ne pouvons plus féconder nos femelles, nous ne pouvons plus avoir d'enfants.

LES SANGLIERS *(larmoyant, aux chefs des éléphants)*

Dans les champs des hommes, dans les champs de patates et de cannes à sucre, nous étions, hier, sans méfiance, partis une vingtaine, car nous savions que les hommes peureux avaient déjà fui la volonté de l'eau. Mais dans l'onde qui nous montait jusqu'au poitrail, les champs étaient gardés par des dragons qui rugissaient devant les patates, qui soufflaient du feu et de l'écume devant les cannes à sucre et nous avons eu si peur que nous sommes retournés dans la jungle sans avoir touché à une seule patate, sans avoir croqué une seule canne à sucre.

LE TAPIR *(à son tour geignant et se prosternant devant les chefs des éléphants)*

Pendant que je fouillais la terre mouillée pour en extraire les tubercules, j'ai été mordu à la trompe par un monstre jaune et noir pas plus gros qu'un pigeon mais tout ailé d'arêtes et balançant sur le front une longue plume d'arêtes blanches. Il m'a crié en sautant sur moi : « Va-t'en que je prenne ta place! » O Père et Mère, attention aux trompes! Les poissons en veulent aux trompes des tapirs et des éléphants.

LE BUFFLE *(à son tour meuglant aux éléphants)*

Moi aussi, pendant que je me roulais dans la boue, giclèrent partout, entre mes pattes, sur mon dos, sur mon ventre, sur mes cornes et jusque dans mes yeux de gros et petits monstres velus d'arêtes et d'écailles. Ah! si vous aviez vu mes blongios, mes beaux échassiers cannelle piquant, frappant, déchirant, avalant les poissons et sauvant ma peau de dards encore plus féroces que ceux des abeilles et des guêpes.

LES CERFS *(aux éléphants)*

Nos biches ne veulent plus manger, nos biches qui vont bientôt mettre bas, se détournent de cette herbe à goût de poisson. Elles craignent de nous donner des monstres moitié faons et moitié baleines.

LES FAONS

Oh! Qu'est-ce que c'est que ces jolies bêtes qui brillent dans l'herbe comme des étoiles soufflées par l'écume?

LES BICHES

Défense de toucher à ces horreurs! Ça se transforme en tigre et crève les yeux des petits faons.

LE BŒUF BANTENG

Maintenant quand nous broutons dans la savane, des poissons sautent à nos nasaux, ils nous tirent des éternuements sonores. Comme c'est agaçant d'éternuer en broutant.

L'ANTILOPE GORAL

S'il ne s'agissait que d'éternuer. Mais des myriades de petits poissons se mêlent à l'herbe que nous mâchons. Ils nous piquent l'estomac et dégoûtée notre bouche refuse de ruminer cette herbe toute poilue des bêtes de l'océan.

LES ÉLANS

Des poissons se suspendent à nos queues, nous leur envoyons des ruades, ils frétillent dans nos crinières, nous essayons de les mordre. Même trépassés, ils s'accrochent à nos poils et nous tirent des bramements de douleur.

LE CHŒUR DES BÊTES

O Éléphants, encore un jour dans cette bonne jungle! Labourez les poissons avec vos pieds valeureux, labourez encore un jour, bons éléphants, labourez les poissons dans la jungle des herbes, dans la jungle des arbres, labourez les poissons dans la savane, dans la futaie,

labourez les poissons dans la jungle haute, dans la jungle basse et que tous les oiseaux des mers, des marais et des fleuves vous aident de leurs becs et de leurs ailes.

LES AUROCHS *(faisant taire toutes les bêtes en mugissant aussi fort qu'au début de l'âge quaternaire)*

Les dugongs (1)! J'aperçois les dugongs, les grosses baleines qui viennent faucher l'herbe de la forêt. Elles ont sauté hors de la mer de Chine, elles étaient dégoûtées de l'herbe salée, elles se sont attelées au Mékong, elles ont fendu, jusqu'aux oreilles, les mille bouches de la pluie, et les voilà dans le lac qui reniflent les grands arbres de la jungle, qui tendent une narine attentive aux orchidées et s'emplissent les yeux de lys et de tubéreuses. Ah! frères, ah! sœurs! Les baleines n'attendent qu'un clignement d'yeux des fleurs pour sauter sur elles. Et si les figuiers et les lys sont des mets assez fins pour leurs palais, elles faucheront la jungle entière et rendront la terre aussi nue que le dos d'une baleine.

Et alors les crocodiles pointant, hors de l'eau, leurs gueules vers les bêtes de la terre, sonnent le gong de l'inondation qui est encore semblable au gong horrible que le grand Déluge frappait entre ses mains de boue lorsqu'il voulait faire monter Noé et ses bêtes dans l'arche sainte avant de basculer la terre dans la mer. Les crocodiles sonnent encore dans la jungle le grand gong du déluge qui est fait du limon de l'abîme et rend

(1) Baleines herbivores, surnommées vaches marines.

un son boueux, sépulcral, tonnant, infernal, le son du monde des nageoires, le son des profondeurs des ondes ténébreuses, l'épouvantable grésillement de l'haleine du chaos.

— Requins, requins, requins! Requins à l'est, requins au nord, requins au sud, requins à l'ouest! Requins dans tous les bras du Mékong, requins dans toutes les bouches de la pluie, requins dans le souffle de la tempête, requins dans l'éclair, requins dans la foudre, requins, requins, requins!

Alors au gong horrible, toutes les bêtes, depuis l'éléphant jusqu'au rhinocéros, acceptent, en pleurant, de céder la jungle aux poissons.

## CHAPITRE II

### Le Déluge

Mais ils ne partirent pas encore, se souvenant, du plus grand jusqu'au plus petit, de l'homme et ne voulant pas quitter la forêt avant d'avoir reçu l'imposition de ses mains sur leurs têtes. Une lumière leur manquait avant de se mettre en route. Une petite lumière avant de dire adieu à leur mère, la jungle. Et qu'importent requins et crocodiles s'ils emportaient cette lueur sur la montagne :

— C'est l'étoile qui ferme avec son doigt la gueule des requins,
C'est l'étoile qui ne craint pas d'illuminer le cœur des crocodiles.
C'est la petite étoile qui tire, avec un hameçon diaphane, l'hypocrisie du cœur des caïmans

Et la dilue dans le sillage de musc et l'écume enfantés
Par leurs larmes de repentir.

Qui leur chuchotait cela ? Personne, hors l'invisible qui parle à la bête comme à l'homme et les mène ensemble vers un but commun que tous deux ignorent. Et il ajoutait :

— Si vous emportez avec vous cette lumière, vous irez en paix sur la montagne.

Tel était l'affectueux conseil que l'invisible donnait aux animaux. Ils savaient que la voix intérieure ne leur mentait jamais. Et comme les hommes, avant de quitter leur pays, pour un long voyage, vont prier à la pagode, ils se dirigèrent, en de longues processions, selon leurs espèces et leurs catégories, vers la cellule du Saint.

***

Dressé sur sa colline de myrrhe et sur ses trois rocs métaphysiques, le temple des rois d'Angkor regardait paisiblement le ciel répandre son océan sur la jungle, il regardait paisiblement le lac haleter de l'honneur de devenir cet océan céleste, il regardait paisiblement les vagues courir sur les pistes tracées par le rhinocéros et babiller avec les poissons et les arbres, il regardait le soleil mourir et ressusciter trente fois par jour et de son impuissance à endiguer l'océan du ciel, renaître, chaque fois, d'une beauté rose et pure; le temple contemplait toutes choses du ciel et de la terre et, bien gardé par la magie qui avait présidé à la formation de ses assises, à l'élévation de ses étages, à l'altitude de ses

tours, il contemplait le ciel et la terre avec la sérénité d'une conscience royale, avec la propre conscience des rois d'Angkor, se sachant invulnérable et supérieur aux éléments de Dieu, même s'ils affectaient le regret, le lancinant souvenir et jusqu'à l'incarnation des premiers jours de la création.

Mais lui, ne pouvait-il, ne pouvait-il s'émouvoir de la pluie, le tendre cœur de l'ascète ? Ne pouvait-il s'émouvoir avec toute la création et avec le créateur. Ne pouvait-il soupirer vers l'eau ? O mon Dieu, quand la pluie en tombant rappelle à la terre son origine, le cœur de l'homme ne peut-il soupirer avec vous et avec toutes vos créatures ? Que faisait-il quand les poissons commençaient à marcher sur la terre ? Que faisait-il quand les oiseaux parlaient de céder les arbres aux poissons ? Que faisait-il à l'heure où les biches en gémissant abandonnaient l'herbe aux poissons ? Que faisait-il quand les éléphants, à leur tour, remettaient aux poissons la souveraineté des lianes ? Que faisait l'homme quand les serpents bondissaient d'arbre en arbre avec le souvenir de l'allégresse, de l'amplitude et de la majesté des ailes d'autrefois ? Il restait tranquillement assis sous son banyan, dans la cellule de la déesse Kâli, sachant que bientôt les branches qui l'aimaient abriteraient les amours des poissons, il continuait paisiblement à respirer le parfum des orchidées bien qu'il sût que même ce parfum devait être remis en tribut aux premiers habitants du monde, il écoutait la pluie qui tombait dans son cœur, il écoutait la pluie qui perdait tout un fleuve pour tomber dans son cœur et lui dire :

— O cœur de l'homme, le règne du poisson est revenu sur terre, les oiseaux sifflent et tu es là! Les oiseaux te supplient d'emporter les longues chevelures des figuiers et de t'envoler avec eux sur la montagne.. Ecoute les femelles des éléphants. Elles se sont interrompues dans le rut pour barrir après le saint qui a promis de les faire retourner au Paradis Originel. Pourquoi ne pas te laisser guider par la pureté et la candeur d'un tel souvenir sur la montagne? Pourquoi continuer à te nourrir d'une image mentale dans la solitude d'un sanctuaire en ruines? Pourquoi t'obstiner avec les morts, pourquoi faire ta couche avec les fantômes? Là-haut, sur les cimes, quand les femelles qui sont déjà pleines depuis près de deux ans, mettront au monde leurs éléphanteaux, tu les prendras dans tes bras et tu ouvriras leurs yeux avec la lumière du Bouddha Gautama. Là-haut, sur les cimes, quand les femelles des rhinocéros qui sont pleines depuis un an et demi mordront en gémissant les ramures des pins, tu étendras sur leur ventre la miséricorde et la suavité des mains du Bouddha. Quand la tigresse déposera, dans ton sein, ses enfants, tu glisseras entre leurs lèvres, quelques gouttes du lait de la tendresse bouddhique. Quand les petits des oiseaux commenceront à hérisser leurs plumes, tu leur apprendras à voler vers l'Illumination. Quand les biches viendront te présenter leurs faons, tu leur apprendras à danser sur le rythme de la sagesse bouddhique. Ils sauteront avec des bramements de joie quand tes lèvres émettront les syllabes du nom ineffable; ils ne craindront plus le tigre, ni la panthère, ni le loup et joueront

avec les enfants des fauves sous les regards paisibles des mères. Là-haut, le miel sera aussi bon pour le tigre que pour l'ours si, aux abeilles, tu daignais révéler l'extase de Gautama; les fruits seront aussi suaves pour la panthère que pour l'écureuil si tu arrosais les arbres avec la pluie de la paix et de l'amour bouddhique. Oh! si tu baignais le sommet des montagnes avec la charité de ton cœur, comment les bêtes sauvages pourraient-elles s'entre-dévorer? Là-haut naîtra de ton amour spirituel en même temps que du ventre des femelles, une faune nouvelle et innombrable à qui tu apprendras les louanges au Véhicule Bouddhique. O Saint, tu mèneras tes enfants de plumes, de poils et d'écailles vers le pic de la félicité, vers les plateaux de la concorde et sur le fleuve de l'unité, tu leur rouvriras les portes du Paradis originel.

***

Raillant, raillant en l'ascète le désir de Dieu, l'image du Bouddha réveilla une nuit Nārāyana et lui dit :

— Quitte ton banyan et monte au sommet de ton sanctuaire car bientôt il n'y aura plus de jungle.

Il ne pleuvait plus. Quelle étoile chantait dans l'espace? Les astres écoutaient le cœur de Parvatti chanter dans l'espace. N'était-ce pas une étoile guère plus grosse que le troisième œil de Dieu, mais dont la voix rappelait les inflexions du Verbe? C'était la voix la plus mélodieuse et la plus déchirante du firmament. Assise modestement dans un creux du ciel, elle chantait

la joue inclinée sur l'épaule de la lune et l'ascète voyait autour d'elle les planètes et les constellations oublier en l'écoutant l'approche de la sombre marée divine. Ne pourrais-je, moi aussi, oublier ce bruit silencieux de Dieu qui traverse mon âme avant de pénétrer mon corps ? Voici qu'une petite étoile chante avant d'expirer. Elle simule suavement la paix avant d'expirer. Et moi je mourrai bientôt à toute la création. Bientôt je serai seul. Bientôt je n'aurai plus d'amis hors les fantômes de rois, hors des ombres encore saignantes. Et qui alors écoutera le chant de mon cœur ? Sont-ce des fantômes hantés par leur surnaturelle douleur ? Moi aussi je veux chanter comme l'étoile Parvatti avant de mourir à mon frère soir et à ma sœur matin.

Et humblement l'ascète alluma une torche et avant d'obéir à son image mentale, il sonna dans sa trompette de fémur humain pour dire adieu au banyan. L'arbre gémissait doucement tiraillé entre l'eau et l'homme, il gémissait entre son désir de l'eau et son regret de l'homme, il gémissait enlacé à son ami. Nārāyana caressa une branche toute tiède du sommeil de deux calaos et sans troubler les rêves des oiseaux et des fleurs, modula à l'oreille du banyan :

O ami, voilà que tu vas nager avec les poissons et tu pleures!
Qu'est-ce donc que l'homme que tu le préfères au poisson ?
Qu'est-ce donc que le cœur de l'homme que tu le préfères au cœur du caïman ?

Tu nageras avec les aloses
Et, dans mille ans, ces aloses deviendront disciples du Bouddha.
Tu serviras de nid aux œufs des aloses,
Et, dans mille ans, les œufs des aloses recevront, comme l'homme, la lumière de l'omniscient.

Et s'étant incliné devant l'arbre, l'ascète quitta sa cellule pour monter dans le sanctuaire de Dieu, au sommet du temple. Et comme toujours, il ne monta jamais seul. Comme toujours dans un angle du premier palier, il se heurta à une foule de rois fantômes qui le suivirent en épaississant, à chaque étage, leur multitude, s'élançant dans le vide pour devancer l'ascète, quand ils trouvaient que celui-ci ne montait pas assez vite, décrivant sur sa tête des paraboles, des spirales et des ellipses et volant parfois en arrière pour héler les fantômes de leurs éléphants.

***

Ils atteignirent de la sorte, sur le faîte du temple, une petite pièce ronde et nue qui convenait à la plus grande des simplicités, à la simplicité du Créateur. Un lingam de pierre, sur un autel en forme de cuve, dardait depuis mille ans, les trois têtes de Dieu dans cette étroite chapelle qui n'offrait aucune sculpture sur ses murailles de grès rouge, qui ne possédait même pas de fenêtres, mais dont la taille était ceinte d'une triple dentelle de cloîtres et de terrasses ciselées d'où jadis les rois

d'Angkor, au temps de l'inondation, regardaient le spectacle de leur capitale nautique : une ville construite sur radeaux de santal et plus grande que Babylone, Rome ou Paris montait et s'abaissait sur la respiration du lac avec mille et mille palais naviguant comme des navires et déversant au temple immobile les flots de dieux, d'éléphants, de danseuses et d'ascètes.

C'est pourquoi le saint fermait les yeux sur le trône de Dieu. Bien qu'occupant la place de Çiva, il aurait pu regarder toutes choses avec sérénité, le souvenir des inondations anciennes ne lui permettait pas de détacher son être de ses fantômes et d'écouter les pulsations du lac avec un cœur paisible. Il entendait encore la double respiration de jadis : celle de l'eau et celle des multitudes royales et sacerdotales qui, après avoir navigué sur les vagues de la capitale, montaient adorer Çiva dans sa cellule ronde et nue, là où Nārāyana était assis, là où les morts entouraient le seul vivant, tous les rois morts bruissant d'âmes comme feuilles et fruits dans la jungle. Ce qui fait que par-dessus la forêt livrée à l'eau, il y avait l'autre, la forêt surnaturelle faite de fantômes.

***

Mais même si haut, la tigresse — comme si le banyan ne pouvait se séparer de son ami et lui avait envoyé son double — surgit aux yeux de l'ascète tel un arbre fumant et fulgurant frappé par la foudre. Et comme si le lac, lui aussi, ne pouvait se séparer de son

ami et lui avait envoyé son double, cette nuit-là, la respiration de la tigresse n'évoqua plus pour Nārāyana l'image d'un ruisseau, mais celle d'un lac, du propre lac des rois d'Angkor. La respiration de la tigresse se régla sur celle du lac et sa force se mesura sur celle du lac. Elle grandissait à vue d'œil en même temps que le lac jadis plat et souffreteux enjambait audacieusement les limites que lui avaient assignées les rois d'Angkor. Géante, elle avait beau être éloignée de l'élément liquide par la hauteur de ce temple-montagne, enfermée avec l'ascète dans le sanctuaire de Dieu, emprisonnée par les barreaux de son amour pour l'homme, la force de l'eau qui était en elle devait éclater. Et Nārāyana comprit qu'elle éclaterait en même temps que le lac. Mais eux les fantômes, étonnés par la grandeur subite et démesurée de la bête féroce, s'inclinaient sur son pelage dont les raies s'allongeaient, s'illuminaient et se multipliaient au fur et à mesure qu'elle grandissait comme si un doigt invisible avec de l'encre noire et la lueur de l'éclair écrivait sur l'écorce du fauve des signes mystérieux en forme de branches d'arbre de plus en plus nettes, de plus en plus touffues et phosphorescentes sous la lueur que dégageait l'action du doigt invisible. Et les fantômes étonnés, désignant à l'ascète ces lettres extraordinaires, lui disaient :

— Regarde, regarde! Qu'est-ce que c'est que ce doigt invisible même pour nous, qui écrit ces signes mystérieux sur l'écorce de la tigresse et fait d'elle le livre vivant, obscur, éclatant de cette nuit? Dis-nous ce qu'il y a dans ce livre, Ami.

Alors le saint penché sur la tigresse, se mit à la lire, sous la lueur du doigt qui continuait à écrire, pendant qu'autour de lui, les fantômes se pressaient avec une curiosité surnaturelle qui est autrement grande, autrement dévorante que celle des hommes vivants sur cette terre. Et comme le peuple, à la pagode, pour écouter la vie du Bouddha, afflue de tous côtés et déborde dans les cours et jusque sur les rives des étangs sacrés, eux, les fantômes, pour entendre le sens du livre vivant d'un fauve, affluaient dans la chapelle de Dieu et, malgré leur substance immatérielle, ne pouvant tous contenir dans l'étroite cellule du Créateur, ils débordaient dans les cloîtres et sur les terrasses, ils débordaient jusque dans le vide où ils flottaient soit sur le dos de leurs cerfs ou de leurs éléphants ou de leurs panthères soit sur la seule vertu de leur nature de fantôme.

L'ascète dit :

— Cette écriture est simple. Et le doigt qui écrit de la sorte n'est ni le doigt d'un esprit céleste, ni le doigt d'un esprit démoniaque, ni le doigt, Amis, d'aucune substance créée. C'est le doigt même du Créateur. Il a pris pour écrire, cette nuit, l'écorce d'une tigresse. Voyez ces lignes si simples, ces lignes dans leur simplicité, ne cherchent autre chose qu'à simuler l'être d'un arbre. Seul Dieu peut écrire d'une manière aussi simple. Et que désire, cette nuit, l'arbre, sinon d'être noyé dans ce qui était avant lui, dans la première image de Dieu, afin de retourner à Dieu même. C'est de la mer, sa première créature que Dieu parle sur les branches terrestres de cette tigresse. Le doigt de Dieu, sur le

dessin de l'arbre, loue, exalte et glorifie sa première créature, la mer. Le doigt de Dieu, sur le dessin de l'arbre, loue, exalte et glorifie le désir de l'arbre d'être noyé par la mer. L'ample et simple écriture de Dieu nous avertit, Amis, et toute la nature avec nous, de l'imminence de l'Eau.

Alors la Favorite de dix ans, avec le petit bégaiement qu'elle avait dans sa vie terrestre, et qui ne pouvait manquer de ravir même un saint, s'écria :

— Et pendant qu'ici, le doigt de Dieu écrit silencieusement sur l'écorce d'une tigresse, est-ce qu'en bas, il n'y a pas un autre doigt qui tape, tape sur la première marche de notre temple, qui tape, tape avec un bruit alterné de vagues et de branches. Jamais de mon vivant, je n'ai entendu un tel bruit. Il faut que je sois morte pour que le lac ose écrire en bas sur la première marche de mes appartements ce qu'en haut Dieu lui-même écrit sur l'écorce d'une tigresse.

*Premier Roi.* — O écoutons ce mouvement de l'eau ingrate, de l'eau que nous avons tant aimée, aimée comme une femme au point d'accumuler sur elle temples, idoles et capitales. Écoutons ce mouvement d'une eau intérieure qui aspire à devenir la mer, mouvement d'abord faible et languissant mais qui ne tarde pas à s'enfler et à profiter de notre nature impuissante de fantômes pour frapper de toutes parts les assises de notre sanctuaire.

*Deuxième Roi.* — Maintenant ce n'est plus un doigt de vague et de liane qui bat la première marche mais mille et mille mains liquides plus puissantes encore que

les pattes de crocodiles ou les nageoires de requins qui essayent d'ébranler la formule magique sur laquelle notre maison repose tout entière.

*La Favorite.* — Déjà, les figuiers qui m'ont vue naître ont reçu le premier baiser des vagues, déjà la liane qui me balançait berce dans sa balançoire une petite fille de l'eau; déjà la branche sur laquelle je dormais tend ses feuilles vers les poissons. Et maintenant, écoutez! *(Elle lève en haut ses bras frêles.)* N'entendez-vous pas le halètement du firmament qu'un fil aussi fin et aussi soyeux qu'un cheveu de ma tête relie, cette nuit, à l'eau, à l'arbre et au fauve?

*Troisième Roi.* — Soudain la foudre frappe la lune, elle flamboie comme la tigresse, elle fume comme un arbre incendié. La croix du Sud crie aux autres étoiles de s'enfuir mais avant que sa voix argentine n'ait expiré, le tonnerre a déjà broyé le tiers des étoiles et toute lumière est soufflée au firmament.

*La Favorite.* — Maintenant sur la jungle et dans le ciel, marche la nuit en tenant par la main une fillette débile, une petite fille pâle et transparente qui soupire d'une voix mélancolique : Est-ce que je ne peux pas remplacer, par ma douceur, toutes les constellations? Lumière du Bouddha, cessez de clignoter dans le sanctuaire de Dieu! Est-ce que moi, la pluie, je ne peux pas remplacer par ma douceur, toute lumière?

*Quatrième Roi.* — Mais devant le Lingam qui darde la Trinité de Dieu, la respiration de la tigresse haletante comme le lac, l'arbre et le ciel, dédaigne cette nuit et méprise cette pluie.

*Cinquième Roi.* — Où est ma nuit et où ma pluie, semble-t-elle demander à l'ascète.

*Sixième Roi.* — Tête haute, dans le riche rayonnement de l'immobilité de l'homme, elle arpente la petite chambre où Dieu dort.

*Septième Roi.* — Elle va et vient comme un arbre fulgurant tordu par la foudre agite ses branches en tous sens. Elle va et vient comme un lac impatient de déborder hors des limites où Dieu dort.

*Huitième Roi.* — Elle semble vouloir tirer Dieu de son sommeil. Sa queue, sous les éclairs, cingle la pierre sacrée et fait crier l'essence divine enfermée dans le Lingam.

*Neuvième Roi.* — De tout son corps dressé à la voix du tonnerre, elle étreint le symbole du Créateur.

*Dixième Roi.* — Ses mâchoires, aux accents de la foudre, mordent les trois visages de Dieu.

*Onzième Roi.* — O Saint, la proie qu'elle veut dévorer cette nuit, n'est-ce pas l'être même du Créateur?

*Douzième Roi.* — O Saint, écoute le bruit des crocs broyant le corps de Dieu et sors, nous t'en conjurons, de ton extase.

*L'ascète* (tiré en sursaut de son extase). — O Tigresse comment oses-tu dévorer l'image de Dieu?

Tu ne sais pas que tu mords l'image la plus haute que l'homme s'est faite de son créateur et cependant ton cœur ignore-t-il la terreur lorsque la foudre interrompt le chant des étoiles et tes yeux ne connaissent-ils pas l'épouvante lorsque l'éclair aveugle les paupières des montagnes, des mers et des cieux? O Tigresse, cette

nuit, les montagnes se demandent : Tituberons-nous comme des aveugles ? O Tigresse, cette nuit, les mers se demandent : Deviendrons-nous sourdes à notre propre rumeur ? Et les cieux eux-mêmes, les cieux se désolent : Où sont les longues chevelures des comètes et le babillage des constellations ?

*La Favorite.* — Seule la pluie, telle une petite fille, ose marcher entre l'éclair et la foudre. Mais je l'entends qui grossit cette petite fille. Elle devient aussi grosse que des larmes de biche, aussi grosse que des larmes de caïmans. Plus grosse que des figues, plus grosse que des pommes-cannelles et plus grosse encore que la matière à peine terrestre dont vivante j'étais faite.

*Treizième Roi.* — Mais ta nuit intérieure, ô Tigresse, sans que tu le saches, persiste à demander : Où est ma nuit extérieure ? Et ta pluie intérieure, ô Tigresse, sans que tu le saches, persiste à demander : Où est ma pluie extérieure ?

*Quatorzième Roi.* — O cieux, ô astres, à quel mouvement des sphères célestes, correspond l'état cosmique d'une tigresse ? Quel est le chiffre que vous avez calculé et la note juste pour que de si loin, une bête sauvage réponde, dans son inconscience, à votre harmonie ?

*Quinzième Roi.* — O Tigresse, à mesure que la nuit grossit, n'es-tu pas susceptible d'ennoblissement ?

*Deuxième Roi.* — O Tigresse, à mesure que parle la foudre, n'es-tu pas susceptible d'agrandissement ?

*Seizième Roi.* — Tu communiques avec l'éther qui voit pourtant la face de Dieu.

*Dix-septième Roi.* — Tu communiques avec la mer qui plane par-dessus le firmament.

*La Favorite.* — Silence de l'haleine sifflante des cieux, intermède où nous cessons tous de haleter, l'eau, les arbres, les bêtes sauvages et nous les fantômes.

*Dix-huitième Roi.* — Mais cet arrêt ne peut être que d'une demi-heure. Juste le temps qu'il faut au ciel pour reprendre haleine. Et déjà l'éther dit qu'elle a trouvé deux comètes.

*Dix-neuvième Roi.* — Déjà, j'entends l'éther chausser deux comètes pour porter à la mer la soumission des cieux.

*Vingtième Roi.* — Quel est ce taureau qui répond de si loin à l'appel du firmament ? N'est-ce pas l'énorme créature qui fut créée la première, n'est-ce pas cet auroch liquide qui répondait toujours à nos mugissements terrestres quand vêtus de blanc, nous montions sur notre pyramide pour verser la pluie sur l'immensité de notre royaume.

*Vingt et unième Roi.* — Une mer meugle au delà du ciel. Son souffle balaie le reste des étoiles. Et parmi les ténèbres, celles laissées par la lune consumée crient que la pluie qui va tomber, cette nuit, n'est pas la pluie, mais la mer qui plane par-dessus le ciel. Elles crient silencieusement que la pluie qui va tomber cette nuit, n'est pas la pluie qui s'accorde aux dimensions de l'univers mais qu'elle est proche de la grandeur de Dieu. Et après le discours des ténèbres, la mer en mugissant, traverse le ciel et tombe sur la terre.

*Vingt-deuxième Roi.* — Mais la terre ne s'est-elle

pas déjà transformée en eau pour recevoir cette mer? Ce qui fait que l'eau de cette mer en tombant sur l'eau de cette terre, par mille et mille solennelles cataractes, tombe encore sur l'eau et n'a pour ainsi dire rien à voir avec la boue de la terre.

*L'ascète.* — Et ainsi, amis, cette pluie ressemble à une bien plus grande pluie. Elle ressemble à la pluie du premier jour du monde. Elle ne tombe pas sur la terre. La pluie sera bientôt seule au monde comme au premier jour du monde. La pluie tombe sur la pluie. Y a-t-il une terre? N'y aura-t-il plus bientôt de terre? La pluie qui tombe, cette nuit, bien que tombant sur l'eau de la terre semble rayer à jamais l'idée de terre. Et elle est doublée de la grande nuit.

*Vingt-troisième Roi.* — Oui, cette mer qui tombe en mugissant du ciel sur la terre, — mais sur une terre qui s'est déjà transformée en eau — entraîne avec elle la grande nuit, la ténèbre parfaite. Mais bientôt, la ténèbre elle-même se fond dans la pluie. La pluie maintenant tombe sur la pluie.

*L'ascète.* — Et à mesure que la pluie tombe sur la pluie, il semble à nos êtres que le temps à son tour, tombe dans la pluie et devient la pluie et que même l'amour d'une tigresse tombe dans la pluie et devient la pluie et que maintenant, il n'y aura plus qu'une éternité de pluie.

*Vingt-quatrième Roi.* — Tapie dans l'ombre de l'homme, regardez, vous tous, comme cette bête sauvage écoute la pluie et se fait révérencieuse et calme pour l'écouter.

*Vingt-cinquième Roi.* — Elle ne miaule plus. Elle ne griffe plus le trône de Dieu. Elle n'ébranle plus l'autel du symbole de Dieu.

*Vingt-sixième Roi.* — Comme un enfant écoute sa mère, elle écoute cette pluie. Sans terreur. Comme si elle connaissait cette pluie de toujours. Comme si en vérité elle était née de cette pluie.

*La Favorite.* — Que dit cette pluie à la Tigresse ? — C'est moi, c'est bien moi que tu voyais en songe. Et voilà le chant des oiseaux. De tous les oiseaux grands et petits qui quittent les arbres, qui disent adieu aux arbres : Adieu, noyés, adieu. Tous les oiseaux chantent avant d'abandonner les arbres aux poissons. Mais la pluie qui s'est entr'ouverte pour livrer passage aux oiseaux retombe sur la pluie. Et les voilà qui pénètrent dans tous les cloîtres et sur toutes les terrasses du temple, qui entrent hardiment dans la cellule de Dieu et volent parmi les fantômes avec des cris de joie, nous prenant pour leurs frères perdus et retrouvés.

*Vingt-sixième Roi.* — Leurs ailes se mêlent sans crainte à l'invisibilité de nos ailes et leurs plumes nous caressent avec l'intuition de leurs cœurs.

*Vingt-septième Roi.* — Mais, priant la pluie d'être moins inhumaine, de tumultueux tambours de bronze et d'argent reprennent le refrain mélancolique des oiseaux : Adieu, noyés, adieu. Ce sont les éléphants qui quittent eux aussi, les arbres de la forêt. Tous les éléphants barrissent avant d'abandonner les arbres aux poissons. Mais la pluie qui s'est entr'ouverte pour livrer passage aux éléphants retombe sur la pluie. Et les

voilà qui montent vers nous par la chaussée de nos propres éléphants et barrissent de joie en se précipitant sur les ombres de nos propres éléphants comme sur des frères perdus et retrouvés.

*Vingt-huitième Roi.* — Mais priant avec larmes la pluie d'être moins inhumaine, voici que des voix de femmes reprennent à leur tour, le refrain mélancolique : Adieu, noyés, adieu! Ce sont les panthères dont les miaulements sont bientôt recouverts par le tonnerre des gaurs mugissant eux aussi : Adieu, noyés, adieu! auxquels se joint le cristal des cerfs bramant, eux aussi : Adieu, noyés, adieu! Et après eux, les petits chœurs des écureuils et des chauves-souris gémissent à voix menue mais d'une manière distincte : Adieu, noyés, adieu! auxquels répondent les hauts sanglots des singes qui gémissent, eux aussi, d'abandonner les grands arbres aux poissons. Mais la pluie qui s'entr'ouvre pour nous laisser entendre le cri des créatures, retombe sur la pluie. Et voilà toutes les bêtes de la jungle qui montent vers nous par l'escalier des bêtes féroces soumises par les rois et poussent des cris de joie en se précipitant sur les ombres des fauves qui sont morts avec nous comme sur des frères perdus et retrouvés.

*Vingt-neuvième Roi.* — Oh! regardez le lac! regardez l'usurpateur, le traître qui s'est emparé de notre royauté. Il pose comme une couronne illimitée sur sa tête, cette mer qui tombe du ciel et, criant qu'il est redevenu l'Océan Pacifique, il se ceint de la grandeur de Dieu, de notre propre grandeur et s'étale avec notre

amour, notre majesté et notre omnipotence sur la jungle des figuiers.

*La Favorite.* — Et alors éclate une rumeur de l'eau semblable à des baisers sonores de lèvres amoureuses : les poissons de la mer qui entrent dans la jungle, qui entrent avec révérence dans la jungle, qui approchent timidement leurs nageoires des pétales, leurs ouïes de la sève, leurs yeux du pistil et de l'étamine, qui titubent de l'ivresse des amoureux en respirant l'arome, qui pénètrent dans les corolles avec la noblesse et l'innocence de la virginité. Et soudain rejaillis des sexes des fleurs, les poissons deviennent fous d'amour. Les poissons tournent en rond autour des arbres, les poissons sautent sur les cimes, les poissons se poursuivent de branche en branche, les poissons embrassent toutes les feuilles, les poissons crient aux feuilles : Nous voici, nous voici. Les poissons embrassent toutes les fleurs, les poissons crient aux fleurs : Nous voici, nous voici. Et en dansant amoureusement sur les orchidées, ils agitent des nageoires plus diaprées et plus scintillantes que des ailes de papillon.

*L'ascète.* — Mais la pluie qui s'est entr'ouverte pour laisser entendre la joie des poissons retombe sur la pluie. La pluie maintenant retombe sur la pluie.

*Trentième Roi.* — Et quand il n'y a plus rien, quand tout se tait, quand la pluie, à jamais, tombe sur la pluie, regardez, vous tous, la tigresse se lève pour quitter l'homme.

## CHAPITRE III

### La Jungle engloutie

L'aurore se levait, étonnée, effrayée de révéler au monde cette mer qui livrait au visible le passage dans l'invisible. C'est pourquoi elle avait voulu se farder selon l'image de la première aurore et paraissait à ce point jeune, frêle et lumineuse, qu'on aurait pu, en vérité, la prendre pour la première aurore, la confondre avec l'adolescence du monde, avec le sourire du premier matin si l'effroi qui remplissait son cœur, si la crainte de ne point paraître aussi belle que la première aurore n'avait mis une petite ride au coin gauche de sa bouche, deux autres au coin de ses yeux et durci l'expression virginale de son front. Alors en la voyant avec cet air faussement mutin et déjà fripé par trois petites rides, l'univers s'écriait : Ce n'est pas là le premier matin!

La première aurore ne pouvait surgir avec trois rides quand Dieu sur le bord de l'abîme, s'était écrié : Que la lumière soit!

O répétition du premier jour du monde, prélude de la fin de la création, jeu grandiose du retour à l'origine, toute la forêt était noyée jusqu'aux cimes! Et de la terre, il ne restait que la maison de Dieu dans laquelle l'eau, après avoir gravi, à genoux, la colline de myrrhe, n'avait pas osé pénétrer et qui flottait sur l'élément liquide comme un gigantesque encensoir à trois étages et à quintuple couronnes, tout bourré d'encens, de braise et de fumée, tout bourré de plumes, de poils, de feuilles, de chairs et d'esprits, tout bourré d'oiseaux, d'arbres, de fauves, de rois fantômes. Au centre de l'exaltation du temple, sur la cime de la tour la plus haute qui formait comme le suprême joyau exhaussant le couvercle de ce formidable encensoir, flottait, à la brise, la robe jaune de l'ascète qui se dressait là comme l'image symbolique de la suréminence de l'homme dans la création, de la suréminence autour de laquelle étaient couchés, dans la pose de l'adoration, les quatre animaux élus : le gaur, le cerf, la tigresse, l'éléphant. Et sous eux, remplissant les trois étages du temple-encensoir, les bêtes, les arbres, les esprits formaient l'échelle de la création, et débordaient les âmes à travers les trous de l'encensoir, débordaient les fantômes, les ailes et les lianes, le souffle enflammé des carnassiers, l'haleine fuligineuse des herbivores, le parfum des orchidées et l'état de grâce de toutes les créatures, voilà ce qui composait la braise, voilà ce qui composait l'encens, voilà

ce qui composait la fumée et voilà, dans l'unité de la création, les volutes odorantes de louanges et d'amour qui montaient aux narines du Créateur.

Tous regardaient, à travers les trous de l'encensoir, tous regardaient cet élément liquide briser, par sa seule puissance, les frontières entre l'invisible et le visible et sceller de ses vagues leur concorde. Maintenant avec la douce sécurité d'un soleil qui ne craignait plus la foudre, avec la suavité d'un soleil de lys, on pouvait voir le mouvement paisible des vagues, on pouvait voir le va-et-vient de l'invisible et du visible sur les cimes des arbres, on pouvait voir les vagues si hautes et si profondes que pas une liane de la forêt ne transparaissait à travers leur substance diaphane et qu'on se demandait en se frottant les yeux : Où est la jungle ? Est-ce qu'elle a vraiment existé ? Où sont les héros ? Ceux qui sont morts et qui ont ressuscité ? Est-ce que tout cela n'est que songe ? Et de nouveau, on regardait les vagues dorées, on regardait le va-et-vient du visible et de l'invisible sous le soleil lilial mais sans pouvoir définir ce mouvement et l'on pensait simplement : vagues. Et qu'est-ce que c'est que vagues ? Respiration de l'eau, reflets du vent et du soleil dans l'eau, ombre et lumière et cette ligne, là-bas, qui célèbre l'unité du ciel et de l'eau, c'est tout simplement l'horizon. Et quel est le cœur satisfait de cette explication de la beauté des vagues ? Mais non, ce n'est pas cela. Ce qu'on voit aussi nettement, ce n'est pas vagues, soleil, vent, horizon, respiration de l'eau, ombre et lumière, ni même l'Océan Pacifique qui se désaltère enfin dans les jungles

cambodgiennes, à l'eau sainte issue des neiges du Thibet, ce qu'on voit aussi nettement, avec la netteté des yeux de l'âme, c'est l'accord de l'invisible et du visible, c'est la paix où ils vont se rendre visite dans les petites vagues qui se jouent avec la douceur et la joie des ailes des oiseaux, dans les grandes vagues qui se jouent sur les cimes des arbres avec le bruissement impétueux des ailes des archanges. C'est cela. Ce va-et-vient du visible et de l'invisible, c'est la mer. Ce va-et-vient du visible et de l'invisible, c'est la substance de l'eau.

Mêlées aux rois fantômes, les bêtes regardaient enfin la paix. Toute la nuit, elles avaient eu peur, une peur étrange, mystique sur cette grande échelle de la création. Toute la nuit, pressées dans l'encensoir sacré, comme les raisins dans la cuve du Créateur, elles avaient tremblé d'un tremblement étrange, mystique, partagées entre deux souvenirs. Celui des premiers jours de la création et l'attente de la fin du monde qui était encore un souvenir frémissant, l'attente de la fin du monde qui rappelait, dans le hérissement de leurs plumes et de leurs poils, la promesse faite à leurs ancêtres par le Créateur : retour au Paradis originel. Et maintenant, elles voyaient la paix qui était cette mer sans limites. Et au fond de chaque bête, l'infini de la substance liquide faisant tressaillir l'éternel, au fond de chaque bête l'immuable tapi se réveillait. Au fond de chaque bête où il était tapi, l'éternel, à la voix de l'eau, s'élançait hors de la matière, comme l'âme victorieuse hors du corps.

La création entière se taisait. Les oiseaux, sur les cimes du temple — car il était naturel que les oiseaux

fussent au sommet de la création — les oiseaux ne chantaient pas. Toutes les bêtes se taisaient dans la prière silencieuse de la contemplation de la mer. Voyaient-elles les fantômes des rois et de la favorite de dix ans qui partageaient avec elles leur prière ? Mais tout le ciel lavé par la mer, tout le cristal céleste était maintenant sillonné par les bêtes antédiluviennes qui venaient, elles aussi, contempler ce déluge, qui venaient voir s'il était identique au grand Déluge où elles avaient péri — oui, tous les ancêtres étaient là. Car s'il y a des fantômes d'hommes, il y a aussi des fantômes de bêtes. L'énormité des reptiles aux mains ailées, l'envergure des oiseaux de quarante mètres, la double incarnation démesurée, dans un seul ovipare, de la bête qui rampe et de la bête qui vole, et l'aspect gigantesque, triple, quadruple, sextuple des premiers mammifères qui offraient, en chaque individu, la réunion de plusieurs espèces, l'unité de plusieurs genres, pourquoi voulez-vous que, dans l'Au-delà, tout cela n'ait pas survécu ? Ah! Il aurait été bien dommage que tout cela n'ait pas survécu quelque part, là-haut. Pourquoi, en admettant l'immortalité de l'homme, n'admettez-vous pas celle de la bête ? Et si vous accordez, à l'animal de l'âge quaternaire, une âme immortelle, pourquoi la refuser aux oiseaux et reptiles de l'âge secondaire (et même aux poissons de l'époque primaire) ? Est-ce parce que la grandeur de leur matière les aurait empêchés d'avoir une âme, son énormité d'avoir un esprit — ou uniquement est-ce parce que matière, âme, esprit ne vivaient pas à la même époque que l'homme ? Rien, chez ces bêtes

primordiales, ne pouvait leur enlever, dans la mort, la dignité de fantômes. Ce n'était pas l'illimité de leur matière qui les condamnait au néant. Et il était aussi juste qu'elles paraissent un jour d'inondation que les rois-fantômes avec toute leur pompe et leur gloire, aussi juste qu'elles balancent sur l'eau — en même temps que les rois y balancent leur grandeur — l'ombre d'une matière jadis inépuisable, aussi juste qu'elles confrontent leur lourd infini avec celui de l'élément liquide, aussi juste enfin qu'elles demandent à la mer de devenir, ne fût-ce que le temps d'un éclair, le fluide miroir de la plus pesante des créations, celle qui précédait le grand Déluge.

***

« Seigneur, s'écria un écureuil effronté, du fond de l'encensoir, parmi la contemplation silencieuse des bêtes, Seigneur, je ne savais pas que j'eusse été si grand! » Dieu, après le déluge, donnait à la création vivante enfermée dans son temple, la grâce de contempler une création encore plus énorme, la grâce de contempler sa folie des premiers jours. Ils virent donc la plus admirable des folies, celle qui ne se préoccupait de l'opinion de personne en roulant la création physique dans la création métaphysique, celle qui, en donnant des ailes aux reptiles, ne s'écriait pas : Il faudrait tout de même que je les rogne d'un mètre ou deux, il ne faudrait tout de même pas que les ailes de mes reptiles soient aussi grandes que celles de mes séraphins! La folie qui, en

superposant les attributs de différentes espèces animales dans une seule bête, ne s'exclamait pas : Qu'est-ce que j'ai fait ? Cette bête terrestre a tout l'air d'un démon et paraît davantage sortir du feu de l'enfer que du limon des eaux. La folie qui donnait, à cette création des premiers jours de la terre, l'air d'avoir pour origine un cataclysme surnaturel. Et voilà révélé le secret de cette folie de Dieu. Et voilà comment — en acceptant qu'elle naisse, cette création, d'un cataclysme surnaturel — on arrivait à trouver que cette folie était raisonnable. Sans doute que cette création terrestre, cette première création avait été conçue par le cerveau du créateur dans le formidable instantané qui avait suffi aux anges coupables pour se transformer en démons. Au moment où se déclenchait ce prodigieux instantané, où s'accomplissait la plus subite, la plus illimitée et la plus horrible des métamorphoses, le créateur était là, captant le passage imperceptible, utilisant la fraction de seconde qui avait suffi à transformer les anges en démons et, pendant qu'une partie du ciel s'effondrait et devenait l'enfer, au sein du plus épouvantable des cataclysmes, le Créateur, tranquillement, concevait les énormes bêtes antédiluviennes.

Et voilà ce que reflétait le fluide miroir, voilà ce que reflétait la mer : une création pesante, aussi pesante que si le ciel avait été fait de terre, une création pesante et quoique animale, une création de terreur sans bornes inspirée par le tremblement du ciel, la naissance de l'enfer et qui traversait le champ de la vision des bêtes avec la rapidité qui avait suffi au péché pour métamor-

phoser les anges en démons. Et pourtant ce n'étaient ni des anges ni des démons que contemplaient les bêtes, c'étaient leurs propres ancêtres parmi lesquels ils pouvaient voir planer, de-ci, de-là, chez certains oiseaux-reptiles, par exemple, la majesté séraphique qui n'avait pas eu le temps de disparaître complètement, au moment foudroyant où le péché transformait le séraphin en archidémon. Et sur toute cette férocité bestiale, il y avait un air souverain d'innocence capté par le Créateur à l'instant précis où une fraction du ciel devenait l'enfer, un air souverain d'innocence sauvé par le Créateur, préservé par sa bonté et son amour et transmis aux créations qui fleurirent après les antédiluviennes et préparèrent le règne de l'homme.

***

« Seigneur, s'écria l'oiseau Eurylaime, en faisant chatoyer ses émeraudes dans la contemplation silencieuse des bêtes, Seigneur, donnez-moi des ailes aussi grandes que mon ancêtre, l'archæoptéryx! » Dieu, après le déluge, accordant, à la création vivante, la grâce de contempler leurs aïeux, avait ôté la crainte du cœur de toutes les bêtes. Et la création énorme secouant, sur celle-ci, ses plumes, ses poils, ses crocs, ses griffes, ses écailles, l'aspect effroyable, multiple, démesuré de chaque bête, son horrible unité, son effrayante ubiquité, sa grandeur, sa largeur et sa profondeur illimitées, disait en comparant ce déluge avec le sien : c'est bien cela, le ciel, l'eau, l'encensoir — en plus petit, c'est

tout à fait cela. Au jour de notre mort, il n'y avait pas autre chose : ciel, eau, encensoir.

***

Voilà ce que disait la création énorme et spectrale et voilà ce qui fortifiait le cœur de la création vivante enfermée dans le temple de Dieu. Et quand la matière de terreur sans bornes disparut des cieux et de l'eau — happée dans un éclair, malgré son infini, par un je ne sais quoi de plus vaste qu'elle-même — les cieux et l'eau respirèrent. La création vivante se poussa à tous les trous de l'encensoir, dans tous les cloîtres, sur toutes les terrasses, et sur toutes les tours et les bêtes montaient les unes par-dessus les autres pour contempler, au sommet de la tour la plus haute, l'homme et la lumière de l'homme sur la mer.

Et l'homme voyant s'élever vers lui les âmes de la création comme une floraison merveilleuse que le Créateur offrait à sa créature préférée, l'homme encore mieux aimé que l'ange, abaissa les mains vers la mer et la bénit, éleva les mains vers les cieux et les bénit, abaissa les mains vers la création et la bénit disant :

Bénis soient la mer et les arbres ensevelis dans la mer,
Bénis soient les cieux et la création énorme des premiers jours qui fut autrefois engloutie dans la mer
Et qui plane, à présent, dans les cieux,
Et bénie soit cette création vivante enfermée dans les flancs de l'encensoir, sur la mer,

Bénie soit la création qui s'est réfugiée dans la lumière de l'homme,
La création bonne, sage et agréable au Créateur parce qu'elle s'est réfugiée dans l'humble main de l'homme!
O vous, bonne Création, écoutez ce que vous dit la mer!
Qu'est-ce qu'elle dit? Nagez comme mes poissons, fendez l'eau comme mes baleines!
Qu'est-ce qu'elle dit?
Prêchez à mes poissons, prêchez à mes baleines,
Prêchez à mes requins la loi du Bouddha,
Et la reconnaissance des vagues vous portera à la montagne
Aussi sûrement que le Véhicule Bouddhique mène à la félicité éternelle.

## CHAPITRE IV

### Les Anges déchus

Sous les effluves de la bénédiction humaine, toute la création vivante, du plus grand jusqu'au plus petit, se retrouva un cœur de poisson et aux chants des oiseaux qui s'envolaient du temple en sifflant les hymnes bouddhiques, la création entière s'apprêtait à se jeter à l'eau avec l'innocence des petits enfants; elle prenait déjà le double élan de leurs cœurs et de leurs reins pour retourner à leur mère commune, lorsque la sérénité de celle-ci soupira et s'évanouit. La mère poussa un seul cri et se transforma en marâtre. La tendresse de l'élément liquide vomit des récifs hideux, couronnés de crabes, les baleines. Soudain, comme par enchantement, toutes les portes et terrasses du premier étage qui trempaient dans l'eau se trouvèrent bouchées, verrouillées,

cadenassées par les gueules des caïmans; et dans le plus profond silence, l'enfer cerna le temple.

Quel enfer? Non celui de soufre comme le vulgaire se l'imagine, mais un enfer de substance précieuse, un enfer pour ainsi dire inconnu, un enfer de jade blanc auprès duquel pâlissait la beauté des vagues et des nuées et qui se jouait dans les flots avec la délicatesse des cieux et celle des chairs transparente d'enfants, l'enfer composé de requins usurpa autour du temple la place de l'auguste paix marine; les bêtes féroces de jade, au contact de leurs peaux lisses, rendirent la mer aussi douce et aussi transparente qu'une pelure d'enfant — et vers la création épouvantée, les requins élevèrent dans le plus profond et le plus solennel des silences, leurs nageoires de lumière, leurs nageoires d'anges déchus.

***

Sans doute, avant la création de la terre, faisaient-ils partie des cohortes angéliques qui dépendaient de la clarté du plus grand des archanges car tous, dans la mer, évoquaient cet archange qui portait la lumière, tous, dans la mer, ressemblaient à des anges déchus, tous — plus que n'importe quelle bête antédiluvienne — ressemblaient à des anges déchus, tous, blancs troupeaux de requins, se jouant dans la mer et dessinant dans les contours des vagues, la figure ignorée de l'enfer, figure secrète et subtile de substance précieuse, tous portaient encore le souvenir de la partie du ciel qui, en s'effondrant dans l'abîme, était devenue l'enfer,

tous portaient encore sur leur dos le souvenir du ciel. Oui, plus encore que n'importe quelle bête antédiluvienne, la férocité des requins était impuissante à se séparer d'un fragment de l'essence angélique, malgré l'épouvantable rangée de leurs dents taillées en scies et la stupide voracité que reflétaient leurs yeux; jusque dans ses attributs les plus hideux, la férocité des requins était toujours liée à une certaine substance angélique dont les baleines dugongs étaient totalement dépourvues et que, squameux, les crocodiles ne projetaient qu'à de faibles doses (reflétant, à travers leurs écailles, l'image de cet enfer sulfureux, commun et vulgaire). Mais eux les requins, évoquaient un ordre plus parfait des démons, une noblesse infernale plus raffinée et plus ancienne encore et les lois les plus subtiles et les plus mystérieuses de l'enfer. Démons mais toujours enchaînés à un fragment d'essence angélique, voraces dans une matière de jade blanc, féroces sous des peaux lisses qui se jouaient dans l'eau avec la suavité de chairs d'enfants. Et quand ils levaient vers l'échelle de la création leurs larges, diaphanes et lumineuses nageoires, on ne pouvait s'empêcher de tressaillir en se ressouvenant des ailes d'anges et de chérubins. On ne pouvait s'empêcher de s'abîmer dans la pensée de l'atroce métamorphose d'ailes angéliques en nageoires de requins. Et telle était la suprême pensée que faisait fleurir dans le cerveau de l'âme l'aspect des requins de l'Océan Pacifique : des nageoires de démons qui furent autrefois des ailes d'anges et d'archanges.

***

Que faisaient-ils là ? D'où venaient-ils ? Comment l'auguste paix marine avait-elle pu vomir de tels monstres ? C'est ce que dans la simplicité et l'effroi de leurs cœurs, se demandaient toutes les bêtes et fondue en un seul chœur immense, la bonne création soumise à l'homme cria aux baleines, aux requins et aux crocodiles :

— D'où surgissez-vous ? Venez-vous aussi recevoir la bénédiction de l'homme ? Acceptez-vous de vous convertir à la loi du Bouddha ou est-ce par traîtrise et férocité que vous bouchez toutes les sorties du temple pour nous empêcher de retourner, nous aussi, à la mer et pour nous dévorer ?

Ils ne répondirent rien. Les baleines levaient vers l'homme des yeux clignotants. Mais les crocodiles et les requins détournaient leurs regards de la vraie lumière et les abritaient aux rayons du soleil. Finalement ne sachant que répondre, le chef des crocodiles se décida à pleurer et d'un petit gong de boue placé sous sa langue, il tira une douzaine de fausses notes qui eurent le don de réveiller le chef des dugongs de la profonde stupeur ou l'avait plongé la vue du soleil bouddhique. La baleine-chef lava dans les flots ses ouïes pour les purifier de l'horrible musique, dressa, hors de l'eau, un corps noir semblable à un brisant, ouvrit la bouche pour répondre aux bêtes de la terre et mugit comme l'océan. Et tout à coup, s'apercevant qu'elle mugissait comme l'océan et pensant qu'elle ne pouvait se faire com-

prendre des bêtes de la terre, elle se tut et tituba dans les flots. Puis voulant à tout prix se faire entendre des bêtes de la terre, elle se mit à mugir de longues phrases houleuses, de longues phrases extraordinaires toutes traversées de vagues, de falaises, de récifs et de tempêtes de l'océan, s'interrompit soudain comme un homme ivre qui tituberait dans la mer, rattrapa ses mots en forme de corail, ses syllabes en forme de récifs, ses voyelles en forme de vagues et d'écume, ses consonnes en forme de falaises et d'embrun et ses périodes semblables aux tempêtes de l'océan ou à la paix des estuaires, s'interrompit de nouveau, bégaya, tituba et reprit ses mots de corail avec une voix de plus en plus profonde, éclatante, pénétrante, océanique, comme si elle s'adressait à une création de sourds.

Et voici résumé et transposé en langage terrestre le contenu du discours océanien :

— Nous sommes les cerfs et les aurochs de la mer et nous broutons l'herbe des profondeurs maritimes et n'avons pas l'habitude de dévorer les chairs des bêtes. Si nos frères de la terre veulent monter sur notre dos — oui, si les frères de la terre veulent monter sur notre dos — je dis : si nos frères de la terre veulent monter sur notre dos — nous les porterons vers la montagne. Entendez-vous, Bêtes de la terre ?

Et criant d'une voix encore plus houleuse, encore plus océanique, quoique bégayante :

— Nous jurons de ne pas vous faire de mal. Pourquoi sommes-nous à vous guetter aux portes, fenêtres et terrasses du temple ? C'est pour véhiculer les bêtes de

la terre en souvenir du grand, saint, ineffable Véhicule Bouddhique. Oui, cela même!

Tout mugissant et maritime qu'il fût, tout rebondissant de vagues et de sel et tout rocailleux de grottes marines, jamais discours énoncé par une voix océanienne ne reçut autant d'applaudissements terrestres et célestes. Car les rois-fantômes s'étaient joints aux bêtes de la terre pour applaudir. Et les bêtes applaudissaient de tout leur cœur comprenant que les baleines qui jusqu'à présent, n'avaient connu que la lumière païenne du soleil, venaient de s'ouvrir à la véritable lumière et s'étaient converties au Bouddhisme à la vitesse de la foudre. Car lorsque le chef des dugongs, à l'ordinaire muet, avait commencé à mugir comme l'océan, il ne savait pas ce qu'il mugissait; il débitait ses phrases marines, ses grandes périodes salées comme un homme pris de vin ou mordu par la grâce. Mais toutes les bêtes sentaient que sa conversion était sincère, que le désir de les véhiculer partait d'un cœur pieux. Les baleines avaient les mêmes attitudes devant le temple de Dieu que les cerfs attelés au char du roi d'Angkor; dans le remous des vagues, les cerfs de l'océan piaffaient d'impatience comme les cerfs d'Angkor.

Mais les requins n'avaient pas dit leur mot. Ils se contentaient de verrouiller en silence le temple avec des clés de jade de huit mètres de long bardées de dents et de nageoires, leurs corps lumineux et féroces et le silence démoniaque dans lequel ils se complaisaient disait clairement aux baleines :

— Qu'est-ce que c'est que ce Véhicule Bouddhique?

Nous ne connaissons pas le Véhicule Bouddhique. Dieu nous a donné l'ordre de dévorer et nous dévorons, d'être féroces et nous le sommes.

Au silence des requins, le chef des baleines répondit :

— C'est un tort, requins, c'est un tort de dévorer la chair de son frère. Les requins devraient brouter l'herbe comme les dugongs. Ils nageraient instantanément dans la lumière du Bouddha. Ils sauteraient des myriades et des myriades d'années et se coucheraient dans l'océan du Nirvâna. Requin, requin, tu devrais brouter l'herbe, tu devrais brouter l'herbe, requin !

Mais au lieu d'écouter le sermon parfaitement orthodoxe de la baleine-chef, les requins commençaient à broyer avec leurs dents les pierres de la maison de Dieu. Alors que firent les bêtes dans l'épouvante qui les unissait ? Toutes les bêtes, entassées les unes sur les autres, crièrent à l'ascète :

— O Saint, comment veux-tu que nous retournions à la mer sans être dévorés par les requins ?

Et de la voix qu'elles aimaient tant, de sa voix faible et douce qu'il n'avait pas besoin d'élever pour pénétrer jusqu'au fond de leurs cœurs, l'ascète, du haut de sa tour, répondit aux bêtes :

— Je fermerai avec mon doigt la gueule des requins.
Ma charité a déjà sellé les baleines
Et mis un mors dans leur bouche.
Courage! Retournez à la mer, la matrice commune.
Et bondissez, comme de jeunes gazelles, dans l'écume,

Vous souvenant qu'à l'origine du monde, l'eau vous
a enfantées comme les poissons.
Courage! Retournez à la mer, la matrice commune!
Dieu, au loin, vous a réservé un océan desséché
Où poussent les tecks et les pins à deux feuilles,
Où les poissons n'osent voler dans les arbres
Ni s'aventurer au delà des nuages.
Nagez jusqu'aux cimes de la terre!
Saisissez la montagne avec vos dents,
Avec vos griffes, avec vos crocs,
Et l'océan sec vous accueillera au bord du ciel.
Et dans la joie qui met en branle les constellations,
Les mâles s'uniront aux femelles
Et vous reviendrez vers moi avec vos fruits.

## CHAPITRE V

### Le Retour à la Matrice

Les oiseaux qui volaient déjà depuis une heure vers le sec, étaient revenus, lassés d'incliner vainement la tête sur la mer pour voir si les bêtes les suivaient à la nage. Maintenant semblables autour de l'homme aux principautés angéliques autour de Dieu, l'armée innombrable des ailes conjuraient les animaux de croire en la parole du Saint. Et le chef rose des grues antigones, semblable au chef des séraphins, se posa sur la tête de la tigresse et chanta :

— Qui retournera la première, dans la matrice de l'univers ?
Qui bondira, dansera, s'enivrera et s'étalera la première
Dans la large matrice de l'univers ?

Après lui, le chef blanc des ibis, semblable au chef des dominations, se posa, à son tour, sur la tête de la tigresse et chanta :

— Qui donnera l'exemple à la création ?

Après lui, le chef noir des jabirus, semblable au chef des archanges, se posa à son tour sur la tête de la tigresse et chanta :

— Qui, à la mer, énoncera, la première, la parole du Bouddha ?

Qui, à la matrice du monde, versera le premier rayon du Nirvâna.

Et qui, la première, délivrera cette grande matrice de la roue des transmigrations ?

Marquée du sceau de six pattes célestes, la tigresse tourna la tête vers le gaur, le cerf, l'éléphant qui demeuraient aux pieds de l'homme, aveugles, sourds et muets à la vaine pulsation de l'univers. Elle leur demanda, brûlant d'illuminer l'océan, brûlant de se signaler aux yeux de la création entière en labourant les flots avec la lumière du Bouddha :

— Amis, amis, sauterais-je dans cette profonde matrice où vous laisserai-je, amis, sauter avant moi ?

L'éléphant lui répondit :

— Saute, amie, dans cette matrice. Comment nous qui avons volontairement coupé le cordon ombilical qui nous reliait au monde, pourrions-nous encore sauter dans cette matrice ?

Le gaur lui répondit :

— Nous avons pour notre part brisé la chaîne des existences animales, végétales et divines et il ne nous reste plus que cette seule existence avant d'atteindre à la dignité de l'homme.

Le cerf parla à son tour :

— Et quand le saint que nous adorons deviendra, dans sa vie prochaine, le Bouddha, nous serons ses trois disciples bien-aimés qui monterons avec lui au Nirvâna.

*Chœur des trois bêtes.*

Saute, amie, si tu veux, dans cette matrice, nous, retranchés de la terre, des cieux et des mers, nous demeurons couchés aux pieds de l'homme.

Alors la tigresse, brûlant de plus en plus du désir d'illuminer l'océan de l'illumination bouddhique, résolut comme le lui avaient conseillé les oiseaux, de se donner en exemple à la création entière. Elle lécha les pieds de l'homme pour lui dire adieu. Puis rugissant avec la voix du Créateur, rugissant aux oreilles de toute la création, rugissant l'ordre divin de l'imiter, la tigresse sauta dans la mer.

Et du haut en bas de l'échelle des êtres, toute la création retint son souffle pour observer le petit cercle d'argent formé à la surface des eaux par le plongeon d'une tigresse dans la matrice du monde; ils retinrent leur souffle pour observer la faible écume en forme de bouche chantant silencieusement :

— A présent une tigresse est retournée dans la grande matrice.

Mais il ne s'était pas écoulé une minute que déjà les

singes, les bêtes les plus impatientes de la jungle, commençaient à gémir :

— Noyée, noyée, la tigresse, comme les arbres.

Déjà, les mangoustes gagnées par la nervosité des singes, commençaient à se lamenter :

— Dévorée, dévorée, la tigresse, par les baleines et les requins.

Quand soudain le chef des cervidés, avec la grande voix qui rappelait aux bêtes la paix et la douceur de la savane au mois de décembre, lorsque la mer se retire de la jungle et que celle-ci reçoit, comme une vierge, le premier baiser du soleil, la voix forestière du chef des cervidés brama avec allégresse :

— Frères et Sœurs, je la vois, la tigresse. Voyez-vous, ce point d'or, à l'horizon ? Un petit arbre qui chevauche un rocher blanc. L'arbre, c'est la tigresse et le rocher blanc, ô Création — poussez-vous davantage sur l'échelle des êtres — le rocher blanc, c'est le roi des requins. Êtes-vous devenue aveugle, ô Création ? Etes-vous devenue sourde, ô Création ? Ai-je affaire, moi, noble chef des cerfs, à une création d'aveugles et de sourds ? O mes biches, n'entendez-vous pas les cris de la mer qui se dresse sur la pointe de ses vagues pour contempler une tigresse chevaucher un requin. La mer frotte ses yeux roses, la mer lève ses bras azurés vers les cieux et soudain poussant une longue plainte, la mer ne peut plus contenir son épouvante ; devant un tel prodige, le vaste cœur de la mer s'arrête de battre et elle s'évanouit de surprise et de terreur.

Alors, au moment où la mer s'évanouissait comme un

doux être féminin, la vision qui était seulement perceptible pour le cerf, l'inspiré de la jungle, s'étala aux yeux de la création entière dans toute l'amplitude de sa magnificence horrible et surnaturelle. Les bêtes virent distinctement, à cent mètres du temple, la tigresse couchée miraculeusement, par la grâce de l'homme, sur le plus gigantesque des requins, couchée paisiblement sur le trône marin qui était le dos d'un squale de douze mètres de long et de huit mètres de large — requin tout habillé de jade, tout aussi habillé de jade blanc que l'archange qui portait autrefois la lumière, tout aussi blanc que l'archange déchu transformé par le péché en démon de jade, tout aussi taillé dans le blanc et la méchanceté que ce démon-là à qui le péché — remplaçant les ailes par les nageoires — avait accordé la royauté de l'enfer. Ainsi sa ressemblance avec l'archange déchu, qui avait gonflé le requin au point de ressusciter et d'incarner en lui le squale gigantesque et féroce qui servait de coursier au grand Déluge, lui avait aussi accordé le sceptre des enfers maritimes et il était le roi du peuple des requins qui descendent chaque année, à la voix du Déluge, la mer de Chine et vont sur le Mékong et sur le Tonlé-sap en même temps que sur les affluents intérieurs de leur rêve démoniaque visiter les jungles inondées du Cambodge.

Hors des vagues bleues qui s'étaient volatilisées d'horreur, il surgissait, aux yeux de la création épouvantée, dans les flots de sa méchanceté pâle, mais nullement impassible, nullement adaptée à sa condition de roi. A travers les houles d'une sauvagerie blanche,

dans les remous de la plus effroyable et démoniaque des colères, le roi des requins plongeait et replongeait sans pouvoir déraciner la tigresse de son dos. Ses nageoires dorsales et caudales aussi puissantes que la mousson d'été, battaient autour du fauve sans pouvoir l'atteindre d'une chiquenaude ni même l'ébranler du trône de son dos. Et dans ses transports de rage le squale mordait ses propres nageoires sans pouvoir réveiller la tigresse du songe merveilleux qui la tenait en équilibre sur la colonne vertébrale du requin, aussi solidement que si les deux bêtes avaient été liées l'une sur l'autre avec des chaînes de diamant. Et la création pétrifiée d'horreur vit un roi requin qui, de rage de ne pouvoir dévorer une tigresse, se dévorait lui-même, gloutonnement, férocement, sadiquement, sans la moindre dignité royale, un roi requin qui buvait à flots son propre sang, et s'enivrait de la liqueur que Dieu avait mise dans ses veines sans aucun scrupule ni pour sa condition royale ni pour les comptes qu'il avait à rendre au Créateur, un roi requin qui, avec ses dents que Dieu lui-même avait taillées en scie, arrachait sa chair par paquets et les envoyait à son ventre avec une voracité à ce point inouïe qu'elle se repaissait autant de sa propre douleur que de sa graisse.

O vision infernale du monstre qui courbe la tête sous son ventre pour dévorer ses nageoires ventrales et anales et dans d'horribles spasmes de rage, de souffrance et de plaisir indicible, lève sur la mer un mufle écarlate qui lance des jets de sang aux baleines horrifiées! Vision infernale du monstre qui plie ensuite son

corps en cercle, la tête touchant la queue, pour se venger et se repaître de ses nageoires caudales qui n'ont pu draîner jusqu'à sa gueule la tigresse. Vision infernale du monstre qui vomit ses nageoires inférieures en s'épuisant à dévorer ses pennes supérieures et rattrape son vomissement dans les vagues et s'acharne de nouveau aux palmes de son dos et de sa queue! Vision infernale qui étouffe le gong boueux des crocodiles en faisant gicler jusqu'à leur langue le sang épais du roi des requins et force l'armée des squales qui rongeaient les pierres de la maison de Dieu, à s'arrêter, gueules béantes.

LES REQUINS

Qu'est-ce qu'il a, notre roi, est-ce qu'il ne devient pas fou? Pourquoi dévore-t-il ses nageoires au lieu de dévorer cette tigresse?

LE ROI DES REQUINS

Ah! Mer indigne, vous me forcez de manger ma propre chair au lieu de me verser dans la gueule cette tigresse. Eh bien! Je les digère, mes grandes nageoires. Eh bien! Je les digère, mes petites nageoires. Eh bien! Je raclerai aussi la graisse de mon dos et il faudra bien alors que cette tigresse se décolle de mon dos ou si elle ne peut se décoller de mon dos, il faudra bien que je l'engloutisse avec les pennes, la peau et la graisse de mon dos et s'il le faut, je mangerai, je dévorerai, je digérerai jusqu'à mon cœur, mon estomac, mon foie, ma rate et jusqu'à ma colonne vertébrale et jusqu'à mes

entrailles et jusqu'à ma gueule et je resterai seul avec mes dents.

LES REQUINS

Notre roi est en train de se dévorer lui-même avec le plus magnifique, le plus admirable et le plus louable des appétits. Hâtons-nous de prendre part au festin royal. Et nous aurons chacun un bout de roi et un bout de tigresse.

LES CROCODILES

Ces deux chairs emmêlées doivent être bien exquises. Suivons vite les requins.

LE CHEF DES CROCODILES

Prudence! Prudence! Restez à l'ombre de la maison de Dieu. On ne sait ce qui peut arriver. Pour deux proies minimes, vous risquez de perdre la création entière.

Les hypocrites continuent à flatter l'ombre de la maison de Dieu, pendant que les voraces se jettent sur la personne sacrée de leur roi qui expire, mangeant et buvant dans les vagues mugissantes de son propre sang. Et pendant qu'ils disputent à leur chef l'affreux festin de son corps, le plus hardi s'élance sur le dos royal pour engloutir la tigresse. Mais subitement ses puissantes mâchoires sont saisies d'un tic miraculeux qui, les tordant de travers, leur défend de blesser le fauve, et la gueule de scie avec la délicatesse d'une bouche rose d'enfant et l'innocence des dents de lait envoie la

tigresse, comme une pomme-cannelle, sur le dos d'un autre requin.

Et celui-ci, tordu et prolongé de la même grimace, ne peut, ni des dents ni des nageoires, blesser la tigresse mais empruntant à l'enfance sa vivacité et sa délicatesse, il envoie de la gueule le fauve, comme une pomme-cannelle, sur le dos de son voisin.

Et celui-ci tordu et prolongé de la même grimace, en essayant de dévorer la tigresse, emprunte, à son tour, à l'enfance, l'innocence de sa bouche et de ses dents et envoie, à son tour, le fauve comme une pomme-cannelle, sur le dos de son voisin.

Alors pendant que toute la création siffle, rugit, barrit, brame, miaule, roucoule, hennit, s'exclame et s'exalte en toutes langues, l'armée des requins rendue par la rage encore plus blanche, au delà des limites de toute blancheur, fond sur la tigresse comme l'enfer entier sur un seul petit arbre de la jungle, mais comme un enfer non de soufre mais de jade, un enfer de substance précieuse, un enfer de jade blanc, et soudainement cet enfer saisi, tordu et prolongé d'un tic collectif, se voit contraint d'échanger sa férocité contre l'aspect même de ce qu'il redoute le plus, contre l'innocent, contre le pur et suave aspect de l'enfance et les gueules de scie avec la délicatesse d'une bouche rose d'enfant et la pureté ravissante des dents de lait, renvoient la tigresse de dos en dos comme une gracieuse, invincible, rayonnante et magique pomme-cannelle.

Que rappelaient-ils ainsi, jouant, malgré eux, sur la mer, que rappelaient-ils ainsi jouant silencieusement et

intensément sur la mer, que rappelaient-ils, ces blancs démons d'un enfer de jade ? Leurs nageoires diaphanes évoquaient toujours l'idée des anges, leurs nageoires diaphanes — peut-être encore davantage que les plumes des plus beaux oiseaux — évoquaient toujours l'idée de séraphins — mais de séraphins déchus — et bien que ne pouvant s'exprimer, comme l'oiseau, par le chant, mais par le silence, que rappelaient-ils, jouant sur la mer, ces blancs démons d'un enfer de jade ?

Ils rappelaient — et pourtant le cœur continuait à se serrer et l'âme à se sentir mal à l'aise — ils rappelaient les enfants des hommes jouant à la balle dans une prairie. Oui, voilà ce qu'ils rappelaient sur la mer. Des enfants des hommes jouant à la balle dans une prairie de la terre. Mais où étaient les cris de joie, le double cri de joie des enfants qui jouent et du ciel qui joue avec eux ? Ici sur les prairies de la mer, pas de cris superposés, le premier du ciel et le deuxième des enfants. Et pourtant, avec leur silence, les blancs démons de jade évoquaient les enfants jouant bruyamment à la balle dans une prairie terrestre et — bien que le cœur continuât à se serrer et l'âme à se sentir mal à l'aise — maintenant, ils n'évoquaient plus autre chose : des enfants jouant à la balle dans une prairie terrestre.

***

Mais à présent les vagues, avec révérence, emportent tout ce qui reste du roi des requins : une mâchoire en forme de scie, qui continue à mastiquer le vide sur la

surface des eaux. Les vagues enterrent dans leur sein le seul débris du plus gigantesque des squales et alors la blanche, folle, solennelle et silencieuse frénésie qui forçait les requins à lancer la tigresse de dos en dos comme une balle, tombe et s'apaise comme par enchantement. Ils s'arrêtent vaincus par l'infinie lassitude de leur jeu décevant. Vont-ils s'endormir sur la mer ou voler avec leurs nageoires d'anges déchus au fond de l'abîme abandonnant la tigresse et retrouvant la paix? Mais pour des ailes qui se sont transformées en nageoires, le souvenir de l'origine n'exclut-il pas l'idée même de la paix? Une nouvelle férocité issue de leur lassitude s'enfle à mesure que s'apaise la première fureur; une nouvelle voracité les condamne à se jeter les uns sur les autres. L'enfer de nouveau mène la ronde et, pendant que la tigresse continue à sauter sur leur dos comme une balle ou comme une pomme-cannelle, l'enfer dévie sur eux-mêmes leur convoitise. Il n'est plus rien de la mer dont ils aient faim — sauf de leurs frères. Rien de l'enfer : excepté ses nageoires de jade. Voilà ce que semble crier leur silence. Et leurs clameurs muettes plus hautes que la rumeur de la création, forcent à se taire toutes les bêtes épouvantées. Sous l'eau, les poissons vont se cacher dans les trous des arbres.

Qui, du ciel ou de la terre, s'est vanté d'avoir déchaîné pareille tempête? Qui, de la mer, a craché pareille rage? Les batailles entre monts d'éléphants ne sont rien. Celles entre arbres-tigres ne sont rien. Et avec les hurlements de leurs cétacés de fer, de leurs oiseaux et de leurs poissons soufflés par eux-mêmes, les batailles des

hommes, aussi, ne sont rien, comparées à cette blanche, muette et frénétique bataille de requins. Le sans-voix de leur fureur forçait même la mer à se taire. Plus une vague n'osait dire ce qu'elle pensait. Et la mer se modelant sur le muet, éleva jusqu'au paroxysme la violence de la bataille. Même le sang des requins, en teignant le doux visage de l'eau, n'avait pas de voix; même le vent épouvanté n'osait faire bouillir, dans la chaudière marine, tant de sang taciturne. Chaque requin qui tombait mourait, en silence, sous la dent silencieuse de son frère pâle. Et quand enfin le silence toucha la hauteur des cieux, la bataille prit fin. Les requins vainqueurs avec les requins vaincus dans la bouche, suivirent docilement les cercles ensanglantés que l'enfer dessinait dans les rondes de la bataille et ils disparurent avec les proies fraternelles au fond du gouffre.

***

L'enfer a saisi les vainqueurs comme les vaincus et maintenant la mer balayée, sarclée, purifiée par ses propres vagues retourne au bruit en pouffant d'un rire indicible. Oh! écoutez rire la mer du bon tour joué aux requins. Ce rire frais, joyeux, sonore semblable au hennissement d'une cavale surnaturelle, gagne et secoue l'échelle entière de la création — y compris les baleines. Mais où sont les crocodiles? Disparus. Tous les êtres n'en finissent pas de rire avec les flots. Mais toi, ô Tigresse, tu demeures, toute seule, au milieu de la mer, comme une petite déesse née de l'écume, mais comme

une petite déesse essoufflée d'avoir servi de ballon aux requins. Et en outre, ô Déesse, ayant bu pas mal d'eau, tu tousses, tu craches, puis tu te redresses fièrement à la pointe des flots, tu fais deux ou trois pirouettes sur les collines de la mer. Tu tousses, tu craches encore, tu lèves la tête vers l'homme, et de ta voix royale la plus claire, qui s'accorde déjà au hennissement de la mer, tu rugis deux ou trois rugissements maritimes pour remercier l'homme d'avoir en ta faveur opéré un tel miracle sur la mer et tu lances un quatrième rugissement maritime pour inviter la création à se jeter, comme toi, dans la matrice du monde, puis tu disparais avec les aigles.

***

Et voici, selon leur hiérarchie, les bêtes qui retournèrent dans la matrice du monde.

Les éléphants sautèrent, les premiers, selon leur hiérarchie, les deux chefs séculaires à la tête des mâles, puis les femelles suivies des enfants. Et même la mer ne put anéantir leurs milliers d'années d'ordre social et de fraternité. Les vieux éléphants retournaient les vagues pour sauver les éléphanteaux; les mâles, en nageant, avaient enroulé leurs trompes autour du cou des femelles chargées de fruits; et tous aplanissaient — les forts soutenant les faibles — les chemins de l'océan avec autant de majesté et de sérénité que s'ils traçaient, aux autres bêtes, les pistes de la jungle.

Ensuite, selon leur hiérarchie, sautèrent les élans au cou hérissé d'écureuils qui s'étaient suspendus à leur

crinière rousse avec la même confiance qu'aux chevelures des arbres. Mais si douce était l'onde que les petites bêtes curieuses ne tardèrent pas à quitter leur refuge pour chercher si la mer ne recelait pas des fruits comme la terre.

Selon leur hiérarchie, sautèrent les cerfs sambhar aux cornes enlacées par les singes qui ressemblaient à des pilotes tenant le gouvernail de la création. Mais si douce était la mer, que laissant là leur nouvelle dignité, gibbons et semnipothèques ne tardèrent pas à lui tendre la main et à mendier aux vagues, avec des cris plaintifs, les mangues et les bananes de la forêt.

Selon leur hiérarchie, sautèrent les aurochs qui, en trouvant la mer encore plus douce que la savane, mugissaient de béatitude, les uns aux autres : N'est-ce pas cela que nous avons rêvé toute notre vie, n'est-ce pas cela le vieux, vieux souvenir qui nous tourmentait quand nous broutions l'herbe de la terre, ce vieux souvenir, n'est-ce pas cela : lianes de vagues, herbages de houles et courants d'arbres sous-marins.

Selon leur hiérarchie, sautèrent les buffles qui, en trouvant la mer encore plus douce que la savane, de dilatation, mugissaient les uns aux autres : C'est cela le vieux souvenir qui nous remplissait de délices quand nous broutions l'herbe de la terre, ou quand nous nous couchions dans la boue, le vieux souvenir qui nous remplissait de tristesse; nous touchons enfin notre rêve, l'océan; nous touchons enfin la profonde et suave amertume déposée au fond de nos âmes par nos ancêtres.

Selon leur hiérarchie, sautèrent les sangliers soufflant

comme des phoques et grondant aux buffles : Non, non pas salée mais sucrée, la mer. Vous verrez que nous finirons par trouver au fond d'elle des champs illimités de patates, d'iguanes et de cannes à sucre.

Selon leur hiérarchie, sautèrent les antilopes gorals pénétrées de la douceur des prairies marines au point d'avancer la bouche pour les brouter.

Sautèrent les ours pénétrés de la suavité des collines marines au point d'avancer la bouche pour en sucer le miel.

Sautèrent les panthères qui, miaulant dans les vagues de volupté, se mirent à tourner, en tous sens, l'océan pour saisir la cause de la joie marine.

Alors derrière les panthères s'avancèrent les solennelles baleines chargées de douroucoulis qui trempaient paresseusement dans l'onde leurs pattes de laine bariolée en récitant aux aurochs de la mer des versets du Tripitaka (1). Alors brisant l'échelle de la création, tous les animaux, sans aucun ordre, retournèrent au sein de leur mère à tous, sans plus se soucier de grandeur, de petitesse, d'espèces, de catégories d'aucune sorte, copiant en cela leur mère qui, en les enfantant et en les vomissant sur le sec, ne s'était pas souciée davantage d'ordre, de divisions, de hiérarchies. Comme c'était bon de retourner à leur mère ! Comme c'était bon de se sentir tous enfants d'une même mère ! De nager comme les poissons, de rejeter l'eau par les narines comme les baleines, d'étendre les pattes comme des

(1) Livres sacrés du Bouddhisme.

nageoires et de les étirer comme des ailes! De rêver, en plongeant dans la mer, que l'on est poisson. Et en rejaillissant sur la mer, que l'on est oiseau. De perdre son individualité et son espèce et de se dire : Maintenant je suis poisson. Et maintenant je suis oiseau. Je ne suis plus biche, éléphant, auroch, panthère, tigresse, rhinocéros, sanglier, ailurus fulgens, binturong, pangolin. Je suis poisson, oiseau, rien d'autre. Ma mère, en me recevant de nouveau dans son ventre, ne veut pas que je sois autre chose. Et tel est le secret de l'ivresse marine, de la grande ivresse enfermée, contenue, échauffée, exaltée dans la matrice du monde et qui, au dernier jour, au jour désigné par Dieu, lancera avec sa dynamite l'univers hors de son orbe, tel est le secret de l'ivresse marine : poisson, oiseau, oiseau, poisson.

Ah! puisque nous ne sommes plus que poissons et oiseaux, barrirent les éléphants, qui nous empêcherait de prêcher à la mer l'Evangile du Bouddha? Nous ne nous souvenons plus de nos ancêtres, les mammouths et les mastodontes. Qui nous empêcherait de devenir les prédicateurs de la Lumière et de convertir les flots? O Mer, toi qui nous fais devenir, tour à tour, poissons, oiseaux, nous t'invitons à recevoir la lumière du Bouddha. Et vous, Poissons, nous vous invitons à quitter les trous des figuiers et à boire, vous aussi, à l'Illumination.

Etes-vous prêts à recevoir la lumière du Bouddha?
Attention! Tendez vos nageoires!
Etes-vous prêts à recevoir la lumière du Bouddha?

Attention! Tendez vos nageoires hors de la roue des transmigrations!

Et alors, entendant l'invitation barrie par les éléphants, la mer, de tous les points de l'infini, accourut en trombes majestueuses sur la création, mais en se gardant bien de la noyer, la mer barrit aux éléphants :

— Nous sommes prête à recevoir la Lumière du Bouddha.

Et les éléphants crièrent une deuxième fois à la mer en barrissant plus fort que la mer :

— Reçois la Lumière du Bouddha!

Et la mer répondit une deuxième fois aux éléphants en barrissant plus fort que les éléphants :

— Nous sommes prête à recevoir la Lumière du Bouddha.

Et les éléphants crièrent une troisième fois à la mer en barrissant plus fort que la mer :

— Reçois la Lumière du Bouddha!

Et la mer répondit une troisième fois aux éléphants en barrissant plus fort que les éléphants :

— Nous sommes prête à recevoir la Lumière du Bouddha.

Et la mer barrit de concert avec les éléphants. Et les éléphants barrirent encore plus fort que la mer. Et la mer barrit encore plus fort que les éléphants. Et c'était à savoir qui barrissait le plus fort, des éléphants ou de la mer. Les éléphants continuaient à barrir à tue-tête : Reçois la Lumière du Bouddha! Et la mer continuait à barrir à tue-tête : Nous sommes prête à la recevoir.

Et c'était à savoir qui barrissait le plus fort des éléphants ou de la mer. Et la mer savait ce qu'elle faisait en barrissant de tous ses poumons avec les éléphants. Car en s'efforçant d'égaler et de dépasser en barrissements les éléphants, la mer ne fut plus ni ceci, ni cela, ni un bras de la Mer de Chine, ni un bras du Mékong, ni un morceau du cœur de l'Océan Pacifique qui s'était égaré dans les jungles cambodgiennes, ni même, ni même cette eau pure, cette eau sainte issue des neiges de l'Himalaya ; la mer, en barrissant de concert avec les éléphants, grossit au point de devenir la mer sans mélange d'aucune sorte, elle s'étala comme une prière sur la création et devint la mer secondaire toute grouillante de créatures comme au cinquième jour du monde, mais de créatures bouddhiques qui soulevèrent les vagues avec l'Evangile du Bouddha, qui labourèrent la mer jusqu'aux entrailles avec la miséricorde du Compatissant, qui ensemencèrent les flots avec l'amour et la sagesse de l'Omniscient. Et quand l'océan desséché en triangle, tout ce qui restait de la terre apparut sur la cime des vagues extasiées, la mer avait embrassé la foi bouddhique ; la grande matrice du monde vomit paisiblement les bêtes sur la montagne ; elle les vomit avec encore plus d'amour sur le sec qu'au sixième jour de la Création ; puis la mer retourna à elle-même avec la Lumière.

## CHAPITRE VI

### La Montagne

Elle était, se reflétant de toutes parts dans la mer, elle-même une mer desséchée que le Créateur avait tirée vers lui en triangle afin qu'elle renversât, sur les flots, cet air qu'il aimait tant, l'air inspiré d'une pyramide sur laquelle les arbres formaient, en rangs serrés, les hiéroglyphes de Dieu. Seul, Dieu sait à quel usage antique, elle avait déjà servi cette montagne pour que le Créateur, étendant sa grande main sur elle, la préservât depuis des millions d'années de l'omnipotence de l'eau. A quoi pensait Dieu en la laissant seule au monde avec cet air de songe enivré ? Pourquoi, dans la violence de son désir, ne la faisait-il pas retourner, elle aussi, au premier jour de la Création ? Pourquoi la laissait-il seule dans la mer avec cet air de béatitude qui étonnait

jusqu'à la béatitude des anges? Cette mer que son souffle avait desséchée en terre, que ses mains avaient peinte au vermillon, étirée en pointe, couverte de tecks, de banians, de pins, de dom-Chrey, de myrrhe, de cannelle, de cinname, d'aloès, de santal et de toutes espèces d'arbres à encens et de toutes espèces d'essences aromatiques comme autant de lettres vivantes et odorantes de sa haute écriture, mais que personne, pas même les anges, n'arrivaient à déchiffrer clairement, cette mer desséchée, pourquoi l'avait-il défendue des poissons? On se perdait en conjecture sur ce dessin de Dieu. A quoi servait cette montagne depuis des millions d'années avec son triangle d'extase? Avait-elle déjà servi à quelque dessein du Créateur au moment du grand Déluge qui avait englouti la plus méchante des humanités. Servait-elle déjà au Créateur avant qu'Il façonnât l'homme à son image? Lui servait-elle déjà au temps de tous ces déluges qui avaient précédé la naissance de l'homme et que Dieu avait volontairement passés sous silence, qu'il n'avait même pas révélés à l'intuition de ses anges ni à l'extase de ses bienheureux. Avait-elle déjà servi aux Noés des créations antérieures qui passèrent en silence en même temps que les déluges qui les engloutirent. Tant de questions restées sans réponse. Ou était-elle là simplement pour manifester la bonté de Dieu envers les bêtes de la jungle? Alors combien de myriades d'animaux n'avait-elle pas sauvées depuis le grand Déluge? Ou, quand les mauvais anges se révoltèrent contre Dieu, servait-elle déjà de repaire à leurs conciliabules? Lucifer, avec sa lumière,

descendait-il sur son triangle? Et n'est-ce pas là que l'archange saint Michel lia le diable pendant mille ans? L'étrange air inspiré qu'elle portait sur la mer laissait supposer les choses les plus extravagantes, les plus mystérieuses. Cette face triangulaire avait peut-être vu la Trinité de Dieu, et telle était peut-être l'origine de sa figure, le secret du roc de sa stabilité. Ayant vu la face de Dieu, la mer desséchée était devenue triangulaire et, par son triangle, ivre, immobile, immortelle sur les flots.

***

Mais lorsque sans interrompre son extase, elle accueillit tous les animaux de la jungle jusqu'au dernier, lorsque sans interrompre son extase, elle accueillit jusqu'au pangolin sur ses beaux rochers de grès rouge qui gardaient encore la trace innocente des premiers pas de Lucifer — deux pieds d'enfant dont le contour suave témoignait encore de la pureté primitive du chef des archanges, le grand vent cosmique qui avait transporté les bêtes sur la montagne s'écarta pour livrer passage aux menus souffles individuels. Les petits oiseaux, avec des cris de terreur, s'envolèrent loin des grands; les mangeurs d'herbe s'enfuirent loin des mangeurs de chair ; la panthère se retrancha de la tigresse et celle-ci du rhinocéros. Chaque animal se ressouvint de son ennemi, chaque animal eut peur, chaque animal eut faim, et tous oublièrent la vision de l'invisible. Ils voulaient recommencer là-haut l'existence d'en bas. Les mangeurs d'herbes se mirent en quête de pâtu-

rages, les mangeurs de chair flairèrent les traces de leur bétail et à peine, en touchant terre, eut-elle repris sa nature, que Dakini se jeta sur un buffle et le dévora. La mer pourtant continuait à mugir autour de la montagne avec les mugissements de la mer secondaire, les vagues comblaient les vallées et les précipices jusqu'aux épaules du mont; de temps en temps une baleine venait brouter rêveusement le santal, la myrrhe, la cannelle; un caïman poussait sa gueule sur les rochers; les poissons tentaient l'ascension de la montagne et retombaient dans la mer comme des offrandes maritimes de gemmes dédaignées par la face triangulaire. Et malgré la grandeur sereine du spectacle, les éléphants entrèrent les premiers en rut. Un jour ne s'était pas encore écoulé et déjà avant le lever de la lune, les éléphants entraient en rut. On aurait dit que, malgré la sainteté de la montagne, la grosse matière rentrée en eux-mêmes, au toucher de la terre, leur commandait d'entrer en rut. Avant même d'être baratté par la foudre, l'air fut agité par le violent désir de la création. Dakini rejeta à la mer le cadavre du buffle dont elle n'avait pas eu le temps de se rassasier, et reprenant à la place son désir et se séparant enfin de sa réflexion, de sa pudeur et de sa prudence, elle bondit, comme une folle, vers la cime du mont où déjà, depuis trois jours, avec leur bétail, s'étaient réfugiés les rois des autres jungles, qui ne connaissaient pas encore l'homme. Mais brusquement, à mi-chemin, elle fit mine de lancer, lui aussi, son désir à la mer et reprenant son allure noble et sereine, elle s'arrêta dans un petit bois de tram et de

sambor-loveng. C'était un bois triste et doux mais qui ne tirait ni sa suavité ni sa mélancolie de ses arbres balsamiques. C'était un bois qui touchait profondément le cœur mais qui ne tirait pas son charme de ses tubéreuses ni de ses lys, un bois semblable à tant d'autres bois du Cambodge encore mal réveillés, malgré les saisons, du songe du Paradis Originel. Un de ces bois hantés par les esprits mâles et femelles qui n'ont pas encore décidé de se convertir en anges ou démons. On les appelle incubes et succubes et sans cesse ils sont visités dans ces bois par des tourbillons d'anges et de démons qui les pressent de se fondre dans la substance du bien ou du mal. Sans voir ces esprits neutres et pourtant liés à eux par une affinité mystérieuse, la tigresse se coucha sous les arbres odorants. Elle ne rugissait pas. Le tonnerre rugissait pour elle. Le tonnerre, pour elle, appelait les mâles. Le tonnerre avait respiré, le premier, l'odeur de la femelle. Le tonnerre se mariait, le premier, à l'odeur de la femelle. Odeur et tonnerre s'accordaient pour appeler les mâles.

Et bien que le tonnerre, marié à cette odeur, vociférât l'appel de la tigresse, la mer ne cessait de mugir autour de la montagne et de tenir tête au tonnerre comme elle avait tenu tête aux éléphants. La mer mugissait avec le tonnerre comme elle avait mugi avec les éléphants. Et c'était à savoir qui criait le plus fort de la mer ou du tonnerre. C'était à savoir qui appelait le plus fort les tigres, de la mer ou du tonnerre. Car la mer, elle aussi, respirait l'odeur de la femelle. La mer se mariait, elle aussi, à l'odeur de la femelle. Et maintenant, mer,

tonnerre et odeur s'accordaient pour appeler les mâles.

Et pendant que la mer et le tonnerre mariés à cette odeur vociféraient l'appel de la tigresse, deux arbres fumants et fulgurants frappés par la foudre roulèrent en se battant du pic de la baleine. Ils tournèrent en trombe autour de la femelle pendant que la mer continuait à mugir avec le tonnerre. Comme la terre tourne autour du soleil et comme la lune tourne autour de la terre et comme la mer tournait autour de la montagne, ils tournaient en se battant autour de la femelle, mâles aussi flamboyants que deux arbres illuminés d'éclairs et plus semblables à deux arbres qu'à deux tigres dans l'ouragan d'amour qui les faisait tourner en trombe autour de la femelle. Elle n'avait pas bougé; elle ne s'était dépouillée ni de son silence ni de sa sérénité, mais tout en restant couchée sous les arbres odorants, tout en ne faisant pas le moindre geste, elle s'était couronnée d'orgueil et de lumière. Et quoique avec sa beauté hautaine, scintillante et paisible, elle fût le centre du cyclone, les mâles ne la voyaient pas. Comme la mer et le tonnerre, ils s'étaient liés à l'odeur de la femelle sans la voir. Cette odeur levait en eux un désir plus violent que celui de l'amour, le désir de la mort, c'est pourquoi, sans la voir, ils tournaient en se battant autour de la femelle, éparpillant, comme des branches, leurs hiéroglyphes, s'arrachant des lambeaux de l'écriture de Dieu, éclaboussant de leur liqueur, les arbres, et mêlant leur sang à la pluie qui fécondait la montagne. Mais à mesure que le combat s'élève à son paroxysme, l'ivresse du sang exhausse la luxure, l'orgueil,

la jalousie. A mesure que le combat s'élève au paroxysme, le tigre qui sait qu'il va mourir n'est pas moins heureux que le tigre qui est sûr de posséder la tigresse. A mesure que le combat s'élève au paroxysme, l'ivresse du sang les oblige, dans la lutte, à dépasser leur propre corps. A cette heure, sont-ils deux tigres, sont-ils deux arbres, sont-ils deux créatures terrestres ? La mer mugit qu'ils sont deux planètes qui se battent pour l'amour d'une comète. Le tonnerre rugit que le désir qui les pousse à se détruire est le même qui précipite deux astres, l'un contre l'autre à la vue de la chevelure d'une comète. La mer mugit que le sang des tigres qui teint la montagne est le même que celui qui rougit le ciel dans le combat des astres. Le tonnerre rugit que la passion de deux bêtes, en explosant jusqu'au firmament, y retrouve l'analogie. La mer mugit que tout ici-bas a sa répercussion dans le ciel. Le tonnerre rugit : en bas deux tigres, en haut deux astres. La mer mugit : en bas une tigresse, en haut une comète. Le tonnerre rugit : deux astres se mordent pendant qu'autour d'eux leurs satellites retiennent leur haleine. La mer mugit : deux tigres se déchirent pendant qu'autour d'eux leurs bétails retiennent leur haleine. Le tonnerre rugit : l'un des deux astres arrache le cœur à l'autre. La mer mugit : l'un des deux tigres arrache le sexe à l'autre. Mort rugit le tonnerre. Amour mugit la mer. Mort rugit le tonnerre. Amour mugit la mer. L'astre vaincu succombe sous l'astre vainqueur rugit le tonnerre. Le tigre vaincu succombe sous le tigre vainqueur mugit la mer.

Et n'ayant plus de voix, mer et tonnerre se taisent.

## CHAPITRE VII

### Les Noces

Mais après avoir tué son rival, l'orgueil quitta le tigre en même temps que la jalousie et l'ivresse du sang. Sans abandonner le cadavre, il se tourna dans la direction de la femelle — elle gardait, couchée sous le tram, son énigme — et lui, craignant de la perdre par un geste trop brusque, il maîtrisait dans la victoire son désir et se contentait de la regarder de loin avec infiniment de noblesse.

C'était un mâle qui, malgré le jour et la nuit également distribués sur sa robe, malgré la lumière rouge de son écorce, la noire luxuriance de ses ramures, approchait déjà de la vieillesse, un mâle de huit à neuf ans à qui l'expérience de l'amour ôtait toute illusion, qui se défendait de croire, comme un novice, qu'une femelle

se donnerait à lui, immédiatement après le meurtre d'un autre tigre. Rien de plus faux et de plus capricieux en amour, qu'une tigresse. Qu'est-ce qu'une femme à côté d'elle? La femme n'est ni coquette ni fausse.

Sous le regard du mâle, Dakini se mit à bâiller. Ensuite, elle s'étira voluptueusement. Elle feignait de n'avoir rien vu, elle feignait de se réveiller d'un profond sommeil. Et comme si elle était encore tout engourdie de rêve, elle vint vers lui avec nonchalance, les yeux mi-clos. Mais de loin, il l'entendait déjà qui bourdonnait comme une abeille. Elle vint en bourdonnant. Elle lui lécha l'oreille droite où le sang coulait et même l'oreille gauche où ne coulait pas de sang. Et tout en lui léchant les oreilles, elle bourdonnait comme une abeille. Il lui abandonnait la tête, les yeux clignotants de délices, mais dès qu'il essayait de la caresser à son tour, elle se dérobait. D'ailleurs, après cinq ou six coups de langue, elle le quitta brusquement. Bien qu'il saignât pour elle de vingt blessures, elle lui tourna le dos. En bourdonnant, en se dandinant, en remuant faiblement la queue, elle se dirigea vers le mort et, toujours avec sa petite musique d'abeille, elle tourna autour du cadavre, le flaira d'un air étonné, mutin, candide et lui lécha, à lui aussi, sur le mufle, une gouttelette de sang. A la voir avec cette expression ingénue, on aurait juré qu'elle buvait du sang pour la première fois de sa vie. La caresse accordée au mort rendit au vivant sa jalousie et sa rage. Il osa en grondant lever sur la femelle, une patte menaçante. Elle lui montra les dents.

Il se tut. Elle recommença à bourdonner comme une abeille.

Mais était-ce vraiment la compassion qui la poussait vers le mort ? Le visage enfantin qu'elle avait pris pour lécher cette petite goutte de sang était totalement dépouillé de pitié. D'ailleurs, après avoir goûté à la liqueur des deux mâles, on aurait dit qu'elle repoussait brusquement de sa face tant d'innocence et de candeur, qu'elle reniait pour ainsi dire son enfance et son adolescence. Une flamme joyeuse crépita dans ses yeux, une flamme orgueilleuse, une flamme consciente de sa supériorité de femelle. Et soudain on eut dit qu'elle éclatait de rire, qu'elle éclatait d'un beau rire féminin en miaulant sa joie, en se renversant sur les fougères et sur les lianes, en se roulant sur le nard et sur le cinname, en brisant le cou de grands lys rouges et de tubéreuses bleues ; elle se renversa sur le dos, les pattes en l'air, et elle montra son ventre blanc au mâle en miaulant d'un rire nerveux, aigu, voluptueux qui ressemblait au rire de la femme.

Debout, en face d'elle, le mâle léchait ses blessures. Bien que ce rire ne fût pas un rire spécial à Dakini, bien qu'il eût déjà possédé ce rire en faisant l'amour avec d'autres tigresses, ce rire rendait toujours un son neuf qui surprenait sa sagesse. Et quand ce rire entrait dans le tigre, il tremblait de désir et devenait subitement fou. Aussi abandonnant sa réflexion, s'apprêtait-il à bondir sur la femelle, lorsque deux éléphants surgirent dans cet odorant bosquet d'arbres balsamiques.

La tigresse était à ce point ivre de son rire et le tigre était, à ce point, ivre de son désir qu'ils n'avaient pas entendu le pas des éléphants. Ils étaient, eux aussi, mâle et femelle qui marchaient comme s'ils étaient liés l'un à l'autre. Ils étaient semblables à deux rochers gris qui, prisonniers l'un de l'autre, marchaient avec la légèreté et la gravité de l'amour, avec une légèreté et une gravité presque aériennes. Les pachydermes lancèrent aux tigres, en passant devant eux, un regard pensif et l'éléphant femelle détourna la tête pour observer le cadavre du vaincu que rongeaient déjà les fourmis rouges. Bien que ce coin de la jungle mélangeât une âcre odeur aux parfums du tram et du samborloveng, une odeur de tigre de la saison pluvieuse, une odeur de sang et d'amour, les éléphants ne s'étaient pas dérangés de leur route. Ils savaient qu'ils n'avaient pas à se déranger et que malgré cette âcre odeur de félin, cette âcre odeur de sang et d'amour, ce n'étaient pas les tigres mais les éléphants qui étaient les rois de la jungle d'un bout de l'année à l'autre.

Cependant, fallait-il se fier à une tigresse qui riait d'un tel rire? Elle qui dans sa saison de prudence, de réflexion et de sagesse, était pleine de déférence pour l'éléphant au point de s'humilier en se cachant sur son passage, elle regardait, à présent, les deux rochers amoureux et ambulants de face et non de biais. Elle s'était levée de son rire pour mieux les regarder. Elle s'était placée au milieu de leur route, le nez dressé vers l'odeur d'une autre espèce. C'était aussi une odeur d'amour. Et l'éléphant femelle voyant que la tigresse

flairait son odeur s'arrêta brusquement. Et l'éléphant mâle, pour ne pas quitter sa femelle et la défendre au besoin, s'arrêta lui aussi. Et le tigre se glissa furtivement derrière sa femelle. Et les deux femelles se toisèrent avec insolence. Et tout cela avait un air de folie. Mais non de folie particulière à des tigres et à des éléphants. En vérité, toute la jungle, lorsque rugit le tonnerre, sort de la sagesse pour se baigner dans la pluie et devient folle pour procréer.

Mais en dépit de la perte de sa sagesse, la tigresse aurait-elle osé attaquer l'épouse de l'éléphant ? Sa folie était plus réfléchie et plus sauvage. Elle méditait, de se glisser sous le ventre de l'éléphant mâle pour l'émasculer. Elle qui n'avait pas encore connu de tigre, choisissait le ventre de l'éléphant mâle pour le mordre, pour le griffer, pour lui arracher, avec ses crocs et ses griffes, le sexe et priver l'éléphant femelle de sa joie. Bien qu'elle n'eût pas encore connu de tigre, elle ressentait une étrange et violente fureur à la pensée que l'éléphant femelle pouvait, comme elle, tigresse, éprouver les plaisirs de l'amour. A un tel degré de frénésie immobile, sa rage intérieure se communiquait en silence à l'épouse de l'éléphant : désir de priver une autre femelle de son mâle! Mais la fureur de la mangeuse d'herbe était tempérée par sa tendresse pour son mari et l'angoisse de le perdre. Elle s'était hâtée de faire à l'éléphant un rempart de son corps à l'inverse de la tigresse qui ne se souciait le moins du monde de protéger le tigre. Le félin le savait. C'était la raison qui l'avait fait se glisser derrière sa femelle.

Mais par-dessus la tête de son épouse, l'éléphant regarda en face le tigre d'une certaine manière, d'une manière de grand seigneur éléphant, manière courtoise, manière paisible. De son côté, le tigre observa l'éléphant de biais et comprit. D'un accord tacite, ils décidèrent de ne pas livrer bataille bien que ce jour-là fût pour tous un jour de folie. L'éléphant poussa son épouse de la trompe. Le tigre mordilla le cou de la tigresse. Les éléphants reprirent leur route. La tigresse revint à son rire. Elle se roula de nouveau parmi les tubéreuses offrant son ventre au mâle et le mâle rampa et bondit sur son ventre. Mais elle ne voulait pas encore se donner au tigre. Gémissante, elle défit son étreinte. Rendue à son enfance par je ne sais quel jeu de son âme, elle devenait, en roucoulant, petite, timide, câline, elle désirait simplement, innocemment, que son mâle la caressât du bout de sa langue. Et subitement pendant qu'il lappait l'enfant comme une source, elle bondit dans la direction du peuple des figuiers, vers la mer. Il s'élança à sa poursuite et il tenta, par de nouvelles caresses, d'arrêter sa course insensée. Mais il semblait que, sans les arbres de son royaume, elle ne pouvait se donner au tigre. En vain, s'efforçait-il de lui faire comprendre par de petits cris rauques et suppliants que la mer avait bu le peuple des figuiers, elle répondait, comme une sourde, par deux notes exquises qu'elle faisait jaillir d'un gong de verre, un faible miaulement qui sortait de son état de songe et qui ravissait le mâle.

*
* *

Ils descendirent jusqu'aux épaules du mont et ils virent ensemble la mer étrange dans laquelle les figuiers servaient de demeure, pendant six mois de l'année, aux tortues, aux crocodiles, aux requins et ils se penchèrent dans l'eau pour voir les poissons nager de branche en branche et de liane en liane, à travers l'espace où volaient jadis les oiseaux, puis ils remontèrent vers le pic de la baleine. Mais partout des odeurs et des cris leur faisaient cortège. La jungle n'était plus que pêle-mêle d'oiseaux contre oiseaux, de cerfs contre cerfs, de buffles contre buffles, de gaurs contre gaurs, de tigres contre tigres, de rhinocéros contre rhinocéros, d'éléphants contre éléphants. Et toute cette multitude d'odeurs et de cris finissaient par ne plus former qu'une seule clameur et qu'une seule odeur énormes et presque palpables qui composaient la nouvelle âme de la jungle, son âme de sang, d'amour et de folie dans la saison des pluies. Le tigre, en courant dans cette âme, étira sa force, sa beauté, son amour et s'enivra de sa propre grandeur. C'était elle, à présent, la plus faible. Il la dépassait et revenait vers elle. Il était forcé de la mordiller pour l'encourager à le suivre. C'était lui maintenant qui la guidait. Et en courant avec sa femelle dans l'âme folle de la jungle, le tigre regretta de n'avoir pas tué l'éléphant.

A bout de souffle, ils se jetèrent dans une petite grotte dont le toit servait de demeure aux aigles. Ce fut là le terme de leur course d'amour. Malgré sa lassitude et sa langueur, elle feignit un dernier caprice dans

un dernier rire. Elle fut vaincue. Alors mêlée à son vainqueur, elle rit de nouveau longuement pendant que la pluie, par la sympathie universelle qui relie aux météores les bêtes, fécondait la montagne.

Mais, la nuit venue, conduit par elle, ils retournèrent au bosquet d'arbres balsamiques. Trois vautours se disputaient la charogne de leur frère qui pourrissait déjà l'haleine des arbres les plus suaves de la jungle.

Le tigre et la tigresse chassèrent les vautours, ils se jetèrent sur leur frère mort et ils le dévorèrent.

## CHAPITRE VIII

### La Paix

Le lendemain, Dakini, en se réveillant dans la petite grotte aux aigles, détacha doucement sa tête de celle de son amant endormi et, dans la demi-obscurité de l'antre, regarda le tigre et, dans l'obscurité de son être, se souvint de l'ascète. Elle regardait le tigre sans amour, sans surprise et sans gratitude — elle le regardait simplement avec bienveillance, mais elle se souvint avec amour de l'homme. C'est pourquoi elle se recoucha à côté du tigre et posa de nouveau la tête sur le cou de son mari.

Il n'avait pas bougé, il rêvait. Dans l'écorce du tigre, l'esprit rêve-t-il rugueusement et péniblement? S'essouffle-t-il pour s'échapper hors de cette écorce? Se transforme-t-il en serpent pour s'écouler hors de cette écorce? Rampe-t-il, comme un serpent, en se blessant aux nerfs, aux os, aux muscles, aux griffes, aux crocs de sa prison? Malgré son souffle de tempête qui rem-

plissait la caverne, l'esprit enfermé dans le tigre rêvait avec la délicatesse et la joie d'un oiseau. Il ne pleuvait plus. A la paix, la mer et la foudre étaient retournées. Le soleil, avant de se coucher dans les vagues, adorait la lune, les mains jointes et pendant que deux aigles, unis au point de ne former qu'un seul oiseau de feu à deux têtes et quatre ailes, descendaient majestueusement sur le toit de la grotte, le soleil disait à la lune : « Mère, que votre désir de paix soit exaucé. »

***

Mais sur le cou de son amant endormi, la belle tête de la tigresse semblable à une grande fée-papillon, n'écoutait pas les tendresses que se chantaient les aigles sur le toit de la grotte qui, jadis, surplombait un précipice hanté par les rapaces et maintenant comblé par les vagues et les caïmans. Que se chantaient les aigles ? L'amour conforme à leur espèce, à la durée de leur existence. Une fidélité qui pouvait dépasser cent années et même la mort. Car on a vu des aigles se tuer pour ne pas survivre à leur amour. Chant simple et grave, mais sur lequel l'esprit d'un dieu, d'un homme ou d'un démon ne pourrait méditer sans envier le bonheur et la fidélité du roi des oiseaux.

Qu'il soit difficile pour un dieu, pour un homme ou pour un démon de posséder la constance inouïe des aigles, il leur est aussi malaisé, au début du mariage, d'établir, à défaut d'amour, l'amitié que Dakini installa dans son ménage, le lendemain de ses noces, et qui lui permettait, sans hypocrisie, sur le cou du tigre, de rêver

à l'homme. Car l'ascète n'était-il pas le songe et ne l'aimait-elle pas parce qu'il était le songe? Le songe où jamais le cauchemar n'entrait sous la forme du rhinocéros, le songe où il n'y avait jamais de rhinocéros, jamais de ventre de tigresse fendue par la corne du rhinocéros, jamais de ventre de tigresse inondant de son sang la mousse, écrasant de ses fruits les bourgeons, le songe où avec une tigresse la création entière retourne à la paix. Oui, Seigneur, après les batailles des cieux, de l'air, de la mer, de la terre et de l'enfer, toutes vos créatures aspirent à la paix. L'éclair aspire à la paix, la foudre aspire à la paix, la terre aspire à la paix, l'eau aspire à la paix et l'éther, votre créature la plus haute, vous crie : « Donnez-nous la paix ! » Et même l'Eau cette Eau supérieure à l'éther qui se trouve par-dessus, l'eau et l'éther, vous crie: « Donnez-moi, Seigneur, la paix car c'est le bien le plus précieux de l'être. »

Seigneur, dans toute créature, vous aviez mis la Paix,
Dans toute créature, Seigneur, vous aviez mis, à l'origine, la Paix.

Que les dieux aspirent à la paix, que les démons et les hommes aspirent à la sérénité, quoi de plus juste qu'une tigresse aspirât au même état? Non à la paix conforme au dieu, au démon et à l'homme qui est la paix de l'ascète et la suppression de la matière, mais à une paix conforme à une tigresse, à une paix où entrait — à côté du corps de son époux — la satisfaction des trois parties de l'être, du corps, de l'âme et de l'esprit — où entrait la plénitude satisfaite du corps, de l'âme et

de l'esprit d'une tigresse. Et ainsi la plénitude d'une tigresse habitait la paix. Mais cette sérénité remplie par la plénitude d'une tigresse avait un rien d'extraordinaire. Oui, un rien d'extraordinaire. Un souffle. Quelque chose de très doux. Et cette douceur extraordinaire et un peu folle ne venait pas de l'état de satisfaction dans lequel était baigné ce calme, mais d'un état d'amour où ce calme palpitait. Et cet état d'amour naissait chez la tigresse du souvenir de l'homme. Et ainsi, ce n'était pas tout à fait une paix de granit, calme de tigresse après l'amour. Mais une paix où entrait déjà un petit souffle bouddhique.

Quant au tigre, c'était vraiment un calme de granit, lui qui n'avait connu, en fait d'homme, que trois guerriers Djaraïs qu'il avait dévorés. Naturel ou bouddhique leur état à tous deux s'accordait avec la sérénité de la montagne. On entendait bien encore quelques barrissements d'éléphants qui n'en finissaient pas de féconder leurs femelles, mais la voix de la mer achevait de faire rentrer dans le silence toutes les voix de la création. Et cette grande voix, elle-même, était sereine, assurée de dominer toutes choses pendant que l'eau continuait à lancer ses poissons en offrande de gemmes à la face triangulaire et mystérieuse de la montagne.

La lune entra dans la caverne. Le tigre se réveilla. Il huma l'odeur de son épouse; il s'étira, il lécha sa femelle, il lécha tendrement et chastement sa femelle à cause de cette paix dont Dieu avait mis en eux le désir plus fort que l'amour, à cause de cette sérénité qui était l'essence de leur royauté.

Par cette paix, mère de leur grandeur, le tigre n'avait plus l'air de la considérer comme maîtresse, ni elle, comme amant, mais il avait plutôt l'air de respirer sa sœur et elle son frère. Ils se respirèrent gaiement. Ils se respirèrent tendrement. Et c'est comme frère et sœur qu'ils se caressèrent après avoir tué leur frère, après s'être mariés, après avoir dévoré leur frère et après s'être aimés de nouveau jusqu'à la rage.

***

Et alors commença une vie nouvelle pour la tigresse. Une vie à deux. Quoi de plus extraordinaire pour elle? Le désir dans ces corps formidables ne tarda pas à s'éteindre, car la bête est plus chaste que l'homme et ne connaissant pas, comme lui, le bien et le mal, se soumet plus docilement à l'ordre de l'univers. Il ne resta plus bientôt, chez le tigre et la tigresse, que l'amitié avec la paix. Ces deux sentiments en se mélangeant, firent de ces êtres magnifiques, un héros et une héroïne qui, chassant, régnant, mangeant, jouant, dormant ensemble, obéissaient humblement et noblement aux lois du Créateur. Dakini, plus jamais, ne se donna à son époux, car son ventre, dès la première nuit de noces, avait reçu pleine mesure de sa semence. Quelle raison désormais de s'unir au mâle? Il n'y avait qu'un ventre de femme pour contenir le désir avec le germe. Mais le ventre de la tigresse, dès la première nuit de noces, avait reçu sa plénitude et commençait déjà à fructifier. Pour ce ventre, il n'y avait plus de raison de s'unir au mâle.

## CHAPITRE IX

### Les Oiseaux

Les poissons continuaient à voguer dans les branches des figuiers, mais les oiseaux revenaient nicher sur les cimes. Et pas seulement des grues antigones qui marchent sur les ramures verdoyantes de la mer avec autant de grâce que sur les chevelures des collines terrestres; pas seulement des jabirus, des flamants, des becs ouverts, des pélicans, des marabouts qui se dandinent sur la mer avec leurs sacs gonflés de victuailles; pas seulement des totipalmes qui attrapent le poisson en déroulant un cou semblable à un serpent; pas seulement des tantales qui se pavanent sur les flots avec une tête chauve de vautour, un bec de perroquet jaune vif et de grandes ailes blanches auréolées de rose; pas seulement toute l'armée des chevaliers de la mer : culs-

blancs, culs-noirs, gambettes, pieds-rouges qui aiment à bavarder avec les vaches marines; et pas seulement l'armée des crabiers blancs, vineux, cannelle, émeraude qui chantent, au crépuscule, quand pleurent les caïmans et dorment sur leur dos quand les caïmans s'endorment; et pas seulement les grands ibis noirs et les grands ibis blancs habitant des vastes plaines humides, oiseaux sauvages qui ne chantent pas avec les ibis amis des hommes et ne connaissent ni leurs buffles ni leurs éléphants ni leurs crocodiles; et pas seulement les frégates, les grands oiseaux noirs de l'océan qui comprennent la langue des baleines et devisent avec elles sur l'immensité de l'océan; et pas seulement les fous noirs qui ont inventé un chant rauque pour charmer les requins; et pas seulement les eurylaimes qui ont inventé un chant grave pour converser avec les marsouins; et pas seulement les nitodèles qui ont inventé un chant profond pour parler avec les tortues; et pas seulement les martins-pêcheurs qui ont inventé un chant plaintif pour parler avec les iguanes; et pas seulement les œdicnèmes qui contemplent la mer avec de larges yeux pensifs de femme; et pas seulement les jacanas qui ont l'ongle du pouce aussi démesuré que les autres doigts, les plus longs doigts aquatiques de la création; et pas seulement les bihoraux, les butors, les râles-poussins, les bécassines, les sarcelles, les pluviers, les échasses, les courlis, les aigrettes, les cormorans, tous oiseaux germés, à la fois, de l'eau et de l'air, mais encore les oiseaux germés de l'air : les grands calaos à l'énorme bec rouge et jaune, plus énormes que leurs têtes, les

petits calaos au bec jaune et noir surmonté d'un noyau de mangue, amis des manguiers; les pics à croupions rouges, amis des figuiers, les tout petits guêpiers à croupions bleu ciel, amis des orchidées; les sittelles bleues à bec rose, amis du santal; les calfats à joues blanche, amis de la myrrhe; les coucals noirs, amis du cinname; les tisserins d'or, amis de l'aloès; les tourterelles vertes aux têtes roses, amies de l'encens; les merles bleus qui parlent avec les buffles; les coucous aux longues traînes vertes et aux yeux noirs bordés de velours rouge qui parlent avec les gaurs; les capucins habillés de roux et capuchonnés de noir qui parlent avec les éléphants; les grandes hirondelles grises aux huppes d'argent qui conversent avec les biches; les petites perruches roses aux moustaches noires qui nichent sur les ramures des cerfs; les rolliers aux ailes métalliques qui conversent avec les panthères; les courouçous ventrus d'écarlate qui conversent avec les tigres; les rossignols roses du Laos qui chantent leurs chants les plus mélodieux sur le dos du rhinocéros; les loriots à tête noire qui suivent, sans les voir, les incubes; les loriots à tête rouge qui suivent, sans les voir, les sucubes; les fauvettes, à tête noire, qui suivent, sans bien les voir, les anges; les fauvettes, à tête rouge, qui suivent, sans bien les voir, les archanges; tous les oiseaux-mouches, tous les soui-mangas, tous les suceurs de miel chéris, ailés, caressés par les fées; et les buses huppées qui volent avec les démons inférieurs; et les faucons huppés qui volent avec les démons supérieurs; et les vautours noirs qui font, avec leurs hideux goitres rouges, le marché des

ogres et des vampires; et les aigles couronnés de blanc qui volent avec les mânes des héros; et les rossignols bleus de Chine dont le chant attire, sur terre, les séraphins; et les rossignols violets du Cambodge dont les chants attirent, sur terre, les trônes et les dominations; et les rossignols mauves de Sumatra dont les chants attirent sur terre les chérubins; et ce rossignol unique au monde, le rossignol blanc d'Angkor dont le chant force à descendre sur terre les trois Personnes de Dieu, tous les rossignols qui ont composé une langue pour parler avec les anges, tous les rossignols qui ont ciselé des syllabes pour parler avec Dieu, venaient se percher sur les chevelures des arbres noyés et penchaient leurs têtes vers les poissons; et les poissons nageaient, à tire-de-nageoire, vers les oiseaux; et l'eau s'amusait à peindre et à broder, sur un fond de lianes, des images de poissons chevauchés par les oiseaux. Mais quand, eux, les grands et les petits oiseaux germés de l'air se voyaient dans l'eau chevauchant des poissons, aussitôt ils quittaient à tire-d'aile des arbres aussi effrayants, ils s'enfuyaient vers d'autres arbres sur lesquels ils ne risquaient pas de se voir chevauchant des poissons. Mais aussitôt posés sur des arbres sans poissons, ces arbres leur semblaient ennuyeux et mornes faute de poissons et tous revenaient chanter, siffler, manger, boire, aimer, rêver sur les cimes de la forêt noyée et les germés-de-l'eau, par le miroir de l'eau, s'unissaient aux germés-de-l'air.

## CHAPITRE X

### Le Langage du Songe

Il n'y avait donc pas de raisons pour que l'eau quittât la sylve. Néanmoins préludant à la séparation des éléments et des sexes, la tigresse fut la première repoussée de la paix. Et ce qui n'était pas juste, c'est qu'en se séparant de la tigresse, la paix demeurât avec une stabilité de roc au fond du tigre. Elle fut remplacée chez Dakini par le cauchemar accompagné de tiraillements de ventre. Sous l'action du cauchemar, le ventre se mettait à battre comme un cœur et, usurpant les fonctions du cœur, il souffrait avec l'intensité du cœur. Et quand le cauchemar s'évanouissait, le ventre cessait de battre comme un cœur, mais en redevenant ventre ne continuait pas moins de souffrir. Finalement chez la tigresse, une sourde angoisse, sans motif extérieur, gagna l'état de veille.

***

Quant au tigre, sa sérénité superbe l'empêchait de se rendre compte du changement de son épouse. Mais un jour qu'ils dormaient dans la fraîcheur de la caverne, corps fraternellement mêlés comme d'habitude, il fut réveillé en sursaut par les plaintes de la femelle qui rêvait. Il lui donna en rentrant les griffes, une tape amicale sur la tête d'un air de dire : « Voyons! ce n'est qu'un rêve! » Mais les yeux grands ouverts, elle n'était pas sûre que la force et l'amitié de ce mâle gigantesque et le sein de l'ombre qui les abritait et, dehors, l'union du soleil et de l'eau fussent la réalité. Elle continuait à miauler en s'efforçant par les sons lamentables de trois syllabes de rendre visible au mâle l'horreur de son songe. Mais il bâillait au lieu de l'écouter. Il lui léchait les yeux pour la consoler. Semblable à une corne de rhinocéros, le soleil entra brutalement dans le crépuscule de la grotte. Il faisait encore trop clair pour tuer. Le mâle se rendormit en posant sa tête sur le dos de la femelle. Il ne comprenait rien.

***

Alors, du fond de ce ménage taciturne de fauves, le songe fit surgir le subtil phénomène de l'échange des sexes. Il arrivait parfois dans le sommeil que la tigresse communiquât en silence son cauchemar au tigre. Dans sa conscience endormie, elle insinuait doucement, innocemment au mâle une terreur qu'il n'avait jamais

éprouvée de sa vie. Lui, le mâle, il ressentait par l'infiltration du songe de son épouse, la terreur de la racine femelle. Il rêvait qu'elle était le tigre et lui la tigresse. Avec un ventre plein de petits, il étouffait sous le poids de mille rhinocéros. Le fardeau d'une montagne de rhinocéros le faisait gémir à son tour. Il se réveillait haletant, frissonnant; grognant, mais n'osant ramper vers l'ouverture de la caverne qui était sûrement bouchée par le roc rhinocéros. Bien qu'il eût retrouvé instantanément son sexe, il croyait voir l'ombre du plus farouche des solitaires et l'ombre de sa corne s'interposer entre la lumière du soleil et le crépuscule de la grotte. Il croyait que ces deux ombres l'épiaient avec sa femelle. Alors collés l'un à l'autre, le tigre et la tigresse s'unissaient pour tirer de l'épouvante un vagissement semblable à celui de petits singes nouveau-nés, mais qui ne tardait pas à s'enfler en un cri long, profond, déchirant, au point de devenir le hurlement surnaturel qui réveillait en sursaut tous les peuples de la jungle. Sous le teck de la montagne, l'éléphant se levait majestueusement pour défendre son épouse et le fruit de son ventre; le cerf comptait ses biches et sautait avec elles les versants de lys et d'encens; l'aigle volait en sentinelle autour du nid où l'aiglonne cachait sous ses ailes l'aiglon qui ne pouvait se rendormir. Tous les paons abandonnèrent les arbres balsamiques, tous les singes s'enfuirent derrière les paons et le vent descendit au secours des arbres balsamiques. C'était un vent serein et fort, celui qui n'avait pas à conduire les nuages, celui qui caressant le ciel n'avait affaire qu'au ciel. Il vint

au secours des arbres balsamiques à cause de leur odeur qui montait jusqu'au ciel, il vint à leur secours contre l'assaut des panthères et des onces. Mais ils eurent beau s'allier au vent, les arbres aimés des cieux, les panthères restèrent accrochées à l'encens, à la myrrhe, au cinname et ce jour-là, beaucoup d'arbres adolescents, les préférés des cieux, agonisèrent sous le poids des panthères et moururent dans l'épouvante des onces et l'embrassement flamboyant des léopards. Ce jour-là, les cieux eurent à pleurer une multitudes d'arbres adolescents.

L'eau elle-même, l'eau qui cernait la montagne, et la sylve amoureusement pâmée dans l'eau, se réveillèrent de leur extase et furent, en quelque sorte, forcés de s'unir à la mélancolie des cieux. Un sombre pressentiment, malgré le soleil, noircit, à la clameur du tigre, les lacs bleus qui comblaient les précipices des montagnes. Pris d'une vieillesse subite, le lisse visage de l'eau soupira sous des rides profondes. La clameur du tigre déchira-t-elle l'ouïe des poissons et fut-elle victorieuse de la surdité des crocodiles et perça-t-elle, à travers les écailles, un chemin jusqu'au cœur des tortues? Les crocodiles s'enfuirent des lacs de la montagne et toute l'armée des tortues, suivant les crocodiles, chercha plus bas le songe. Tirés des pétales des orchidées, les poissons du Pacifique écoutèrent la clameur formidable, et crurent que c'était la terre qui geignait, que c'était la terre qui gémissait, que c'était la terre qui s'apprêtait à renverser l'eau. Ils se hélèrent de gemme en gemme. Et subitement la montagne perdit ses bagues d'émeraude —

n'étaient-ce pas des amphyprions — et ses colliers de turquoise — n'étaient-ce pas des holocantes — et ses lanternes chinoises — n'étaient-ce pas des tétrodons? Tous les gemmes et toutes les lanternes glissèrent avec leurs lumières vers les jungles inondées de la plaine. Et jusque dans le cœur des poissons, l'écho, se levant, salua la clameur du tigre.

***

Il savait maintenant que le ventre de l'héroïne était en train de fructifier, il le savait d'une claire vision, il le savait par le songe. Le songe avant l'enflure du ventre de la femelle. Le clair langage du songe entre le tigre et la tigresse. Et non, comme entre les oiseaux, le chant. Et non, comme entre les couples d'éléphants, le barrissement. Entre les couples de cerfs, le bramement; entre les couples de buffles, le mugissement. Tous ces divers langages peuvent servir à révéler de femelles à mâles la venue au monde des enfants, mais pour le tigre et la tigresse, ce fut le songe. La tigresse n'émit aucun son à ce sujet. Elle demeura silencieuse. Et quand elle comprit que le songe avait parlé, elle en voulut au songe. Elle s'efforça de ne plus songer.

Et quand le songe revint la visiter, elle eut soin de ne pas communiquer au tigre par le songe sa décision de le quitter. Elle qui n'avait jamais eu de petits, elle cacha bien soigneusement au fond de son ventre l'instinct qui se levait en elle, le profond instinct de ses grand'mères qui lui chuchotait de ne pas mettre bas

devant le mâle, le profond instinct qui lui révélait que le mâle dévore les petits.

D'ailleurs, à l'état de veille, cette découverte par le songe ne tira pas le tigre de sa sérénité. Il ne couvrit pas son épouse, comme l'aigle, de caresses et il ne la combla pas, comme l'éléphant, de prévenances et il ne chercha pas non plus, comme le loup, à élargir leur double solitude. Mais en dépit de la nervosité croissante de la tigresse, il ne songeait pas à rompre le pacte de l'amitié.

Et même quand le ventre de la femelle devenant de plus en plus lourd, il lui arrivait de partir seul à la chasse, l'idée ne lui venait pas de profiter de l'absence et de la lassitude de Dakini pour dévorer sa proie dans un coin de la jungle, mais toujours à la caverne il rapportait généreusement la victime et il laissait de bon cœur son épouse se jeter sur les meilleurs morceaux.

Mais il ne se préoccupait nullement des petits qu'elle allait bientôt mettre au monde. Et quand les cauchemars de l'héroïne cessèrent de le tourmenter, il oublia, à l'état de songe comme à l'état de veille, les fruits qui germaient dans le ventre de la tigresse.

## CHAPITRE XI

### L'Océan intérieur

La première fois qu'elle sentit ses petits remuer dans son ventre, Dakini sortit de la caverne pour flairer la terre, l'air, l'eau, le soleil. Dans la grotte, le tigre n'avait pas bougé, lié au jour, son temps de repos. Dakini renifla l'herbe et chercha sur l'herbe les gouttes de la pluie — et ne trouvant pas de pluie sur l'herbe, elle huma les tecks odorants et les pins à deux feuilles, mais nulle part sur les arbres, il n'y avait trace de pluie. Alors du sommet d'un rocher, elle pencha la tête vers le peuple des figuiers et vit, en bas, le soleil couché dans l'étendue des chevelures des cimes qui buvait la mer sur les têtes des arbres, et les oiseaux, grands et petits, couchés avec le soleil sur les chevelures des cimes, buvaient la mer avec le soleil. Et le soleil lappait l'eau comme un grand fauve. Et en buvant, il

tirait, avec ses crocs, les chevelures des cimes. Et les arbres criaient. Et les oiseaux essayaient d'imiter le soleil et mordillaient, eux aussi, avec leurs becs, les chevelures des cimes. Et les arbres criaient. Et l'eau baissait dans la coupe de la jungle. Et le soleil lappait la mer de plus en plus vite. Et les oiseaux, grands et petits, imitaient le soleil et lappaient la mer de plus en plus vite. Et le soleil continuait à mordre avec ses crocs les chevelures des cimes. Et parfois il se trompait. C'étaient les crocodiles qu'il attrapait dans ses crocs. Alors les crocodiles lançaient de rudes coups de queue au soleil. Et la bouche du soleil lâchait les crocodiles. Ils retombaient dans la coupe de la jungle. Mais le soleil se trompait de nouveau. Croyant saisir les arbres, ses crocs se refermaient encore sur les crocodiles. Et les oiseaux chantaient de joie.

***

Et depuis que ses petits frémissaient dans son ventre, Dakini sortait tous les jours de la grotte pour flairer la terre, l'air, l'eau, le soleil et pour observer en bas le peuple des figuiers. Le soleil continuait à boire dans la coupe de la jungle. Et à mesure qu'il lappait la mer comme un grand fauve, les petits grossissaient dans le ventre de la tigresse. A mesure que le soleil lappait la mer comme un grand fauve, les petits suçaient le sang du ventre de la tigresse. A mesure que le soleil mordait avec ses crocs les chevelures des cimes, les petits mordillaient les entrailles de la mère. Et quand le soleil saisissait dans sa bouche les crocodiles croyant saisir les arbres,

les petits frétillaient dans le ventre de la mère. Et quand les crocodiles lançaient de rudes coups de queue au soleil, les petits envoyaient des coups de patte, des coups de queue dans le ventre de la mère et bien que ces coups fussent très douloureux pour le ventre de Dakini, elle les supportait avec délices.

***

Mais la tigresse revenait vers le tigre car le poisson étendait toujours sa domination sur la jungle. Pourtant à force de boire, le soleil finit par délivrer de la mer les branches moyennes des figuiers; alors les poissons se réfugièrent dans les branches basses et les oiseaux en poussant des cris de joie descendirent sur les branches moyennes. Mais le soleil, aidé des oiseaux, but en quinze jours toute l'eau des branches basses. Alors les poissons grands et petits se concertèrent : Fallait-il abandonner le peuple des figuiers ou fallait-il rester chez le peuple des figuiers? Beaucoup — surtout parmi les poissons des coraux — pleuraient à la pensée de ne plus jouer dans les branches avec les oiseaux. Mais la mer ne leur donna pas le temps de répandre toutes les larmes qu'ils auraient voulu verser. Ramassant ses poissons préférés, ses poissons Chkok, Chiho, Chlor, Chakreng, ramassant ses serpents, ramassant ses poissons Thpin, Andang, Reahuor, et les épaules chargées de petites loutres, la mer regagna la limite que lui avait assignée les rois d'Angkor et, redevenant lac, reprit modestement sa place sous les tours de leur demeure et les oiseaux, avec des cris

de joie, descendirent sur les branches basses des figuiers.

Mais tous les poissons n'étaient pas partis à la suite du lac. Il y en avait de têtus qui s'obstinaient à nager entre les doigts des pieds des figuiers et le soleil s'imaginait qu'avec l'aide des oiseaux, il pouvait boire en trois jours cette eau noire, mouchetée de vert qui croupissait sur les orteils des arbres. Mais cela n'était pas aussi facile que croyait le soleil. Cette eau perfide, pleine de mousse, de feuilles mortes, de poissons, de crocodiles, de tortues, semblait intarissable. D'où venait-elle? Il ne tombait plus une goutte du ciel. Séparée du lac par la limite des rois d'Angkor, il semblait que cette eau à goût de pourriture était sécrétée par l'agonie des feuilles ou les paupières des crocodiles. Mais en l'observant attentivement, le soleil se rendit compte qu'elle ne prenait pas précisément sa source dans la mort des feuilles ou dans la douleur des crocodiles, mais dans le petit œil sage des tortues qui allaient de-ci de-là, sous leur carapace, et entretenaient, dans la jungle des figuiers, l'atmosphère opaque de la mer. Alors n'était-il pas dégoûté le soleil de boire cette eau verdâtre aussi dure qu'une carapace de tortue et, même avec l'aide des oiseaux, se sentait-il capable de percer cette atmosphère opaque de la mer encore plus dure qu'une carapace de tortue?

***

Mais à la longue, ils prirent peur même du petit œil sage des tortues, les poissons, même ceux qui rusaient avec l'air, les prudents qui n'allaient jamais à l'aventure

sans remplir d'eau leurs poumons, les acrobates qui pouvaient marcher des kilomètres sur terre avec leurs nageoires transformées en béquilles, les humbles et les résignés qui, au lieu de nids en bulles d'eau, se contentaient de nids de boue et ceux-là enfin, les poètes, qui rêvaient de tirer du parfum des fleurs l'élément intermédiaire entre l'air et l'eau, les poissons prirent peur, les poissons abandonnèrent les oiseaux, ils abandonnèrent les oiseaux, les poissons, les nageoires abandonnèrent les ailes. Elles crièrent : « adieu, ailes, adieu ! » et s'enfuirent vers le lac. Et beaucoup moururent en route. Car hors le peuple des figuiers, tous les arbres s'étaient rendus à l'air. Beaucoup de poissons moururent en route. En vain, les survivants, en se traînant vers le lac, quêtaient la compassion des lianes, la charité des fleurs, aucune rose n'imagina de leur faire l'aumône d'une goutte de rosée, aucune tubéreuse ne leur donna une larme. Et pourtant n'auraient-elles pas dû pleurer devant la mort de tant de gracieux poissons ? O Fleurs, pourquoi ne pleurez-vous pas ? Une goutte de rosée aurait suffi à faire revivre le poisson, frère jumeau de l'oiseau-mouche. Une larme et le doux petit poisson Zancle aurait ressuscité. Entre les lianes hostiles et les fleurs indifférentes, soudain l'esprit, soudain le songe visita l'agonie des poissons. Ils se souvinrent des oiseaux, ils se souvinrent des ailes ; la pensée des ailes glissa dans leurs branchies comme une goutte de l'océan. Des ailes ! Et, si pour échapper à la mort de la terre, ils essayaient d'imiter les oiseaux ? Timidement leurs nageoires s'étendirent, faiblement elles battirent l'air

à la manière des ailes et l'air charmé de tant de hardiesse accueillit les nageoires comme si c'étaient des ailes. L'air ébouriffa les nageoires, les souleva de terre comme si elles étaient en plumes, leur souffla une longue phrase aussi mélodieuse et tendre que l'amour du rossignol et les voilà sur la férocité des lianes qui bondissent, les voilà, loin de la méchanceté des tubéreuses qui s'envolent, les voilà qui triomphent de la cruauté de la poussière, les voilà qui se moquent de la terre, qui sautent les buissons, qui franchissent les cavernes, qui planent même sur des adolescents arbres hauts de cinq mètres. Eperdus, des flamboyants de quarante mètres s'inclinèrent sur leur passage; un aigle, de surprise, lâcha l'agneau qu'il emportait dans ses serres, mais ne songea pas à les poursuivre. Une troupe bleue de colibris s'envolèrent à leur suite, criant : « Vers quel miel, ô frères inconnus, dirigez-vous votre vol? » En les croisant, des pluviers roses sifflèrent : « Vers l'est les goyaves sont mûres, vers l'ouest les pommes-cannelles sont succulentes. » Et quand les poissons atteignirent enfin l'eau, ils avaient pénétré l'ivresse de l'air. Quand enfin, ils plongèrent dans le lac et déployèrent, aussi gracieux que des colombes, leurs nageoires au fond de l'eau, se regorgeant à la manière des faisans et des coqs et palpitant d'une ressemblance multiple et prodigieuse de plumes de toutes les teintes de l'arc-en-ciel, le sein maternel ne reconnut pas d'abord ses enfants :

— Des oiseaux, des oiseaux, est-ce que j'ai enfanté, moi, lac, des oiseaux? Sont-ce des rossignols d'une espèce inconnue, des paons, des tourterelles d'une espèce

rare, inconnue. Qui est-il, celui-là qui nage dans mon sein, avec des ailes violettes à la place de nageoires. Et celui-là qui m'offre une poussée subite de plumes écarlates plein les ouïes. Et toi, qui es-tu, croupion bleu ciel du minuscule guêpier? Et toi, et toi, oh! que tu me ravis, tête aussi douce et aussi noire que celle d'une fauvette. Et toi, n'es-tu pas un poussin, toi qui te balances sur une algue avec un corps semblable à un œuf tout poilu de duvets jaunes. Toi, tu n'es qu'un bec rouge de calao qui t'ouvres perpétuellement en quête de noyau de mangue. Et toi, que dirai-je de toi, car je ne vois pas ton corps, je ne vois qu'une traînée suave de plumes immaculées d'aigrettes. Toi, en guise de nageoires, tu possèdes une douzaine noire de pattes d'oiseau. Toi, tu possèdes de vraies nageoires, mais un corps gonflé de poils mauves. Et toi, tu serais vraiment un poisson en écailles, si tu n'avais de chaque côté quatre paires d'ailes roses et autant sur le dos. Et toi, tu serais un poisson parfait sans la douceur de tes yeux d'oiseau-mouche en quête du miel des orchidées. Aucun de vous n'êtes vraiment un poisson, aucun de vous n'êtes vraiment un oiseau. Vous ne nagez pas au fond de mon eau, vous volez. Si je vous posais de nouveau à l'air, vous consentiriez peut-être à nager sous mes yeux. Mais à force de voler dans mon eau, vous chanterez bien un jour.

***

Mais la tigresse revenait vers le tigre malgré la métamorphose des nageoires en ailes — malgré cette méta-

morphose qui décida les crocodiles à regagner le lac, qui décida les tortues, s'ennuyant loin des crocodiles, à quitter le peuple des figuiers. Et à leur tour ne voyant plus ni tortues, ni crocodiles, les iguanes abandonnèrent l'amitié des grands arbres. Mais malgré le départ des sauriens et des chéloniens, l'eau de pourriture, aussi dure qu'une carapace de tortue, demeurait accroupie aux pieds des figuiers, une atmosphère sous-marine enveloppait, de toutes parts, cette jungle majestueuse, la retranchant du reste des arbres et de l'air.

Parfois l'haleine qui rappelait le souffle antérieur à la création, l'haleine ténébreuse du chaos montant jusqu'au rocher des aigles, baignait le corps de la tigresse. Elle trouvait, en entrant dans l'être du félin, une atmosphère sous-marine identique à elle-même où les petits croissaient, un océan intérieur où les petits passaient par l'état de poisson avant de devenir tigres. Et cette haleine ténébreuse du chaos, en se mêlant à son océan intérieur, calmait les nerfs de la tigresse et lui rendait sa paix.

***

Et à mesure que le souffle de chaos était aspiré par son océan intérieur, en bas, la carapace de tortue baissait, lappée par le soleil, oui, cette eau, semblable à une carapace de tortue, baissait chez le peuple des figuiers. Et à mesure que l'eau baissait lappée par le soleil, les petits devenaient de plus en plus forts et de plus en plus voraces dans le ventre de la mère. De plus en plus cruels. Ils avaient bu tout l'océan intérieur du

ventre de la mère. A mesure que les eaux noires étaient lappées par le soleil, eux, ils lappaient les dernières gouttes marines du ventre de la mère. Et enfin quand il n'y eut plus du tout d'eau dans la jungle, le soleil, avec un cri de triomphe, se saisit des figuiers — dans la mère, les petits demandèrent à jaillir comme le soleil. Et pour mettre bas, la tigresse s'enfuit vers l'homme.

## CHAPITRE XII

### L'Esprit de l'Eau

Elle descendit, grelottante de fièvre, dans une jungle qui n'était qu'un immense aquarium vidé de toute son eau, vert de mousse, frissonnant de feuilles, pleurant l'eau, tout humide de désir aquatique et sécrétant par son propre désir une atmosphère d'eau qui étonnait le ciel. Et cet étrange aquarium où les arbres ne pouvaient se défaire de leur mine de noyés, était si émouvant et si vaste que Dakini, à mesure qu'elle se frayait un chemin à travers les lianes spectrales qui se tordaient de l'absence des poissons, à mesure qu'elle avançait à travers les herbes plus hautes que les fantômes d'éléphants, herbes opalines soupirant sans cesse après les tortues et les crocodiles, semblait avancer dans la mer. Mais dans une mer de fin du monde. Dans une mer à qui Dieu avait arraché l'eau et la ténèbre.

Dans une mer à la veille du Jugement dernier. Et en dépit des arbres, des herbes, des lianes et de la mousse, dans une mer honteuse et nue.

Que le triomphe du soleil sur cette mer dont il avait bu l'eau était donc dérisoire! C'était une victoire qui tournait à la propre confusion du soleil. Car cette mer malgré son vide, malgré sa nudité, refusait de recevoir la plénitude de la lumière. Un crépuscule sous-marin continuait à flotter dans la jungle, sous les arbres semblables aux ancêtres des crocodiles, semblables à un troupeau d'ichthiosaures tendus vers le ciel pour réfracter sa lumière. C'était la raison pour laquelle ce crépuscule sous-marin était habillé d'une clarté verdâtre qui était la même émeraude que le soleil faisait bouillonner au fond de l'océan. Mais dans le prisme de la jungle, le faisceau solaire projetait le spectre aquatique. Pourtant sous les feuilles et sous les lianes, avait-on besoin de voir le fantôme de l'eau pour toucher sa présence? Avait-on besoin de regarder une émeraude pour se prouver à soi-même l'existence du fantôme de l'eau? Visible ou invisible, l'esprit aquatique continuait paisiblement à régner sur la jungle. Mais après la saison des pluies, ce ne sont plus seulement les corps, mais les âmes de tous les êtres sensibles et insensibles que cet esprit exhausse et couronne.

***

Qu'elle fût déçue pourtant, malgré le fantôme de l'eau, et qu'elle émît une plainte, quoi de plus légi-

time ? Après le départ de la mer, la nature déçue était en droit de demander au créateur : Où sont les grands animaux des premiers jours de la création ? Hé quoi ! Je n'ai pas enfanté de nouveau le brontosaure, ni l'iguanodon, ni le mégathérium. Où sont les grands oiseaux du cinquième jour de la création et les reptiles ailés de quarante mètres de long et toutes les promesses du créateur ? Est-ce que mon ventre est à jamais trop étroit et trop mou pour contenir un ptérodactyle, ne fût-ce qu'un embryon de dix mètres ?

***

Cependant, sous les yeux de la nature déçue, ne descendaient-elles pas, avec des ventres énormes, dans cette mer déserte de son eau, ne descendaient-elles pas les femelles avec des ventres énormes ? O énormité qui aurait dû remplir de joie la nature, qui aurait dû la faire crier de plaisir, qui aurait dû la secouer d'un rire aussi énorme que l'énormité de ces ventres ! Les femelles des éléphants avec des ventres énormes descendaient noblement appuyées sur les mâles. Et derrière le peuple des éléphants, avec des ventres énormes, descendaient noblement les femelles des gaurs bien gardées par les mâles. Et derrière le peuple des gaurs, avec des ventres énormes, descendaient noblement les bufflonnes et les biches bien gardées par les mâles. Et derrière les peuples des cerfs et des buffles, avec des ventres énormes descendaient noblement les chiennes rouges bien gardées par les mâles. Et derrière le peuple des chiens rouges,

avec des ventres énormes, descendaient noblement les rhinocéros femelles qui, elles, n'avaient pas besoin de mâles pour garder l'énormité de leur ventre et descendaient dans la jungle seules avec l'énormité et la majesté épouvantable de leur ventre qui aurait fait reculer d'horreur n'importe quel ennemi et les protégeait mieux qu'un bataillon de mâles.

Toutes descendaient, malgré la souffrance et la pesanteur de leur ventre, toutes descendaient avec sérénité dans l'accomplissement du rythme qui les dépassait, du rythme de la vie et des saisons. Toutes descendaient, saluées par les oiseaux, dans la cadence d'une nouvelle saison, dans la saison de la fraîcheur, dans la saison de la paix, toutes descendaient avec beaucoup de gravité et de noblesse dans la jungle. Et derrière ces femelles au ventre énorme descendaient d'autres femelles au ventre plat, celles qui avaient déjà enfanté, les femelles des panthères, les unes miaulant avec des petits de trois ou quatre mois qui trottaient autour d'elles et d'autres silencieuses à cause de nouveau-né qu'elles emportaient dans la bouche, les femelles des hyènes et des chacals avec des petits aussi grands que ceux des panthères ou un nouveau-né dans la bouche et celles-là qui suspendent leurs fruits autour de leur ventre en bondissant d'arbre en arbre, les femelles des singes, des galéopithèques, des écureuils ailés et sans ailes. Les petits écoutaient les chants des oiseaux et toussaient dans le vent. Et la jungle, séjour des ovipares, redevenait aussi celui des mammifères.

***

Mais la fraîcheur qui énonce : « Dieu se repose » et la brise qui ajoute : « Et à la nature il accorde sa paix » ne parvenaient pas jusqu'aux entrailles brûlantes de la tigresse qui bondissait, hagarde, comme une bête blessée. Seule entre les femelles qui avaient déjà enfanté et les autres qui savaient qu'elles porteraient encore leurs fruits pendant des semaines et des mois et même, comme l'éléphant et le rhinocéros, pendant un an ou deux, elle, la tigresse, au bout de son troisième mois, sentait qu'elle ne pouvait plus reculer d'un quart d'heure. Des panthères n'étaient-elles pas en train de l'épier au sommet des arbres ? Un rhinocéros n'aiguisait-il pas sa corne sur un bloc de granit ? Et déjà au peuple des figuiers, le tigre, avec des feulements doux, réclamait sa femelle. Mais pendant que le mâle rugit d'inquiétude et de tendresse, un petit pointe une tête cruelle hors du ventre de la mère. Pendant que vers l'homme elle précipite sa course, femelle blessée et pourchassée par les appels du mâle et l'attention silencieuse des panthères et des rhinocéros et qu'elle imprime lourdement sur le sol des pattes déformées par le poids des enfants, un petit a déjà libéré sa tête du ventre maternel. O Tigre, ne dévore pas le ventre de ta mère ! O mon enfant féroce, rentre ta tête, tu jailliras chez l'homme. Couple d'éléphants qui cueille des bambous. Derrière tant de lourde et lente gourmandise, ne puis-je donner le jour à mes enfants ? Elle nous cachera à toutes les bêtes de la jungle. Puis ma gueule portera mes fruits à l'ascète.

Oh! si vous êtes aussi miséricordieux que l'homme, éléphants, cachez la tigresse qui va mettre bas! Éléphants, ayez pitié de la tigresse, je me couche devant vous sur la compassion des feuilles. Mais la voix du mâle transperce le roc éléphant. Petits, ne sortez pas encore, restez bien sages dans le ventre de la mère. J'accroche mes entrailles à mon cœur en m'élançant vers la maison de Dieu. J'accroche à mon cœur mon premier enfant en sautant les degrés du temple; mon deuxième en franchissant d'un bond la cour d'honneur de Kâli. Et enfin, devant la porte de l'ascète, je lâche dans un rugissement de douleur et de délivrance, mon premier né, un mâle.

## CHAPITRE XIII

### L'Offrande de la Tigresse

A cette heure qui brûle entre le matin et l'après-midi, Nārāyana méditait au pied de son banyan et l'arbre méditait sur la tête de l'ascète. Mais on ne pouvait dire qu'ils fussent seuls tous deux, sans amis, l'arbre et le saint, parce qu'au milieu du jour ils ne recevaient jamais la visite du cerf, du gaur ou de l'éléphant. Un minuscule lézard dormait, comme une souche de jade, dans un pan de la robe bouddhique. Sur une branche haute du banyan, l'oiseau couturier raccommodait son nid déchiré par un gibbon en cousant avec son bec et la fibre du cotonnier les deux bords d'une large feuille de nénufar. Et l'ascète, après la longue absence de la tigresse, après cette longue absence de trois mois, ne s'étonna pas de revoir l'amie de son esprit et la sœur de son âme.

Il savait qu'elle reviendrait vers lui avec un ventre lourd de fruits comme un bel arbre en marche, comme un bel arbre à ce point chargé de fruits qu'il se meut avec une peine infinie, il savait qu'elle reviendrait en portant dans ses flancs les plus beaux fruits de la jungle, qu'elle reviendrait avec un ventre riche, magnifique et pitoyable vers la miséricorde du saint.

C'est pourquoi il ne bougea pas, c'est pourquoi il garda la pose de lotus du premier jour de leur rencontre. Elle avait saisi dans sa gueule ce petit tas inerte de sang, ce petit rien tout rouge qui ne pleurait pas, ce petit souffle tout barbouillé d'écarlate qui ne respirait pas, qui semblait mort, mais qu'elle seule savait bien vivant, le plus vivant de tous les souffles, lécha son fils pour lui enlever toute trace de sang et rampa, rampa vers l'homme en portant son enfant dans sa gueule; et rampant, rampant vers l'homme, elle le regardait avec des yeux qu'on aurait dits en pleurs, avec des yeux qui sanglotaient son angoisse, son amour et son espérance dans la bonté humaine, et rampant, rampant vers l'homme, la tigresse déposa son petit aux pieds de l'homme.

Et l'homme accepta le don. Il prit le fils de la tigresse et l'éleva vers son visage. Alors il vit qu'il était déjà comme un tout petit arbre avec des branches noires, une écorce dorée, qu'il était comme une petite plante qui, malgré sa taille minuscule, reflétait déjà l'ombre et le jour de la jungle. La mère ne tremblait pas pendant que le petit tigre aspirait le souffle de l'homme, mais elle inclinait orgueilleusement la tête sur l'épaule de son

ami. Et Nārāyana, en pressant le petit tigre sur son cœur, dit à la tigresse :

— Don précieux, ô ma Mère! Ce fils que tu m'as donné, renaîtra comme toi-même, Bouddha l'Omniscient et le sauveur du monde.

Et il bénit la tigresse et son fils.

Sous la bénédiction de l'ascète, le petit tigre exhala son premier vagissement.

Alors l'homme, avec une douceur féminine, — car il se souvenait, les larmes aux yeux, qu'il avait été, lui aussi, mère dans une existence antérieure — déposa le petit tigre dans le sein de son amie qui, d'une caresse, remercia la main bouddhique. Et l'enfant saisit avec une bouche vorace le sein de la mère. Elle lécha longuement cette petite chose aveugle buvant avec une sagesse infaillible à la source extasiée, mais soudain, dans un violent soubresaut, elle écarta d'elle son fils et se mit à miauler. Un autre enfant encore plus cruel que le premier n'en finissait pas de tâtonner en rond dans la ténèbre de la matrice et de tourner dans la ténèbre de la matrice qu'il déchirait. Elle se traîna vers l'ascète pendant que le petit mâle abandonné suçait l'air en pleurant. Au moment d'entrer en agonie, le dernier instinct de la tigresse la couchait près de l'homme du Bouddha, la couchait tout au long de sa pitié.

***

Même les yeux vacillant dans la mort, la bête ne cessait de contempler le doux visage bouddhique. Elle

gémissait, mais avec une grande retenue. Elle étouffait ses râles en s'efforçant de tirer sur son agonie la douceur de l'ineffable visage. De la suavité d'un saint, elle attendait, dans la mort, sa vie et celle de ses enfants. Il imposa ses faibles mains diaphanes sur le ventre de la tigresse et les yeux levés au ciel adressa cette prière au Gourou-Racine :

De l'essence de Dieu
Et de la félicité de la Sagesse,
Seigneur saint, penche-toi avec amour sur cette tigresse
Te souvenant que dans des vies antérieures, elle a été ta mère,
Daigne apaiser, ô mon Dieu, sa souffrance présente
Par les mérites accumulés de toutes les douleurs anciennes
Qu'elle a endurées en te concevant jadis,
Lorsque tu n'étais encore ni homme, ni génie, ni dieu,
Ni homme Omniscient, ni Dieu
Mais un embryon de tigre qui mordait avec cruauté le ventre de sa mère.

Cette prière proférée à voix basse délivra instantanément la tigresse. Tournant comme une petite sphère, un deuxième arbuste tout barbouillé de rouge jaillit de sa douleur. La tigresse s'en saisit et le déposa, lui aussi, au pied de l'homme. C'était une femelle.

*
* *

Quel apaisement pour le cœur d'une tigresse! Un saint avait accepté le don de ses enfants. Maintenant était dissipée la terreur que son mari ne dévorât ses petits. Maintenant était dissipée la terreur que la panthère ne dévorât ses petits. Maintenant était dissipée la terreur que le rhinocéros ne piétinât ses petits. Maintenant était dissipée toute terreur, celle de la hyène, celle du gaur, celle du python, celle du crocodile. Elle poussa un profond soupir en voyant ses deux enfants couchés aux pieds de l'homme et Nārāyana, ému, en entendant le soupir de la bête, médita :

Tous les êtres vivants ont été tous mères dans la roue des renaissances, qu'ils soient tigres, hommes, oiseaux, poissons, insectes ou divinité à la face tournée de tous côtés. En entendant le soupir de cette bête, je me souviens de mon propre soupir. En entendant le soupir de cette bête, mon sein ému se souvient encore du soupir qu'il exhala, il y a plus de mille ans, lorsqu'il mit au monde un enfant aussi humblement que cette tigresse.

*
* *

Elle allaita paisiblement ses petits dans la cellule de l'homme, sous l'ombre bienfaisante du banyan. Ce dernier sachant qu'une tigresse qui vient de mettre bas a besoin de nuit et de silence, tira ses douze rideaux de lianes et accumula sur elle la paix de son feuillage. A demi-morte de soif, Dakini avait refusé de boire à la

jarre de l'ascète tant qu'elle avait senti, collée à ses seins, la faim des enfants. Mais lorsqu'ils furent tous deux gonflés de lait, elle se jeta sur le bol que l'homme fut obligé de remplir maintes fois et la soif de la tigresse épuisa la jarre — génie des Djaraïs. Puis après avoir remercié le saint d'une caresse râpeuse de la langue, elle s'était hâtée de refermer sa cuisse sur ses petits et ils s'endormirent tous trois sous l'arbre, le corps de la mère avec les enfants blottis sur le ventre formant un doux cercle d'ombre et de lumière sur lequel l'ascète étendit de nouveau les mains pour prier :

Bénis ce cercle, ô Dénudé!
En cercle, nous avons tous dormi dans la matrice,
En cercle, nous avons tous tourné dans la matrice,
En cercle, nous sommes tous sortis de la matrice
Et voici que le corps de la mère affecte encore un cercle
Pour endormir ses nouveau-nés.

***

Sur le soir, ils vinrent, comme d'habitude, dans la cellule de l'homme, le gaur, l'éléphant, le cerf. L'ascète les accueillit par ce verset :

Que toutes les créatures n'oublient pas qu'elles ont été mères.

Et ils n'essayèrent pas de faire du mal aux petits de la tigresse. L'arbre retint sur leur sommeil son silence et sa nuit. Comme d'habitude, les grands herbivores se couchèrent autour de la méditation de l'homme.

# TROISIÈME PARTIE

## LES ENFANTS

## CHAPITRE PREMIER

### Les petits Tigres

Dès les premiers jours de leur naissance, bien que leurs paupières fussent closes et que leur âme ne pût, semblait-il, se jouer d'aucun rayon, bien qu'ils n'eussent à leur disposition aucune lumière extérieure et que, de leur part, on ne pouvait saisir aucune lumière intérieure, l'ascète déjà se rendait compte de la différence de leurs caractères. Autant le petit mâle était habile à saisir le sein maternel, autant la petite femelle était maladroite. Autant il était hardi et vorace, autant elle était douce et timide. Sa bouche étonnée de téter avait l'air de dire : « Je n'aurais pas cru que le lait fût si bon. » Lui aspirait en glouton et dans l'acte de téter ne se préoccupait que de voler sa sœur. C'était déjà un petit mâle effronté avant même d'ouvrir les yeux, tout plein

de bourrelets, de truculence, de joie de vivre. Un être terrien en un mot. Elle menue et délicate, semblait, pleine de rêve, n'avoir pas encore lâché le monde qui précédait sa naissance. Il le savait. Il profitait déjà d'une meilleure adaptation à la terre. Quand, par hasard, elle saisissait le sein le plus juteux, son frère ne manquait jamais de la pousser et de prendre sa place. Alors, sans pleurer, elle demeurait dans la cuisse maternelle, grave, immobile, songeuse, regardant, avec un sérieux adorable, à travers sa cécité, ce frère qui lui volait le lait, qui s'élargissait sur la mère pour voler tout le lait et enflait à vue d'œil. Oui, voilà le jeu de nouveau-nés aveugles. Et l'ascète savait déjà que l'un serait sacrifié pour l'autre.

***

La mère resta trois jours sans manger se contentant de boire à la jarre de l'ascète. Mais la quatrième nuit, de peur que son lait ne tarît, elle se décida, pour la chasse, à quitter une heure ses petits. Un chevreuil croyant avoir affaire à un arbre fut tué. Elle se dépêcha d'en dévorer la moitié. Puis sachant que l'ascète l'aurait implacablement renvoyée si elle revenait au temple avec un morceau du cadavre, elle se hâta d'enfouir le reste dans son ancienne caverne et revint, bondissant d'angoisse et jusqu'au ciel semant la jungle d'une longue plainte déchirante pour ses enfants, d'un feulement d'amour pour l'homme et ses enfants.

*
* *

Tant que leurs yeux furent clos, pour eux le sein maternel était l'univers, rien d'autre n'existait. Mais quand leurs yeux furent descellés dans la demeure fermée par douze rideaux de lianes, dans la demeure du banyan, ils s'approprièrent l'arbre et tout le peuple qui vit sur l'arbre. La petite femelle tressaillait aux chants des oiseaux, au vol des papillons, mais le mâle s'intéressait davantage aux termites, aux lézards, aux grenouilles, à tout ce qui se meut au ras de terre. Ils aimaient jouer avec les fleurs et il était naturel que les orchidées devinssent leurs compagnes de jeux; mais leur esprit pouvait transformer la fleur la plus humble en être fantastique et leurs petites pattes métamorphoser une feuille morte en jouet merveilleux. Pour eux qui ne savaient pas encore marcher, à peine ramper, l'arbre formait, avec la profusion de ses branches et de ses lianes entrelacées, une jungle velue et solennelle, dont leur âme prolongeait les perspectives jusqu'à l'infini et l'épouvante. Parfois un être formidable ouvrait les lianes et soulevait les petits jusqu'à son cœur. Alors ils fermaient les yeux en faisant connaissance avec la douceur des caresses humaines. Et quand la main de l'homme, les quittant, refermait l'arbre sur eux, ils se mettaient à pleurer, regrettant la douceur des caresses humaines. Déjà cette main leur versait un sentiment d'amour qu'ils se gardaient bien de confondre avec la bonté du sein maternel ou la sécurité

du feuillage sous lequel ils dormaient ou le charme terrifiant d'un horizon de branches, d'orchidées et de lianes. Déjà, ils pouvaient discerner trois êtres de trois espèces : leur mère, l'arbre, l'homme; déjà, ils pouvaient séparer leurs voix, leurs ombres, leurs caresses; mais tout en ne faisant aucune confusion, déjà, ils liaient, pour la vie, ces trois êtres-là à un état de mystère qui est le propre de l'enfance. Et pour les enfants des tigres comme pour les enfants des hommes, le mystère faisait bourgeonner l'univers comme un arbre. Son essence étant faite d'innocence, de poésie, d'attente et de terreur, le mystère pouvait fleurir l'univers comme les orchidées fleurissent un banyan.

***

Ils dépassèrent l'arbre, ils allèrent vers un autre état, celui-là indicible. C'était lorsque leur mère séparant résolument et farouchement les lianes, les portait dans sa gueule, à l'air de la cellule, et frémissante du don renouvelé, déposait ses petits aux pieds de l'homme. Alors l'air qui frappait les enfants émettait un son qu'eux seuls entendaient, comme si une roue en tournant dans la lumière s'exaltait d'une voix aiguë et suave; alors — et pendant que trois êtres gigantesques s'écartaient révérencieusement — les enfants voyaient sortir de la poitrine de l'homme méditant un être à lui-même identique qui flottait paisible et lumineux sur la voix de la roue, sur la pointe de la voix. Les enfants devenaient extraordinairement attentifs et tranquilles

et, tant que durait la vision, ils pouvaient demeurer aux pieds de Nārāyana aussi immobiles et plus ravis que l'éléphant, le gaur, le cerf, grâce à un pouvoir qui les rendait supérieurs à ces animaux adultes, grâce à leur innocence. Mais ce fut la petite femelle, la première, dont l'amour d'une manière consciente, s'éveilla pour l'homme.

***

Déjà au temps où l'homme la portait et qu'elle n'était qu'une tigresse de quelques jours projetant ses premiers rayons sur l'univers de l'arbre, déjà la main de Nārāyana avait reçu la première caresse de sa langue. C'était une caresse languissante, timide, étonnée d'être soi-même une caresse. C'était une petite langue ronde, rose qui avait omis d'avaler sa dernière goutte de lait, une petite langue toute tiède, toute mouillée, toute parfumée de lait. La langue s'était posée languissamment et furtivement sur la main de l'homme. A vrai dire, seul le bout de la langue. Mais déjà le cœur d'une tigresse de quinze jours battait fort dans la première caresse.

Puis, sous l'œil attentif de la mère, ce fut en s'accrochant à la robe bouddhique qu'elle fit ses premiers pas. Un jour qu'il méditait en marchant au long de sa cellule — ce fut en s'agrippant avec sa bouche rose au bas de la robe. Alors souriant il avait ralenti sa marche et elle fit de la sorte ses premiers pas en poussant de petits roucoulements moitié de joie, moitié de peur.

Ses pattes ramaient, son ventre rampait, sa bouche mordait la robe et quand les pattes étaient fatiguées de ramer, le ventre continuait à ramper — car il était bien plus agile et plus fort que les pattes — et quand pattes et ventre n'en pouvaient plus, c'était la bouche qui, avec autorité, tirait la robe et de cette manière, elle se faisait traîner par le saint et de cette manière, les dévots diront, peut-être, que c'est en essayant d'imiter l'Enfant Bouddha, qui fit tout seul les Sept Premiers Pas, que l'enfant tigresse fit les siens accrochée à la robe d'un bienheureux.

Une autre fois, — elle avait beaucoup grandi et dépassait un mois — jouant passionnément dans la cellule de l'homme à lancer, à rattraper une chose minuscule qui luisait comme une perle, elle tourna soudain la tête vers l'homme méditant, et courut à lui, son jouet sur la langue. Et la bouche de l'enfant tigresse, avec un grand air de mystère, déposa son jouet dans la main de l'homme : c'était sa première dent.

***

Les enfants pleurèrent beaucoup, un soir, en découvrant un gibbon perché sur une branche de leur arbre et même le petit mâle poussa des cris si perçants que tous les oiseaux s'envolèrent. Mais la mère était partie à la chasse et le saint dansait sa danse géométrique, au sommet du temple, dans la chapelle de Dieu. Il n'y avait dans la cellule que l'éléphant, le gaur, le cerf. C'est pourquoi ce méchant gibbon éprouvait

un malin plaisir sur sa branche à effrayer les enfants en leur adressant des grimaces. Alors ému de compassion, le cerf, le premier, souleva les lianes du banyan et menaça le singe avec ses ramures, mais celui-ci se contenta de sauter sur une branche supérieure et les enfants continuaient à pleurer. Alors, ému de compassion, le gaur ouvrit à son tour, les lianes du banyan et menaça le singe avec ses cornes. Mais le singe en ricanant lui lança à la tête des orchidées et les enfants redoublèrent leurs cris. Alors ému de compassion, l'éléphant surgit à son tour sous les lianes du banyan et levant sa trompe vers le singe lui cria d'une voix retentissante : « Va-t'en, Singe, n'effraie pas des petits enfants. » Et le singe tout honteux s'enfuit de l'arbre. Et les petits tigres léchèrent les jambes de l'éléphant.

***

L'ascète avait nommé le petit mâle Ba Tiouley, et la petite femelle Neang Ouma, et, à leurs noms, ils bondissaient des lianes. Aimant jouer avec l'ascète, ils aimaient aussi jouer avec ses amis, avec l'éléphant, le gaur, le cerf, tous trois emplis d'indulgence et de douceur bouddhiques, qui eussent supporté de la part même de petits tigres, les pires sottises. Mais ces enfants-là n'étaient pas folâtres à la manière de faons ou de jeunes panthères. L'épithète « grognon » eût fort bien convenu au petit mâle sans un air de grandeur qu'il possédait déjà. C'étaient des enfants conscients de leur essence royale qui, malgré leur taille

minuscule, ne se mouvaient qu'avec des airs pompeux. Ils traînaient partout un sillage royal. La gaieté et l'insouciance de l'enfance ne leur faisaient jamais oublier qu'ils étaient de petits tigres. Et quand la longue chevelure de l'arbre se refermait sur eux, on ne pouvait plus les discerner du végétal.

## CHAPITRE II

### Tioutiok Preahm

L'ascète leur donna des amis, de petits faons, de jeunes aurochs — et un jour, il leur amena un rhinocéros de deux mois qu'il avait trouvé sur le cadavre de sa mère tuée par un chasseur. Cet enfant ressemblait, lui aussi, à un jouet de Dieu, mais à un jouet horrible, comme si le Créateur avait voulu se divertir du beau en concevant le grotesque. Imaginez un nouveau-né armé d'une cuirasse de lamelles cornées, un nouveau-né tout triste, tout honteux, tout lourdaud à cause de la cuirasse en corne dont Dieu l'avait affublé dès le sein de sa mère, un nouveau-né forcé de jaillir à la lumière avec une cuirasse, forcé de téter avec une cuirasse et de se traîner à quatre pattes avec une cuirasse et vous aurez l'idée d'un enfant rhinocéros et

vous ne vous étonnerez plus s'il avait la tête toute petite et bossue, les yeux tristes et myopes, le cerveau atrophié et l'âme à peine distincte de la matière, âme volant toujours au ras de la brousse, accablée autant que le corps par le poids de cette cuirasse en corne qu'il lui arrivait pourtant de percer. Guère souvent. En tout deux ou trois fois. Mais alors tout l'être du rhinocéros éclatait de la joie du bouffon esprit qui dilate, au ciel, par ses bons tours, le cœur de Dieu et de ses anges. Alors la jungle n'était pas assez vaste pour l'âme du rhinocéros. Il rêvait, dans ses gambades et dans ses culbutes, de franchir d'un bond le soleil et, à l'intérieur de sa cuirasse, il se caressait mystérieusement les ailes.

Tel était le jouet très horrible de Dieu et qui, à peine taillé dans la corne, était déjà froissé par la grande main de Dieu. Tel était le jouet qui connaissait déjà la solitude, la faim, la peur. Un orphelin. L'homme mit ensemble les trois jouets : l'horrible devant les beaux et ils se reconnurent instantanément. Neang Ouma, la petite tigresse, lécha l'enfant rhinocéros en lui roucoulant un chant plaintif et joyeux qui, sur le plan humain, pouvait signifier : mais je te connais bien, tu m'as tuée jadis, et, à présent, veux-tu que nous soyons amis ? Et le géant enfant, l'enfant rhinocéros, rendit à la petite tigresse sa caresse. Mais sombre et taciturne, Ba Tiouley, le petit tigre, considérait de biais le revenant. Ba Tiouley qui semblait un être tout neuf lorsqu'il mordillait par amitié des petits de cerfs et d'aurochs, rattrapait tout à coup ses grands-pères dans le frisson de ses poils hérissés à la vue du jouet très horrible de

Dieu. Ces deux nouveau-nés, tigre et rhinocéros, demeuraient dans la cellule de l'homme, pensifs et graves, l'un devant l'autre. Jamais ils ne jouèrent ensemble.

***

Il était pourtant comme un bouffon de Dieu, dans la cellule de l'homme. Maintenant qu'il aimait et se sentait aimé, il débordait de joie à travers sa cuirasse. Il faisait rire par ses drôleries, toutes les bêtes qui vivaient avec l'homme, même une tigresse allaitant ses petits, et le sage éléphant avait adopté Tioutiok Preahm (1), l'enfant rhinocéros. En vérité, il reposait les bêtes de la majesté des enfants tigres. La cellule, grâce à lui, s'emplit de la joie des enfants. Attiré par ses culbutes, les anges qui aiment la joie entraient dans la cellule de l'homme et, à la faveur de l'invisible, ils s'amusaient à tirer les oreilles et la queue du petit rhinocéros ou bien à souffler sur son front bossu pour faire pousser plus vite sa lance — et l'enfant en se tortillant, en tout sens, dans sa cuirasse, en battant sa tête avec sa queue et sa queue avec sa tête, avait beau regarder l'espace, il ne voyait rien. Mais ces taquineries angéliques redoublaient sa bonne humeur. Il se jetait sur le dos, les quatre pattes en l'air, la gueule béante, fixant d'un air béat l'invisible. Il savait ce qui l'attendait. Les anges venaient lui gratter le ventre et le bout de la gueule. Et bien qu'il lui fût impossible de voir les

(1) Tioutiok Preahm, nom d'un bouffon du Cambodge.

anges, l'enfant rhinocéros trouvait très bon d'être gratté au ventre et à la gueule. Mais tout à coup il se relevait d'un bond, il se lançait dans la cellule à la poursuite de quelqu'un d'invisible. Qui donc ? Il aurait été bien en peine de répondre. Il courait, comme un petit fou, après quelqu'un d'invisible, il courait avec une vitesse si prodigieuse qu'il semblait que des ailes lui sortaient de sa lourde cuirasse; il courait comme si son armure était soulevée de terre par des ailes. A la fois ailé et lourd, il était si drôle que toutes les bêtes pouffaient de rire. A la fois ailé et lourd il faisait cinq ou six fois en courant le tour de l'immense cellule, puis hors d'haleine, il se jetait entre les pattes de son père adoptif, l'éléphant. Alors le sage passant une trompe caressante sur le dos du petit rhinocéros lui disait : « Bien, bien, mon fils, un jour, tu seras capable d'attraper un ange, un jour tu rapporteras un séraphin dans ta gueule et tu déposeras « celui qui brûle » aux pieds de l'homme. »

## CHAPITRE III

### Neang Ouma

En vérité, c'était une charmante nature que ce rhinocéros, un brave et bon garçon, mais qui devait compter cent existences avant d'atteindre aux profondeurs de tendresse, d'intuition et d'intelligence de la petite Neang Ouma. Que saisissait Tioutiok Preahm, l'enfant rhinocéros, des mouvements du cœur humain? L'amour. C'est beaucoup. Presque l'infini. Et cependant rien en comparaison de ce que pouvait embrasser le cœur de la petite fille tigresse. Rien en comparaison de ce que pouvait lancer le cœur de l'homme au cœur de la petite fille tigresse.

Le cœur suave, le cœur de la Neang Ouma n'était-il pas fait pourtant de la même substance que ceux de Ba Tiouly et de Tioutiok Preahm. Leur amour, à tous trois,

ne tirait-il pas leur profondeur de l'enfance? Et supérieur même à l'amour du sage éléphant, l'amour qui puise ses racines dans l'enfance n'est-il pas le plus bel amour? L'ascète jouissait du spectacle de l'innocence liée aussi bien à l'enfance du tigre ou du rhinocéros qu'à l'enfance de l'homme. Liée en dépit du sang, en dépit des ancêtres. En dépit de la diversité des espèces, de la gradation des règnes. L'innocence, au ciel, déesse toute puissante, s'unissant à n'importe quel ordre, quelle principauté, quel esprit, l'innocence, sur terre, ne peut se séparer de l'enfance, tandis que celle-ci possède le pouvoir de s'en libérer. L'innocence ne peut descendre du ciel que si la terre possède encore des enfants. Et si la terre, un jour, n'arrive plus à mettre au monde des enfants, si la terre, un jour, ne met plus au monde que des adolescents, des êtres dans la force de l'âge ou des vieillards, sans doute, on verrait alors l'innocence abandonner la terre et regagner le ciel. Mais Dieu merci! La terre est encore peuplée d'enfants. Et l'innocence s'unit aux enfants sans se soucier s'ils appartiennent aux hommes, aux bêtes ou aux végétaux. L'innocence s'unit aux enfants dans tous les ordres de la création. Dans tous les ordres terrestres, le double état de l'enfance et de l'innocence sanctifie la création déchue. C'est l'union ineffable qui évoque encore sur terre le Paradis Originel.

***

L'enfant, qu'il jaillisse du monde humain ou animal,

jouit d'un faible rayon de l'intuition des anges, qui ne peut s'accorder avec la raison de l'homme ni le flair de la bête. Que comprenait l'enfant tigresse, quand l'ascète, la prenant sur son cœur, communiait avec la douleur de l'univers? Quand il embrassait les souffrances des hyènes et les larmes des enfants torturés par leurs parents, quand il embrassait le silence des bêtes et des végétaux soumis au règne de l'homme, quand il gémissait sous l'orgueil du roi de la terre et sous l'orgueil encore plus vaste du roi des enfers et des anges déchus, et quand il demandait que tout ce fardeau de sang, de larmes et de péchés tombât sur ses épaules, alors elle tournait vers le pâle ascète des yeux tendres, émus, compatissants; elle lui léchait les mains, la figure, la poitrine; un rayon éclairant son être pénétrait la petite tigresse d'amour et de délices et, à l'opposé de sa mère, de son frère, elle ne quittait jamais l'homme.

Couchée à ses pieds, elle l'écoutait chanter, la nuit, sur la tour de Çiva, la vieille prière thibétaine qui s'exhale après l'appel lancé à la jungle par le kangling, par la trompette de fémur humain, prière dont une traduction ne peut rendre l'harmonie ni la puissance magiques qui poussaient invinciblement les bêtes de la forêt vers la voix humaine :

« Pendant d'incommensurables périodes de temps, au cours d'existences répétées, j'ai emprunté à des êtres sans nombre — aux dépens de leur bien-être et de leur vie — ma nourriture, mon vêtement et toute espèce de services pour entretenir mon corps en santé, en joie et pour le défendre contre la mort.

« Aujourd'hui, je paie mes dettes, offrant pour être détruit, ce corps que j'ai tant aimé et choyé.

« Je donne ma chair à ceux qui ont faim, mon sang à ceux qui sont altérés, ma peau pour couvrir ceux qui sont nus, mes os comme combustible à ceux qui souffrent du froid.

« Je donne mon bonheur aux malheureux, mon souffle vital aux morts. »

N'y a-t-il pas là de quoi toucher le cœur d'une tigresse de deux mois ? Quand ces accents extraordinaires descendent sur la jungle, les arbres frémissent au souvenir de la première main qui les a plantés, jadis, dans un jardin de délices. L'air de Janvier entre sur la pointe des pieds, dans un air encore plus frais, plus parfumé et plus suave. Les fleurs ouvrent leurs corolles au souvenir des Premiers Doigts qui les ont modelées. Le lac descend jusqu'à l'abîme primordial. L'éther s'élève jusqu'à la contemplation de l'éther qui voit la face de Dieu. La nuit retourne à la première nuit du monde.

De toutes les bêtes, les serpents tombent les premiers en extase et peuvent marcher droits et fermes sur la pointe de leur queue, en décrivant des cercles de plus en plus rapides autour de la demeure de Dieu. Les éléphants s'arrêtent de brouter au clair de lune et des arbres dans la bouche, dansent autour du temple avec les dragons. Les aigles mêlent leurs ailes, en volant dans la prière de l'homme, aux ailes des anges et des séraphins. Ils regardent ensemble, à travers les buissons, pleurer les yeux des hyènes. Dakini, au bord du lac, lâche l'enfant du cerf qu'elle tenait dans la gueule et,

à peine ressuscité, le petit faon se met à sucer le sein de la tigresse. Les élans que la voix du sage rend immobiles laissent flotter leurs crinières sur le front extatique des jaguars et quelles sont ces sœurs qui s'embrassent en pleurant? Les panthères et les biches. A travers les savanes lunaires, quelles sont ces montagnes qui sautent dans la prière de l'homme et ces coteaux qui bondissent aux inflexions du sage? Toute chargée de graves ibis, quelle est cette énorme tendresse qui piétine la terre pour s'élever au ciel? Les aurochs et les rhinocéros. L'air abdique le pouvoir de tuer les poissons et voyez l'eau emprunte à l'air son âme pour recevoir les oiseaux. Ces deux éléments échangent comme un frère et une sœur leurs vertus, et comme un roi et une reine leurs frontières. Les faisans, les perruches, les perdrix, les pics, les pigeons, les coqs, les cailles, les coucals, les couroucous, les tourterelles plongent au fond du lac pour écouter, par l'oreille de l'eau, la prière bouddhique, tandis que les scies, les silures, les cyprins, les aloses, les raies, les maquereaux, les kranh, les krem, les krépot, les calaps, comme aux beaux jours du déluge, marchent dans la forêt et volent de branche en branche. Les oiseaux se couchent sur les algues, sur les lys, les poissons. Ceux-ci sont rejoints par le chlam, par l'insatiable requin du lac, ceux-là par le royal faucon aux yeux bleus que la prière égare au fond des eaux, — l'oiseau cruel, lui aussi, la prière l'égare...

Ce n'est pas avec leurs amis mais avec leurs ennemis que les animaux entrent en extase et ils n'ont pour entendre la prière bouddhique que le choix de la danse

ou de l'immobilité. Dansant ou immobiles, ce n'est pas avec leurs amis mais avec leurs ennemis que les animaux partagent leur extase. Et c'est à rebours de leur nature qu'ils connaissent le bonheur. Hors de leur élément. Mais quand la trompette de fémur humain se tait et que la voix humaine expire, tous avec un soupir retombent de leur extase. Tous se séparent de leurs amis redevenus leurs ennemis. Les mangeurs d'herbe s'empressent de fuir les mangeurs de chair. Les oiseaux se hâtent de remonter à l'air et les poissons de redescendre à l'eau. Tous rentrent dans leur élément respectif, tous retournent à l'ordre, tous recommencent à tuer. Seule une grâce mystérieuse, ineffable préserve la petite Neang Ouma. L'enfant de la tigresse s'attache, pensive, à l'ombre de l'homme.

***

D'où venait-elle ? On ne pouvait s'empêcher de tressaillir en contemplant la lumière de ses yeux bleus. Ils réfléchissaient une pensée dont on ne connaissait pas l'origine, une pensée qui pouvait éclairer l'univers et qui n'était pourtant ni humaine, ni angélique — une pensée qui était à l'opposé des ténèbres démoniaques — une pensée cependant, qui avait déjà laissé un reflet sur les paupières baissées de certains serpents, de certains lions, de certains éléphants des sanctuaires d'Angkor. Cette petite tigresse semblait proche parente de la faune des églises médiévales de France. Néanmoins, il était difficile de donner une patrie à la lumière des

yeux bleus de Neang Ouma. On se perdait en suppositions de toutes sortes devant ces yeux d'enfant-tigre. Quels sages comptait Ouma parmi ses ancêtres ? Avait-elle eu, parmi les tigres, ses aïeux, des songeurs qui s'étaient déjà attachés à l'ombre humaine ? Que la noblesse de sa mère paraissait donc grossière à côté de la sienne ! Ou était-elle seule de son espèce ? Ou était-ce le pur amour de sa mère pour un saint qui, par la semence intermédiaire du tigre, l'avait mise au monde ?

On se surprenait, en la regardant, à imaginer une création qui dépasserait celle de cette terre — une création animale pourtant — mais plus proche de la création angélique que l'humaine — une création d'animaux qui vivraient dans les cieux avec les neuf chœurs des anges, jouant avec eux dans les prairies célestes, composant leur cour et leur cortège, peuplant l'espace des ailes séraphiques, l'étendue du songe archangélique, tirant comme les purs esprits, leurs délices de la vision de Dieu et leur nourriture de sa lumière. En familiarité avec Dieu. Voilà l'air que la petite tigresse dégageait dans la cellule. Elle n'avait pas besoin, le soir, que l'ascète lui dise : « Neang (1), nous allons monter vers Dieu. » O mon Dieu, quand le soleil se couchait, votre enfant n'avait pas besoin que l'homme lui dise : « Neang, montons vers Dieu ! » Elle le regardait mettre sa tiare, son pagne rituel. Le soleil, dans le ciel rose, diaphane, innocent de Janvier, mourait d'un coup, sans agonie, sans crépuscule, comme un héros aspirant à une vie supérieure. D'impatience et d'amour l'enfant gémissait.

(1) Dame.

Il semblait qu'elle n'avait vécu tout le jour que pour atteindre cette heure. L'étoile du Sud entrait dans la cellule. L'homme prenait la petite tigresse dans ses bras, ils montaient ensemble vers Dieu. Ils entraient amoureusement dans le sanctuaire déjà obscurci par une nuit qui n'était pas celle de la jungle. Car même l'étoile du Sud n'osait éclairer la demeure de Dieu quand Lui était là. La lune renvoyait sa lumière ailleurs. Et la ténèbre elle-même, marchant à reculons, laissait la place à la grande Nuit. L'homme et l'enfant-tigre pénétraient ensemble dans la Divinité. Mais tandis que l'homme — après avoir été Dieu — en sortait pâle, épuisé, et redescendait les marches du vertigineux escalier, aux trois quarts aveugle, sourd et muet, la petite tigresse, dans les bras de l'homme, dormait paisiblement. Elle dormait de la paix du tout petit enfant qui vient de recevoir le baiser nocturne de son père. Et même dans le sommeil, elle gardait un rayon de l'Au-delà.

***

Possédée par Dieu. Ne pouvait-on dire qu'à un degré inférieur elle le fut, comme l'homme purifié par la grâce ou l'ange ? Les livres sacrés racontent que les mauvais esprits peuvent entrer dans les corps des animaux. Mais qui parle de la bête élue par le Seigneur ? Et cependant, mon Dieu, l'animal est aussi ton enfant. Et tu es libre de pénétrer dans son âme et d'en faire ton sanctuaire.

## CHAPITRE IV

### La Conversion du Tigre

A part ce gibbon qui ne fit aucun mal mais dont le souvenir justifia plus tard l'aversion des enfants pour les singes, quelle bête, dans la cellule de l'homme, osait troubler la paix de la royale famille, quel oiseau, quel démon ou quel dieu ? C'était dans une sécurité inconnue à ses grand'mères que la tigresse élevait ses petits. Un cœur lourd, féroce, anxieux était-il en mesure de chuchoter près de l'oreille du saint ? Le cœur des grand'mères chuchotait-il dans le cœur de la tigresse ? Ce cœur en s'appuyant sur l'homme, battait à coups paisibles et manifestait une surdité superbe à l'égard des voix ancestrales de la peur.

C'était au soixante-dixième jour des enfants, à la mort du doux mois de Janvier qui partageait avec le mélodieux Décembre les chœurs alternés des anges,

à la mort du doux mois de santal soulevé de terre par les ailes des chérubins. Le saint était revenu de Dieu avec son enfant. Il avait repris son être sous les branches de son banyan, puis l'esprit l'avait emporté de nouveau, mais cette fois-ci, en laissant le corps vide de l'homme appuyé sur le tronc de l'arbre et l'enfant à sa mère. Dakini, comme toutes les nuits, allaitait ses petits dans la cellule de l'homme et la nuit qui emportait le plus suave des mois était paisible comme tant d'autres. Le cerf, la tête posée sur l'épaule du gaur, l'enfant rhinocéros entre les jambes de son père adoptif, l'éléphant, dormaient tous quatre au clair de lune, dans le chant du rossignol bleu de Chine. L'ascète, bien que son corps fût assis sous son banyan, voyageant avec la Troisième Personne de Dieu, ne pouvait entendre le chant du rossignol. Et seule de toutes les bêtes habitant la cellule de l'homme, Neang Ouma, la petite tigresse, l'enfant de soixante-dix jours, en buvant au sein maternel, comprenait avec son intuition enfantine le poème de l'oiseau, mais elle était encore trop petite pour transposer à sa mère, dans la langue du tigre, le sens secret de la mélodie. Le rossignol bleu de Chine chantait :

Un arbre gravit l'escalier dérobé des rois,
Il entre dans la chambre de la Favorite de dix ans,
La petite fille l'appelle : frère, frère, mais il ne l'entend pas.
Il entre dans la chambre du tigre blanc de la favorite,
Le fantôme-tigre l'appelle : frère, frère, mais il ne l'entend pas.

Il entre dans la cellule de l'homme,
O gaur, cerf, éléphant, rhinocéros, tigresse,
A nous de l'appeler, mon Seigneur frère, mon frère aimé!

Alors au dernier vers du rossignol, le tigre, époux de Dakini et père de ses enfants, surgit silencieusement devant les bêtes épouvantées que son odeur réveilla en sursaut. Alors sans pousser un cri, le cœur des grand'-mères ressuscita dans le cœur de la tigresse pendant que l'âme rentrait dans le corps de l'ascète et que l'éléphant, avec sa générosité habituelle, se plaçait devant le cerf et l'enfant rhinocéros pour les protéger. Le cœur lourd, féroce, anxieux, étranger des grand'mères se mit à battre avec fureur dans le cœur de Dakini, malgré la timidité du mâle qui restait à la porte, avec l'offrande de l'amitié la plus sincère, la plus discrète, car bien que tout son air témoignât de la joie extrême qu'il ressentait d'avoir enfin retrouvé la femelle, il attendait qu'elle lui donnât l'ordre de s'avancer. Mais en dépit de l'humilité d'une telle attitude, les grand'mères soufflèrent leur leçon à la tigresse : elle rugit en montrant les crocs à son époux. Et le saint regarda le tigre. Le roi de la jungle s'enfuit.

***

Mais à présent, à présent, qu'appelait-il par ses rugissements, qu'appelait-il, le tigre, au fond de la jungle, par la syllabe sacrée Aum? Était-ce toujours

cette odeur sans laquelle il n'avait plus de goût à chasser, était-ce toujours cette odeur sans laquelle il n'avait plus faim ni sommeil, était-ce toujours l'odeur de la femelle? Il avait reconnu que c'était seule cette odeur qui l'excitait à chasser, que c'était seule cette odeur qui lui donnait faim et sommeil et qu'il pouvait vivre sans femelle, mais à condition de posséder toute la vie son odeur. Et c'était moins à la recherche de son épouse que de son odeur qu'il avait quitté sa caverne et sa montagne. C'était moins à la recherche de son épouse que de son odeur qu'il avait battu la jungle haute des ours et des rhinocéros et la jungle basse des crocodiles et des panthères, appelant, par ses rugissements, l'odeur de la femelle jusqu'au fond des précipices, gémissant de ne point la pêcher dans le lac, de ne point la respirer dans aucune fleur, sur aucun arbre et maigrissant de la perte de cette odeur avec laquelle il assaisonnait jadis sa nourriture, ses courses, ses rêves et sans laquelle, enfin, il ne pouvait plus vivre.

Mais maintenant, il y avait aussi la lumière. Maintenant qu'il avait découvert la nouvelle retraite de la femelle, il y avait aussi la lumière de l'homme qui l'avait fait fuir, rugissant et titubant comme un aveugle jusqu'au fond de l'ancienne caverne de son épouse. Là, une vieille odeur accumulée dans les ténèbres, l'odeur que n'osait troubler aucune autre odeur de bête, la redoutable et souveraine odeur de Dakini aurait dû lui faire oublier l'homme et sa lumière. A présent qu'il retrouvait cette odeur, ne serait-il pas juste qu'il chasse, qu'il mange, qu'il dorme et qu'il retourne à la paix du

rêve ? Pourtant avec une faim vieille de trois jours, il ne simula pas la voix du cerf ; avec une soif ardente de tout un soleil, il ne se transforma pas en arbre et il ne descendit pas au lac pour tuer et pour boire. Mais il se tapit dans les ténèbres de la caverne, il se coucha en cercle dans l'âcre odeur accumulée dans les ténèbres et ses poumons broyèrent l'odeur avec le bruit du tonnerre et le souffle de la tempête qui lui sortait de la gueule et des naseaux. Éprouvait-il alors la grande volupté qu'il poursuivait en même temps que l'odeur, la grande volupté imaginée à la fois par son sexe et son cerveau ? Autour de la caverne, l'aurore sifflait avec les merles. Et dans la sombre odeur, les paupières du tigre continuaient à palpiter comme deux ailes blessées d'oiseau-mouche. Il s'était pourtant caché au fond des ténèbres en disant : là, mes paupières ne clignoteront plus. Au fond de la sombre odeur en disant : là, mes yeux ne me feront plus mal. Mais les paupières continuaient à clignoter dans les ténèbres et les yeux à lui tirer des rugissements de douleur au sein de l'odeur accumulée dans les ténèbres. Il eut beau se rouler en tout sens dans l'odeur, nager en elle comme dans le lac avec une exactitude surprenante de gestes aquatiques, le corps faisant la planche dans l'odeur comme dans l'eau, la tête haletant dans l'odeur comme dans l'eau, les pattes imitant celles des crocodiles et des tortues, mais sans cesse, elles ramaient dans la direction des yeux, sans cesse les pattes griffaient les yeux où elles savaient pourtant qu'il n'y avait nulle épine et que la cause du mal ne venait pas des arbres. A bout

d'efforts, il ne restait plus qu'une seule chose à faire : se tourner contre le soleil. En rugissant de rage, il sauta des ténèbres dans la lumière. En rugissant de rage, il lança ses yeux contre le soleil. De toute son insolence, il se dressa sur ses deux pattes de derrière et de toute sa grandeur, il toisa la lumière. Alors il éprouva une sensation étrange : bien qu'il vît nettement le soleil et que le mal ne vînt pas de ses rayons — car ses paupières, au jour, ne clignotaient pas davantage qu'à la nuit — on aurait juré qu'il était devenu aveugle et, qu'au sein même de la vision lumineuse, une épouvantable cécité tourmentait ses yeux. Et voilà le mal. Il était devenu aveugle. Mais d'une étrange manière. Il voyait le soleil tout en étant aveugle. Car ses yeux réclamaient une autre lumière.

Vrai! C'était à devenir fou. Maintenant sa pensée n'était plus liée à la femelle mais à l'homme inconnu — ses yeux liés aux yeux de l'homme, sa lumière à la lumière de l'homme. Il était dans le même état que la créature terrestre qui, après avoir vu Dieu, malgré son corps, après avoir vu Dieu, découvre, dans tout son limon écorché, saignant à vif, qu'elle ne peut vivre sans la vision surnaturelle. Ainsi les yeux du tigre par rapport à la lumière du saint. Il éprouvait la même avidité et la même agonie — semblables sinon égales pour toutes les créatures — de l'être qui a vu, une fois, Dieu et meurt de ne plus le revoir. C'était bien cela. Il fallait mourir ou revoir l'ascète. Pas autre chose. Il tourna le dos au soleil, tourna le dos à l'odeur de la femelle et s'enfuit vers la lumière de l'homme.

***

Au bout d'une heure de course hagarde à travers les chevelures de figuiers d'où naissait le crépuscule végétal qui marche dans la jungle, entre le soleil et la lune, le tigre buta sur une petite lueur orangée que buvaient les lianes dévotement. Elle n'avait l'air de rien et pourtant cette lueur, humble reflet de la sagesse bouddhique, ayant trébuché sur elle, l'animal sauvage la prit pour guide et il descendit avec elle, vers l'abîme pestilentiel et gluant où n'osait s'aventurer aucun fauve, vers le marais stagnant où ne chantait aucun oiseau, pas même les petits oiseaux plus hardis que les grands, là où l'oiseau-mouche n'osait saluer le lotus, là où le marabout n'osait pêcher le calap, où l'ibis n'osait baigner ses ailes, où pas un pélican n'amenait ses enfants, là où de géantes araignées femelles, en bavardant avec de minuscules mâles qu'elles portaient sur le dos, tissaient leurs pièges dans les corolles des nénufars, pendant que les figuiers qui bordaient les rives perdaient, en se reflétant dans la boue, leur taille de rois et devenaient des nains de vingt mètres, là où les insectes sifflaient, nuit et jour, leur hymne strident à la fièvre, là où le silence du peuple des nagas longs de quatre mètres et la réflexion de leur ventre remplaçaient le chant des oiseaux, là où la boue gardait férocement son secret, là où sous les lichens et sous les lianes, dormait dans cinq à six profondeurs superposées du limon l'âme antédiluvienne, le tigre s'arrêta. Et devant la boue origi-

nelle qui menaçait de l'enliser, il sauta sur la branche basse d'une néang-nouong du rivage. Autour de lui, ce marais vide du chant des oiseaux, ce marais triste et vieux, ne semblait bon que pour des conciliabules de bêtes antédiluviennes. De temps en temps, on saisissait un bout de dialogue entre bêtes trépassées depuis des centaines de millions d'années, mais on ne pouvait comprendre leurs mots faits de silence. On tressaillait parfois à des syllabes plus lourdes de ténèbres et de poésie et l'on se demandait : Qui parle ? Est-ce le crépuscule qui marche, dans la jungle, entre le soleil et la lune ? Et le crépuscule secouait la tête et répondait : Non. Et les mots faits de silence, les lourdes phrases de ténèbres et de poésie continuaient à tomber dans le marais gluant comme la langue symbolique des bêtes qui, dépendant de la mesure des démons et des anges, vivaient sans limites, avant le grand Déluge.

***

C'était là, dans ces marais stagnants du Cambodge, où la demande de l'âme : « Que deviennent les ombres des bêtes antédiluviennes quand l'eau céleste issue des neiges du Thibet est entièrement bue par le Pacifique et que l'océan saturé de sainteté se retire des jungles cambodgiennes ? » — c'était dans ce marais vide du chant des oiseaux, que la demande de l'âme trouvait sa réponse. Dans ce marais triste et vieux où l'âme, chancelant sous le vertige de sa plus noire mélancolie, craignait de s'enliser avec les corps, c'était dans ces marais

à cheveux blancs que les ombres antédiluviennes se réfugiaient pendant l'hiver et le printemps, guettant l'été, le désir du Pacifique et la résurrection. Là, le tigre frôlé par des fantômes d'ailes immenses, assailli de tous côtés par les ombres des brontosaures et des iguanodons, voyait, soigneusement rangées dans la boue, les armes des héros antédiluviens : des milliers de boucliers ronds et noirs et de massues gigantesques et verdâtres qui, abandonnés, semblait-il, depuis des millions d'années, éternisaient, sous la mousse et sous les lianes, le souvenir de quelque énorme bataille antédiluvienne qui avait dressé le poil de légions de héros taillés, les uns à la mesure des anges, les autres à la mesure des démons. Héros sans limites qui s'entre-dévoraient pourtant avant l'homme, qui s'étaient couchés dans la mort avec leur illimité, bien avant les premières gouttes du grand déluge, bien avant le modelage de l'homme, engloutissant, avec eux, la création sans bornes que Dieu n'avait pas jugé bon de révéler ni à Moïse ni à Manou, et qui disparut de la sorte sans même laisser un écho dans le cœur de l'homme.

Sans un écho! Seuls, il semblait que ces massues et ces boucliers qui s'étaient abreuvés de sang avant la Genèse, qui s'étaient abreuvés du sang de l'illimité, avant la Genèse, qui avaient broyé le cœur de l'éternel, avant la Genèse, seules, il semblait que ces armes rouillées entretinssent encore l'âme de créations inconnues qui avaient fleuri dans l'infini, sous le soleil de l'amour et de la miséricorde de Dieu, puis étaient mortes dans le silence inexplicable du Créateur...

C'étaient, soupesées par le regard du tigre, des armes qui avaient été solidement enfoncées dans le marais par des mains ou des pattes dont l'esprit humain était impuissant à enfanter la forme. Pourtant l'idée ne venait pas au fauve de traverser l'eau gluante sur le pont taciturne que lui tendaient les ombres des bêtes antédiluviennes et bien qu'il levât autour de lui fantômes et fantômes de brontosaures et d'iguanodons, il s'obstinait à demeurer accroupi sur la branche basse de la néang-nouong et près de lui, la lueur orangée qui s'était arrêtée, elle aussi, lui chuchotait qu'il avait raison.

***

Que voyait donc le tigre, que voyait donc le roi de la jungle ? Que voyait-il dans ces massues et dans ces boucliers de héros morts depuis des millions d'années ? Là où l'homme et ses ancêtres n'auraient vu que l'éternité, lui — le tigre et ses ancêtres — flairaient encore le temps. Là où l'homme et ses ancêtres n'auraient vu que d'inoffensifs, inutiles, pesants et solennels objets de l'éternité, lui — le tigre et ses ancêtres flairaient, bien qu'appartenant à des fantômes, des boucliers vivants, bien qu'appartenant à des héros antédiluviens, des massues toujours vivantes et à jamais féroces. Il déchirait, avec l'intuition de ses ancêtres, le dernier déguisement que pouvaient revêtir, dans l'immobile, les bêtes les plus vieilles et les plus hideuses de la jungle. Devant ces figures indéfiniment répétées de l'éternel, devant ces lignes horizontales et rondes qui conféraient

à l'eau une horreur monotone, les ancêtres criaient intérieurement au tigre : « Crocodiles, tortues, tortues, crocodiles! » Ah! Ah! c'étaient en effet bien eux rangés dans la boue et qui affectaient le dernier déguisement de l'éternel; c'étaient bien eux, les suprêmes comédiens de la création, pétrifiés au point de simuler les armes des héros de l'âge antédiluvien; c'étaient encore eux, toujours eux et pas d'autres! Immobiles comme l'éternité, les deux peuples alliés des crocodiles et des tortues couvraient tout le visage ridé du triste et vieux marais, mais leur rêve qui semblait enfermé dans leur carapace giclait bien au delà du royaume de la boue.

Que faisaient-ils là, hors du temps, qu'attendaient-ils dans l'immobile? Est-ce sur l'appel de quelque héros antédiluvien qu'ils s'étaient donné rendez-vous dans ce limon? S'étaient-ils alignés en bon ordre pour qu'il les passât en revue? Et lui, l'être invisible à lames ure du démon ou de l'ange, mènera-t-il les tortues et les crocodiles dans une nouvelle guerre des morts contre les vivants? Oh! s'il lui prenait fantaisie de se baisser pour prendre ses boucliers, pour ramasser ses massues! Qui, dans le visible, l'empêcherait de lancer ses crocodiles comme Dieu, lui-même, lance la foudre? Un geste, un seul geste de héros antédiluvien tapi dans l'invisible, et de nouveau le soleil balayé des cieux, l'Océan Pacifique accourrait dans les jungles cambodgiennes comme un coursier hennissant à l'appel de son maître. Voilà ce que disaient les longues phrases de silence qui tombaient dans le marais gluant et voilà ce que transposaient, dans la langue intérieure de l'intuition, les

ancêtres au tigre. Les noires consonnes et les blanches voyelles du silence n'en finissaient pas de tomber dans le marais gluant, entretenant l'aspect pétrifié des crocodiles et des tortues, la solennité de leur parade, leur bon ordre dans l'éternel. « Va-t'en! » disaient-elles au tigre d'une voix monotone. « Va-t'en! », traduisaient au tigre les ancêtres d'une voix monotone. « Va-t'en! un héros va venir », criaient au tigre, d'une voix monotone, les mots de silence. « Un héros qui va prendre ses boucliers, lancer ses massues », traduisaient, au tigre, les ancêtres. Et seule la petite lueur orangée chuchotait au tigre : « Reste, reste, reste! » Et après avoir chuchoté cela, elle s'évanouit.

Alors l'infinitésimal qui peut tuer, en une heure, les seigneurs de la jungle, les moustiques assaillirent le tigre et il se mit à grelotter. Les ancêtres lui dirent : « La fièvre! N'avions-nous pas raison? » Le crépuscule poussa un soupir. Le ciel, à travers la chevelure de la néang-nouong, balança une plainte aussi douce que le frisson d'une plume séraphique égarée sur la terre et les mots de silence qui ne cessaient de couler dans le marais gluant furent saisis par deux petites ailes frémissantes, aspirés par une gorge de séraphin qui se mit à chanter :

— O Marais triste et vieux,
— Soyez, vous aussi, heureux!

Sur l'épaule du tigre, un oiseau se posa avec autant de confiance que sur la branche d'un arbre. Le roi de

la jungle prolongeant sa métamorphose nocturne, pour retenir sur elle le chanteur, ne fut plus qu'un arbuste des marais battu par les moustiques. Il avait reconnu le rossignol bleu de Chine, le seul oiseau assez hardi et assez mélodieux pour s'unir aux silencieux dialogues du marais. Mais quelle langue nouvelle forgeait donc le rossignol en suçant les mots ténébreux des héros qui vivaient avant le grand Déluge ?

— O Marais triste et vieux,
— Soyez, vous aussi, heureux!

Pendant que le rossignol transmuait le silence en mélodie, le tigre tout grelottant de fièvre vit la lumière qu'il cherchait descendre au bord des eaux mélancoliques. Il retint son haleine sur la néang-nouong. Il vit l'homme poser ses pieds rayonnants sur les cheveux blancs du triste marais. Le tigre retint son haleine et l'haleine de la néang-nouong. Il vit l'homme marcher sur les massues et sur les boucliers des héros antédiluviens. Le tigre retint son haleine et l'haleine de la néang-nouong. Il vit l'homme s'asseoir sur la carapace d'une tortue parmi les crocodiles. Ni le tigre ni l'arbre ne poussèrent de cri. Mais dès que la lumière touchait les bêtes pétrifiées, hideuses et répugnantes, elles tressaillaient. Et dès que la lumière touchait les bêtes hideuses et répugnantes, elles se dandinaient. Et dès que la lumière touchait les bêtes hideuses et répugnantes elles se pressaient autour du saint qui ne disait rien, qui ruisselait seulement de lumière. Et le tigre vit,

milliers par milliers, les crocodiles et les tortues s'abreuver à la lumière du saint. Le tigre vit, milliers par milliers, les crocodiles et les tortues ouvrir leurs paupières, leurs gueules, leurs becs, tendre leurs carapaces, leurs pattes, leurs cœurs, leurs âmes et boire à la lumière du saint. Et le tigre vit, milliers par milliers, les démons aux têtes, aux cœurs, aux âmes et aux membres multiples se prosterner sur leurs boucliers. Le tigre vit, milliers par milliers, les héros antédiluviens s'abattre sur leurs massues. Le tigre vit, milliers par milliers les bêtes antédiluviennes s'abreuver, par-dessus les tortues et les crocodiles, à la lumière du saint. Le tigre vit jusqu'au moindre détail. Il voyait les démons tendre parfois, au milieu de l'illumination, la main pour caresser le dos d'un crocodile ou gratter, du bout du doigt, le bec d'une tortue. Il voyait quelle tendresse liait, dans l'Au-delà, les héros antédiluviens à leurs massues et à leurs boucliers. Le tigre vit tout cela. Il vit la boue du marais se transformer en lumière. Il vit les créations qui fleurissaient, avant le grand Déluge, prier autour du saint. Il vit la création noyée par le grand Déluge, depuis des millions d'années, et les créations antérieures passées sous silence, il vit toutes ces créations englouties partager avec la création vivante la lumière bouddhique, aspirer, elles aussi, à la conversion.

Et alors le tigre était-il devenu fou ? Agissant comme aurait agi un diable aspiré par les rayons des pieds du Bouddha et bien que les ancêtres criassent : « Attention aux crocodiles ! » il se jeta, comme un enfant, aux pieds

de l'ascète. Et les crocodiles s'écartèrent et les tortues lui laissèrent une petite part de la lumière du saint. Et les iguanodons s'écartèrent et les héros antédiluviens lui laissèrent une petite part de la lumière du saint. Il se roula en boule dans la lumière, aux pieds de l'homme. Et les tricératops s'écartèrent et les héros antédiluviens s'accoudèrent sur les tortues pour assister à leur tour à la conversion du tigre. L'homme imposa simplement les mains sur les yeux du roi de la jungle. Et voilà, le tigre ne se sentait plus aveugle. Il aimait.

## CHAPITRE V

### Le Retour à la Caverne

Il avait agi comme un enfant, avec la simplicité et l'innocence de l'enfant, il avait agi comme un tout petit petit enfant envers l'homme. Il n'avait pas agi comme la tigresse. Sans doute avait-il vu davantage de lumière. Il n'avait pas eu les hésitations de la femelle qui avait épié trois jours le saint avant de se donner totalement à l'amour. Il n'avait pas eu la prudence de la femelle. Il n'avait pas essayé de raisonner comme elle. Son âme avait absorbé d'un coup la vision humaine, tranchante comme une épée. En lui surabondance de lumière. Cela seul explique la rapidité inouïe, la fulgurance de sa conversion.

L'amour. Mais ce n'était pas le même amour que l'éléphant, le gaur ou le cerf qui ne quittaient l'homme

que pour aller brouter. L'amour. Mais ce n'était pas le même amour que celui de la tigresse. Ni le même que celui des petits tigres. L'amour. Mais c'était l'amour qui laissait la liberté à sa nature de tigre, qui le laissait chasser, manger et dormir selon sa nature, qui le poussait à revenir souvent vers l'homme mais jamais le jour, ni comme la femelle, régulièrement la nuit, qui s'accordait avec son essence encore plus sauvage, avec son orgueil de mâle, sa force, sa paix, sa grandeur et sauvegardait ses attributs de roi. Et ainsi en fleurissant pour l'homme dans la jungle, l'amour n'était pas semblable chez les bêtes ni même chez les bêtes de la même espèce. Cet amour qui n'avait qu'un seul point de départ pour tous les animaux, cet amour qui ne possédait qu'une seule racine, le souvenir ou songe diffusé par la lumière de l'homme, le souvenir ou songe du Paradis Originel. Cet amour n'était pas semblable chez les bêtes ni même chez les bêtes de la même espèce. Car aucune bête ne se ressemble. Mais la création tout entière crie vers le retour au Paradis Originel.

***

L'amitié de l'homme et du tigre rassura la tigresse et mit une sourdine aux voix ancestrales ; elle permettait maintenant au mâle de se frotter à elle à condition qu'il n'approchât pas des enfants jusqu'au jour où la petite femelle, la plus hardie, échappant à la surveillance maternelle, se jeta dans les pattes de ce grand tigre qui

l'observait depuis si longtemps et, la première, embrassa son père, le roi de la jungle.

***

Mais après la réconciliation des parents, les petits qui n'avaient pas encore atteint leur troisième mois commencèrent à pleurer et à maigrir aux mamelles de leur mère et Dakini montrant à l'homme ses seins vides et saignants exhala, la tête sur l'épaule humaine, le chant lamentable des tigresses qui ne peuvent plus allaiter leurs enfants.

— Seigneur, j'ai à me plaindre à vous du soleil qui suce mes mamelles et boit tout le lait de mes petits. Seigneur, j'ai à me plaindre à vous du soleil qui suce les mamelles de la terre et boit toutes les sources de la jungle. Ami, je n'ai plus de lait à donner à mes enfants et bientôt la terre, crevassée comme mes seins, ne pourra plus désaltérer les arbres et les bêtes. Laisse-moi porter à la caverne mes enfants pendant que mon bétail vit encore. Laisse-moi nourrir mes petits tigres de sang et de graisse. Rends à la mère ses enfants afin qu'elle fasse d'eux des chasseurs habiles à poursuivre le daim, le cerf, le sanglier, et des héros réfléchis devant le gaur, l'éléphant et le rhinocéros.

Lui aussi, le tigre éleva la voix et réclama en pleurant à l'homme ses enfants. Et l'ascète bénit la famille de félins. Il dit à la tigresse :

— Mère, reprends tes fruits.

Et au tigre :

— Préas Thong, sois bon pour ta semence.

Alors la mère saisit tendrement dans sa bouche Ba Tiouley; le père prit délicatement entre ses crocs Neang Ouma et comme s'ils portaient tous deux Dieu dans la bouche, ils descendirent avec lenteur la montagne du saint. Les petits suspendus, par la peau du cou, aux crocs des parents, gémirent d'abord dans l'épouvante, puis se turent dans le ravissement ; ils se sentaient aussi à l'aise dans leurs gueules qu'un enfant de l'homme dans les bras de sa mère et, de ces deux énormes orifices d'amour, de chaleur et de sécurité, ils ouvraient sur le monde nouveau des yeux avides et terrifiés.

Le soleil venait de se lever, la plupart des fauves, après avoir salué la lumière, étaient retournés dans leurs tanières pour dormir. Néanmoins, le tigre et la tigresse se hâtèrent de s'éloigner du lac; ils se cachèrent dans un bosquet de jasmins au bruit d'un troupeau de gaurs qui descendaient à l'eau; ils reprirent leur route quand ils entendirent le lac clapoter sous la langue des bovidés; ils marchaient gravement parmi les figuiers, sous la surveillance des singes et des faucons, à travers les lianes déguisées en serpents et les serpents déguisés en lianes; entre les jaguars costumés en arbustes et les arbustes costumés en jaguars; entre les rocs pétrifiés en ours et les ours pétrifiés en rocs et la tigresse, se souvenant du premier voyage où elle retenait ses petits dans son ventre, se serrait contre son mari. Éperdue, pour lui, d'amour et de reconnaissance, elle le regardait qui portait sa fille dans sa gueule comme elle por-

tait son fils dans la sienne. Il portait noblement sa fille comme un arbre porte son fruit. Le tigre, au contact du végétal, s'était déguisé comme la tigresse en arbre, et ils avaient déguisé leurs enfants en fruits de la terre. Et malheur au singe qui porterait la main sur ces fruits précieux ! Malheur à l'oiseau qui tenterait de picoter ces fruits bien-aimés! Malheur au fauve qui tenterait d'arracher leurs fruits au roi et à la reine de la jungle!

Peu à peu, les arbres perdirent leurs singes, ils perdirent jusqu'à leur dernier paon. Les lianes se dépouillèrent de leur peau de cobra, les arbustes de leur robe de jaguar. Le tigre et la tigresse entraient sous les arbres qui ombrageaient leur caverne; ils pénétraient à travers les dom-chrey, les tecks, les figuiers qui avaient poussé sous leur souffle, qui avaient cru avec leur mesure, qui s'étaient élancé sur leur noblesse, exhaussé sur leur grandeur. Ils entraient dans l'air violent qu'ils avaient forgé eux-mêmes avec le feu de leur souffle. Autour de la caverne, les êtres et les choses se taisaient et propageaient à une distance de plusieurs lieues la majesté, le silence et la terreur qui cernaient la demeure des souverains de la jungle. L'ours ne dormait jamais dans le creux des troncs d'arbres ventilés par l'haleine du tigre; le binturong ne se hasardait pas à se dandiner sur leurs branches; les faisans, les coqs, les cailles, les perdrix évitaient de froisser l'herbe qui portait l'odeur du roi des félins. Même les grenouilles-buffles chantaient à voix basse. Mais les insectes de la laque piquaient, en pondant, les jeunes branches du dom-chrey et teignaient leur résine de jaune, de brun, de rouge, sans

crainte du pangolin, de l'édenté à la robe d'écailles qui se nourrit d'insectes. Et les oiseaux dont la mélodie compose l'âme du silence, chantaient au sommet de ces arbres hautains qui chassaient, par la seule puissance de leurs effluves, les panthères et les singes. Pleins de confiance, les oiseaux nichaient par milliers sur les arbres qui ombrageaient la caverne des tigres.

Alors en atteignant leurs arbres, en entendant leurs oiseaux, une joie profonde inonda les cœurs de Preas Thong et de Dakini. Elle se communique aux enfants qui se mettent à roucouler avec les tourterelles, en se balançant dans les bouches des parents. Les tigres saluent leurs arbres, les tigres saluent leurs oiseaux. Aux arbres, ils présentent leurs fruits; aux oiseaux, ils présentent avec orgueil leurs fruits; au soleil, ils présentent leurs fruits; à la terre, ils présentent avec orgueil leurs fruits; à la source où ils se désaltèrent, ils présentent leurs fruits et sur leur double image, que reflète la source, ils reflètent avec orgueil leurs fruits, puis ils les déposent avec amour au fond de la caverne.

## CHAPITRE VI

### Le Sang

Mais à la vue des fantômes de sang qui se levaient dans le crépuscule de la grotte pour les accueillir, Neang Ouma prit peur et appela l'homme en pleurant. Et le tigre ne sut comment faire pour consoler sa fille. Elle continuait, en dépit de ses caresses, à gémir et à trembler devant les esprits des animaux tués qu'elle désignait à ses parents, et qu'ils ne pouvaient voir malgré leurs yeux aigus. Son père lui dit :

— Regarde ton petit frère. N'est-il pas heureux, lui, d'habiter la caverne ?

Ba Tiouley était en effet très heureux. Il avait poussé un profond soupir de joie en pénétrant dans la demeure de ses parents, il avait reconnu immédiatement toutes choses, toutes choses rouges, le crépuscule de sang, la

voûte de pierre elle-même écarlate, le sol pourpre pavé d'ossements et jusqu'à l'arbre teck qui parfumait la bouche de la caverne à l'haleine sanglante avec des branches et des feuilles tournées au vermillon. Il flairait l'ombre, les coins rouges de l'ombre et son cœur tressaillait. Il léchait rêveusement le sang coagulé et les os qui cimentaient la terre et son cœur éclatait. Il avait reconnu immédiatement toutes choses, toutes choses rouges, et il avait fait sien le rouge. La couleur rouge entrait en lui, s'incorporait à lui, ne pouvait plus se diviser de lui, établissait l'harmonie de son être et faisait jouer ses ressorts les plus secrets. Lui, l'enfant pensif et taciturne de la cellule de l'homme, qui ne riait jamais devant les bouffonneries du rhinocéros et dont la gravité précoce effrayait le sage éléphant, il faisait connaissance avec la joie dans la caverne de sa mère, avec la joie rouge, avec la joie qui l'attendait, qui était son bien propre et que ni l'homme ni la bête ne pourraient jamais lui arracher, il miaulait, il rugissait, il griffait les ossements des victimes, il se roulait dans le sang, il se teignait de sang, il aspirait le sang, il devenait le sang, il gonflait, il haletait, il étouffait et dans sa joie rouge, il devenait si terrible que sa mère prit peur et lui dit :

— Arrête-toi, mon fils, tu vas mourir.

Son père, lui-même, surpris, effrayé de la férocité de son enfant, lui demanda :

— Ba, pourquoi es-tu si heureux ?

Et Ba répondit :

— C'est que toute ma vie, j'ai rêvé cette caverne.

Oui, toute ma vie, dans la maison de l'homme, j'ai rêvé ce crépuscule rouge, cette terre pourpre, ce ciel bas, dur, écarlate. Et voilà pourquoi j'étais triste dans la maison de l'homme. Et voilà pourquoi maintenant j'étouffe de bonheur et de sang. Je suis revenu dans mon pays natal, le sang, dans ma maison natale. Père et Mère, apportez-moi vite du sang frais, de la chair palpitante, je mangerai et boirai avec vous comme toute ma vie j'ai bu et mangé en rêve.

***

Ils lui apportèrent ce qu'il désirait: du sang frais, de la chair palpitante, ils déposèrent dans la caverne un faon nouveau-né dont ils s'étaient contenté de briser les jambes et qui tourna instinctivement la prière de ses yeux vers Neang Ouma. Les parents s'écartèrent pour voir ce que les enfants feraient de la victime. Et avant que la fillette tigresse, glacée par l'horreur du spectacle, eût le temps de se jeter entre le petit faon et son frère, celui-ci avait déjà égorgé l'enfant de la biche. Le douloureux faon lança un doux regard de reproche à l'enfant tigresse et mourut. Alors comme s'il avait bu du sang et mangé de la chair toute sa vie, Ba Tiouley but et mangea sans même laisser à sa mère le soin de découper pour lui les meilleurs morceaux. Mais il fut impossible au père de faire manger la petite Neang Ouma. Elle flairait, le poil hérissé, le cadavre du faon et crachait les lambeaux de chair que sa mère de force lui mettait dans la bouche. Quand la famille repue

s'endormit à la chaleur de midi, Neang Ouma, blottie sur la poitrine du père, décida de s'enfuir. « Je ne connais pas la route, songeait-elle, mais je demanderai mon chemin à tout le monde, à l'arbre, au fauve, à l'esprit, tout le monde ici connaît la route qui mène à la demeure de l'homme et quel est l'ogre qui serait assez cruel pour me dévorer si je lui dis : je suis la petite tigresse aimée par le saint. »

Elle se glissa hors de la poitrine du tigre et le cœur battant, elle rampa vers la bouche de la caverne quand soudain, toc, toc, elle s'immobilisa. Quand soudain, toc, toc, on frappait dans un coin de cette énorme bouche. Toc! Toc! Elle leva les yeux. Toc! Toc! c'était le bec d'un oiseau. Toc! Toc! c'était le rossignol bleu de Chine. Il vola tendrement vers les lèvres roses de l'enfant et ils s'embrassèrent.

— Viens vite, Enfant chérie, chuchota le rossignol à la petite fille tigresse, c'est moi qui te guiderai vers l'homme. Je volerai à travers les arbres et tu me suivras.

***

Sous l'étoile du Sud, l'homme dit à la tigresse :

— Redonne-moi ta fille, c'est moi qui la nourrirai. Mère, redonne-moi ta fille pour faire d'elle selon mon amour.

Et la tigresse lécha la main de l'homme lui renouvelant le don de son enfant. Et tous les matins, l'homme se promenait dans la jungle avec l'enfant tigresse et le rossignol bleu de Chine. L'oiseau désignait à l'homme les

plus beaux fruits des manguiers et des goyaviers sauvages. Et tous les fruits piqués par le bec mélodieux criaient à l'ascète : « Cueille-nous, ô Bienheureux, fais-nous participer à ta béatitude. » Il cueillait les fruits sur les arbres ravis, il les donnait à la petite fille tigresse. Cette nourriture faisait les délices de l'enfant. Elle l'élevait au delà de son espèce. Quand elle mangeait une mangue, le rossignol venait picoter la mangue dans sa bouche. Quand elle mangeait une goyave, les anges venaient lui voler un bout de goyave dans la bouche. Le Saint fit de Neang Ouma selon son amour. Il fit d'elle une tigresse fructivore.

## CHAPITRE VII

### Le Blanc et le Rouge

Ils poussaient — et ni l'un ni l'autre ne ressemblaient aux parents. Lui, à force de s'enivrer de sang, avait pris la teinte d'un arbre horizontal tout rouge, un arbre à l'écorce étincelant de sang sur lequel le doigt du démon s'appliquait à imiter le doigt de Dieu. Le doigt malin avait choisi de la laque bien noire, il avait trempé le bout de sa griffe dans la laque et quoi encore ? Il avait pris le modèle d'une branche d'arbre. Ce doigt cherchait à être aussi simple que la simplicité de Dieu. Et pour imiter Dieu en tous points, il n'avait rien trouvé de mieux que de dessiner, comme Dieu, sur l'écorce de Ba Tiouley, des lignes en forme de rameaux. Il avait même imaginé, ce doigt, de faire encore mieux que le doigt de Dieu. Au fond l'écriture de Dieu, quoique belle, est assez folle, avait songé le démon. Et tout en pre-

nant l'idée de la branche, tout en prenant le même modèle, le démon s'était appliqué sur Ba Tiouley à faire une page d'écriture bien nette, bien régulière, montrant que lui, démon, possédait un esprit sage, raisonnable, pondéré, équilibré. Au sortir des mains de son scribe, à quoi ressemblait Ba Tiouley? A travers les larges branches de laque noire qui, sur l'écorce écarlate, étaient trop noires, trop brillantes, trop lisibles au goût de Dieu, Ba Tiouley flamboyait comme un démon.

Aussi, n'était-ce pas par dégoût pour cette vile imitation que Dieu qui, à l'origine, avait rayé Neang Ouma comme son père et sa mère, n'était-ce pas par dégoût pour cette vile imitation que Dieu, à mesure que se précisait sur le frère l'écriture appliquée du démon, avait soufflé sur l'écorce et les branches de la sœur? Au cinquième mois, plus d'écorce dorée, plus de branches noires, plus de jour ni de nuit. Mais une fourrure blanche qui émettait une clarté laiteuse et dont chaque poil possédait un air surnaturel, d'une douceur ineffable. La petite tigresse était devenue aussi blanche que les anges. Et si, en vérité, elle faisait partie de la création d'animaux qui vivent au ciel avec les anges, si en vérité, elle faisait partie de cette cohorte d'animaux qui voient Dieu en même temps que les anges, quoi de plus naturel que cette métamorphose et de plus juste que cette blancheur? L'enfant tigresse avait une fourrure blanche comme les anges qui voient la face de Dieu ont des ailes blanches, l'enfant tigresse avait une fourrure blanche et rayonnante comme les anges qui voient la face de Dieu ont des ailes blanches et rayonnantes.

## CHAPITRE VIII

### La Mort du Rhinocéros

On ne pouvait savoir d'où lui venait ce désir. Il ne lui venait ni de son père ni de sa mère. Il n'avait pu hériter ce désir d'un ancêtre. C'était un désir absurde. Un rêve dangereux et stupide. Le songe mortel d'un petit tigre de cinq mois. Il n'y pensera plus le lendemain. Il ira se rouler dans la savane, il ira se baigner dans la source, il regardera dans l'eau son image, il parlera à son image, elle lui répondra et charmé, il ira égorger une biche, et le désir s'en ira, un sanglier, et le songe s'évanouira.

Mais non ce désir grandissait avec lui et le songe devenait sa nourriture quotidienne. Il ne riait plus, lui, l'enfant du sang. Il n'égorgeait plus d'herbivores. « Es-tu malade ? lui demandait sa mère. — Non, je ne

suis pas malade. — As-tu faim ? lui demandait son père. — Non, je n'ai pas faim.

— Va donc voir l'ascète », lui conseillaient père et mère. Ba Tiouley secouait la tête. Il allait se coucher au sommet d'une colline de Kdangs Ngears qui regardaient avec orgueil, sous leurs pieds, la forêt des figuiers. Là, des journées entières passaient sans qu'il éprouvât le besoin d'aller à la chasse. Il ne tournait même pas la tête quand Dakini venait déposer affectueusement près de lui un cadavre de daim, son mets préféré.

O vie sauvage, en reprenant à l'homme un petit tigre, qu'avez-vous fait ? Et vous, grandeur royale du sang ? Est-ce toi, jungle, qui as glissé ce désir dans le cœur du fils de ton roi ? Oh ! Combien les arbres sont coupables si ce sont eux qui ont détourné de l'innocence cet enfant. Mais non, ce n'étaient pas les arbres. Ba Tiouley s'était dépouillé de son innocence depuis longtemps. Depuis le jour où l'ascète avait introduit dans le temple de Çiva le bouffon revêtu d'une cuirasse de lamelles cornées, où il lui avait imposé comme compagnon ainsi qu'à sa sœur le jouet très horrible de Dieu. Ce jour-là, le désir s'était glissé au fond du cœur de l'enfant tigre de tuer l'enfant rhinocéros. Ce jour-là, pour la première fois, il avait entendu l'appel de la vie sauvage, l'appel du sang, l'appel de sa grand'mère, la jungle. Son cœur avait frémi de l'ivresse de tuer le rhinocéros. Son cœur avait frémi de l'ivresse d'emporter cette proie de géant, de la traîner majestueusement sur la terre, de rougir avec son sang les fleurs, les arbres, les buissons ; de la disputer aux panthères, aux aigles,

aux faucons et à sa propre mère et de dévorer seul le rhinocéros au cœur de la jungle. Le petit tigre, les yeux grands ouverts, devant le jouet très horrible de Dieu, avait fait ce songe. Et d'un coup, il avait dépassé ses ancêtres. Car les proies qu'avaient désirées les aïeux, c'étaient des biches, des cerfs, des buffles, des sangliers. Les plus forts et les plus courageux avaient osé affronter le gaur. On peut dire que la dernière limite imposée à la force du tigre est la force prodigieuse du roi des bovidés. Mais au delà, le tigre est obligé de reculer. Dépassé cette frontière de sa puissance, il s'avoue vaincu. Sa sagesse s'accordant avec les bornes de sa force, il se cache devant le rhinocéros. Mais pour la première fois, chez un enfant-tigre, se levait un courage poussé jusqu'au paroxysme de la folie. La crainte du rhinocéros qui avait été l'obsession maladive de sa mère pendant que ses enfants poussaient dans son ventre, tournait chez le fils en répulsion, en haine, en fureur. Comme sa mère, il voyait le rhinocéros partout. Dans l'ombre de la caverne, dans le mugissement du vent, dans le soupir des feuilles, dans les conciliabules ou le silence des arbres. Partout le jouet très horrible de Dieu. Partout l'affreux bouffon qui faisait rire les anges. Mais ce n'était pas l'épaisseur de sa cuirasse, ni la tristesse de ses yeux myopes, ni la simplicité de son âme, ni l'humilité de son cerveau, ni la finesse de ses petites oreilles, ni l'énormité précoce de ses dents, ni la pesanteur de ses pattes qui forçaient les vallées à soupirer, les montagnes à gémir et qui ébranlaient les assises de la terre, ce n'était aucun de ces traits, aucun de ces attributs de l'enfant

rhinocéros qui hantait spécialement le fils du tigre. C'était son nez, son nez retroussé. Le petit tigre était mystérieusement attiré par le nez en trompette du petit rhinocéros. Ce nez déjà soulevé par la lente germination de la corne ancestrale, ce nez, siège de la force du rhinocéros, c'était ce nez que le petit tigre voyait partout; ce nez qui attisait sa haine, ce nez qui attisait sa fureur; la vision de ce nez retroussé dilatait le cerveau du petit tigre; la vision de ce nez retroussé faisait grandir le fils du roi de la jungle; ce nez lui versait sa force, ce nez lui versait son intelligence, ce nez lui versait son héroïsme, ce nez lui versait sa folie, ce nez lui versait sa réflexion et jusqu'à cet air de grandeur sombre et taciturne, de majesté sauvage qui le faisait déjà respecter par son père et forçait à la fuite toutes les bêtes de la jungle.

***

Ce Ba, ce Ba Tiouley, ce petit tigre, rien à faire! La lumière de l'homme qui perçait le cœur des tortues et ce fer forgé par le grand abîme qui est l'âme des crocodiles, ne brûlait que quelques touffes de sa fourrure. Aussi n'allait-il jamais voir l'ascète. Il se cachait du plus loin qu'il voyait sa lumière. Dédaigneux de la création entière, il passait, comme un fils de roi, devant les trois amis de l'homme sans les voir. Il avait oublié que tout petit, l'auroch le léchait avec sa bonne grosse langue qui calmait ses terreurs de bébé, que le cerf le balançait sur ses ramures et qu'il dormait, avec sa sœur, entre les pattes de l'éléphant quand sa mère chassait dans la jungle. Il avait oublié tous les souvenirs de sa

petite enfance, hors le bouffon de Dieu. Aussi quand de plus loin, il voyait celui-ci, il rugissait : « Salut, Tioutiok Preahm ! — Salut, frère, lui répondait l'enfant rhinocéros, veux-tu jouer aujourd'hui avec moi ? » Et Ba Tiouley, jaugeant la taille du géant, regardait noblement le ciel et suivait son chemin.

***

Il n'aimait qu'un seul être, sa sœur. Souvent, à l'aube, au lieu de dormir, il allait l'attendre au bois des manguiers. Et quand elle passait avec le saint et le rossignol bleu, Ba, de son fourré, imitait la plainte d'une petite feuille froissée. Elle se hâtait de le rejoindre; dans les caresses de sa sœur, Ba buvait l'innocence et la grâce avec la même avidité effrayante que s'il buvait du sang. Et plus il s'enivrait de la liqueur rouge, plus il avait besoin de l'innocence et de la grâce de sa sœur. La petite tigresse le savait. Jamais elle ne se plaignait de son odeur sanglante. Mais elle embrassait son frère avec autant d'amour et de miséricorde que dans ces jungles mystérieuses du Cambodge, un chérubin embrasse en cachette un démon.

***

Mais il arriva un jour où son cœur fut trop lourd de son secret. Le jour où il vit qu'un petit bout de corne pointait sur le nez du rhinocéros. C'était un bout de corne de rien du tout et sur le mufle énorme, il pointait avec la délicatesse d'un bourgeon. Mais quelle force ne fallait-il pas décupler pour compenser ce bout de corne. Ba songea à trouver un confident, un ami, un allié et

à l'heure où les tigres se parlent, à l'heure où la pleine lune entre en eux et où ils deviennent la lune, Ba, une nuit, avant de chasser, confia au père son projet de tuer le rhinocéros.

Peut-être que s'ils n'avaient pas été, en ce moment-là, tous deux, la lune, le père aurait grondé le fils et l'aurait traité de sot. Mais en écoutant la confidence de Ba au moment où s'accomplissait l'échange, au moment où une fraction du firmament devenait deux tigres et deux tigres un morceau du firmament, le père pénétra le secret de la force extraordinaire du fils. Désir de tuer le rhinocéros! Voilà donc déchiré le mystère de cette force prodigieuse qui, à l'âge de cinq mois, permettait au fils de tuer seul un cerf et d'emporter une biche au galop. Le père ne répondit rien au fils. Mais au retour de la chasse, dans la caverne, le grand mâle, comme à l'ordinaire, ne posa pas la tête sur le cou de la femelle qu'il aimait toujours malgré la saison sèche et son état d'indifférence. Pour la première fois de sa vie, le père se coucha près du fils; il allongea la tête contre celle de son enfant et ils s'endormirent.

***

Comme c'était bon d'avoir un ami, un compagnon, un allié! Le cœur de Ba se dilata. Il tua et mangea un daim. Il égorgea un gaur et l'offrit à son père. Ils ne se quittèrent plus, chassant, mangeant, dormant ensemble. Amitié entre mâles, amitié inconnue aux tigres et si douce pourtant, que lorsque le père et le fils firent ensemble un pacte silencieux, elle les surprit au point

de charmer leurs cœurs sauvages. Toutefois sa constance plongea la mère dans une perplexité profonde. Elle avait toujours redouté que la force du fils n'excitât la jalousie du père et depuis qu'ils habitaient ensemble, elle n'avait cessé de les surveiller. On pouvait dire que la mère avait un œil sur le mari et l'autre sur le fils, hors les nuits où elle devenait elle-même un fragment du ciel. Malgré son intuition féminine, elle était incapable de percer le secret monstrueux de leur pacte et l'enfant taciturne se gardait bien de mettre la mère dans la confidence de son rêve. C'est pourquoi elle était en droit de s'étonner de l'amitié du père et du fils.

***

Mais à mesure que les jours, en s'exaltant, glissaient vers le printemps, la tâche paraissait de plus en plus difficile. L'enfant rhinocéros grossissait avec le soleil et en devenant énorme avec le soleil, il prenait les habitudes de ses ancêtres. Errant qu'aucune jungle haute ou basse ne pouvait satisfaire, il parcourait des distances énormes, faisant partout crier la terre et gémir les arbres et on ne pouvait jamais savoir à quelle date, le souvenir se déclanchant dans son cerveau obtus, le ramènerait vers l'homme. Le père et le fils étudiaient ensemble l'empreinte formidable du sabot à trois doigts sans jamais arriver à surprendre le rhinocéros depuis la nuit du pacte. Le colossal vagabond leur glissait comme une ombre entre les arbres. De rage, le fils du tigre griffait les figuiers et brisait le cou aux fleurs. Mais le père disait à l'enfant : « Attendons le mois de Mai. »

***

Il savait ce qu'il disait : Mai vint avec les sonneurs de la soif, Mai vint avec les crocodiles et la jungle entière se recueillit. Lui, Tioutiok, continuait à rouler au gré de sa fantaisie. Il recevait bien quelques coups de dents de caïmans isolés, mais ne s'en portait que mieux. Toutefois quand la famine s'étala de nouveau sur la jungle, sa liberté se rétrécit et une nuit que mourant de soif, il descendait les rives escarpées et poussiéreuses de l'antique miroir des princes khmers, il fut tout étonné de voir que le lac avait entièrement débordé de ses crocodiles. Comme sur les bords d'un bol gigantesque, la pleine lune éclairait une multitude effroyable de troncs d'arbres horizontaux qui, en se dandinant en bon ordre, sur les berges, s'apprêtaient à escalader la jungle. L'armée aquatique qu'il voyait pour la première fois épouvanta le cœur du jeune rhinocéros. Il se hâta de grimper vers les terres libres en faisant trembler les rocs du rivage, tandis que le bout de corne qui lui démangeait le nez, lui chuchotait :

— Cours vite, enfant Tioutiok, si tu ne veux pas être dévoré par les crocodiles, tout rhinocéros que tu es, car ce soir, les crocodiles ont des ailes, oui, ce soir, le lac a attaché des ailes aux pattes de ses crocodiles.

Ce bout de corne n'était guère plus intelligent que le nez qui avait l'honneur de le porter. Car si, au lieu de raconter des sornettes, ce bout de corne était plus avisé que ce nez, il lui aurait dit :

— O Tioutiok Preahm, mon enfant, respire donc

cette merveilleuse odeur d'ambre que dégage l'armée aquatique et regarde bien ces êtres gigantesques, à l'ordinaire invisibles, aux bras et aux têtes multiples, qui, debout sur les crocodiles, hersent la jungle au clair de lune et défrichent la brousse mieux que les hommes-buffles et les hommes-éléphants qui voulaient te capturer au Laos.

Le doux, l'humble rhinocéros ignorait la leçon qu'une tigresse donne à son fils lorsque celui-ci voit, pour la première fois de sa vie, une armée de crocodiles traîner, sur la terre, le sillage de l'eau et qu'il subit, pour la première fois, la soif de la terre. Le fils du tigre sait, lorsqu'il voit une armée de crocodiles rangée en bon ordre, qui laboure la jungle comme les monstres étranges fabriqués par les hommes qu'ont vus ses ancêtres, le fils du tigre sait que cette armée de crocodiles qui laboure la jungle en si bon ordre est toujours disciplinée, guidée, chevauchée par des êtres formidables, à l'ordinaire, invisibles, qui vivaient sur la terre, avant le grand Déluge — dont le souvenir surnage dans l'âme de toutes les bêtes — et qu'au lieu de fuir comme le rhinocéros, en brisant, tête baissée, tous les obstacles, il faut s'en aller gravement et paisiblement, en affectant, de temps à autre, l'allure d'un palmipède et en respirant la sueur musquée que dégage la redoutable armée au labourage. Et alors les nobles héros qui chevauchent les crocodiles ne vous font pas de mal et vous laissent aller tranquillement à vos affaires, trop occupés qu'ils sont à labourer la terre pour le compte du Déluge.

Telle est la leçon que ne savait pas donner le stupide

et brutal bout de corne qui retroussait le nez du pauvre rhinocéros et au lieu de lui dire :

— Pas tant de tapage! N'écrase pas de malheureux buissons, de pitoyables arbustes qui supportent tout le poids de ton épouvante et prends garde où tu vas.

Le bout de corne criait :

— Va droit devant toi, fais le plus de bruit possible, écrase toutes choses! Sauve qui peut!

Ce qui fait que lorsqu'en perdant son souffle, il arriva au sommet de la berge, il se trouva en face des yeux étincelants du tigre et de son fils. Alors la nuit extraordinaire fut enfin bue par le jeune rhinocéros. Il comprit subitement, à la clarté de quatre prunelles de tigres, que, certaines nuits, les crocodiles hersent la jungle, oui, que certaines nuits, montées par des héros, à l'ordinaire invisibles, les crocodiles labourent la terre comme les hommes-buffles et les hommes-éléphants et que c'est dans cette nuit toute parfumée de crocodiles herseurs et laboureurs que lui, Tioutiok Preahm, allait mourir.

— Salut, Rhinocéros, rugit l'enfant tigre, cette nuit, je veux bien jouer avec toi.

— A quoi veux-tu jouer, demanda en tremblant l'innocent, ne vois-tu pas que des gueules de crocodiles pointent déjà au haut de la berge?

— O Tioutiok, je veux jouer à un jeu que n'a jamais vu l'armée des crocodiles, je veux jouer avec toi au tigre et au rhinocéros.

Et d'un bond, il sauta sur le cou de Tioutiok, et d'un coup de croc, il lui broya la corne. Autour d'eux, les laboureurs du Déluge déferlaient, comme la mer, sur la jungle.

— Ma corne, ma corne, haleta le rhinocéros, ô tigre, qu'as-tu fait de ma corne ?

Mais autour d'eux, sans tarder, les laboureurs du Déluge se mettaient à labourer la jungle au clair de lune. Et comme eux, sans tarder, Ba Tiouley, sur le dos du rhinocéros s'était mis à sa tâche. Aplati tout au long des reins de Tioutiok et collé de toutes ses griffes à l'armure du bouffon de Dieu au point de ne faire avec le rhinocéros qu'un seul monstre à deux têtes, l'enfant tigre fouillait avec ses crocs dans le seul coin vulnérable de Tioutiok, dans le triangle de sa petite boîte crânienne. Quant au père tigre, couché avec nonchalance en face du rhinocéros, il suivait paisiblement la scène en conformant son âme à la grandeur du paysage nocturne. Les figuiers altérés buvaient l'odeur de l'ambre qui leur annonçait l'approche de l'océan et la jungle déjà se pâmait d'amour. Mais sous la dent du tigre, le bouffon de Dieu branlait comme une montagne que la foudre frappe à la cime et, dressé sur ses pattes de derrière, il se mit à tourner sur lui-même comme une gigantesque toupie mugissante autour de laquelle le père tigre se mit à danser pendant que le fils dévorait tranquillement le crâne. Le père tigre dansait autour du rhinocéros, sans le toucher, selon les clauses secrètes du pacte, dansant en rugissant au nord quand la montagne essayait d'osciller vers le nord, dansant au sud quand le roc, en mugissant, essayait de rouler vers le sud, à l'est, quand il essayait à l'est de renverser la foudre qui s'était allongée sur son dos, à l'ouest quand il essayait, à l'ouest, avec ses dents énormes de mordre un morceau de cette

foudre qui lui mangeait la tête. Le père tigre dansait autour du rhinocéros en forçant, tel un fouet rugissant, la toupie mugissante à tourner toujours sur elle-même et il paralysait par sa danse les derniers réflexes du géant, mais sans toucher à celui-ci selon les clauses secrètes du pacte. Fermant autour d'eux le cercle, les héros calmes et superbes continuaient à labourer la terre au clair de lune et à répandre dans la jungle la grande odeur de l'ambre qui annonçait aux arbres l'approche de l'océan. Ils jetaient de temps à autre des regards pensifs derrière leurs épaules sans toutefois interrompre la tâche que leur avait assigné le Déluge. Mais enfin quand le roc s'écroula et que l'enfant tigre se dressa sur le roc en brandissant dans sa gueule ensanglantée le cerveau du rhinocéros, ils ne purent contenir leur extase. Ils s'arrêtèrent de labourer la terre, oui, les héros des premiers jours du monde s'arrêtèrent de labourer la terre pour le compte du Déluge, ils se penchèrent sur leurs crocodiles et ils crièrent au fils :

— Gloire à toi, Ba, nous les laboureurs du Déluge, nous te sacrons roi de la jungle.

De leurs mains multiples et puissantes, ils retinrent leurs montures voraces. Et comme si l'océan divisait ses vagues pour laisser passer la gloire du tigre, les laboureurs du Déluge coupèrent en deux leur armée à la droite et à la gauche du nouveau roi de la jungle qui, dans leurs frais sillons, tirait, tête haute, à pleins crocs, le cadavre du rhinocéros et ils s'inclinèrent sur son passage.

## CHAPITRE IX

### La Mort de la petite Fille tigresse

Comment un faible chant, le chant d'un oiseau, pouvait-il, au milieu de son triomphe faire tressaillir le vainqueur? Le père s'était joint au fils pour tirer le cadavre qui pesait autant qu'un éléphant et qui gardait dans la mort, en dépit de son crâne fracassé, ses attributs de bouffon de Dieu, son burlesque dans le grand et l'horrible qui faisait rire les anges. Tous deux traînaient le géant à pleines dents, par ses épaules, unis dans la gloire comme dans la lutte, se lançant de temps à autre des clignements d'yeux affectueux et bien que le flanc gauche du fils rougît les lianes par la seule morsure qu'au moment de rendre l'âme avait pu lui infliger le rhinocéros, il tirait avec autant d'ardeur et de force que le père. Déjà depuis longtemps, ils avaient dépassé les

terres labourées par les crocodiles et la nuit demeurait silencieuse. Les chacals, sans doute assoupis par cette sueur musquée que les laboureurs projetaient au delà de l'aire du labourage, formaient, sans dire un mot, leur solennel cortège. L'aigle appelait l'aiglon à voix basse et les faucons aussi taciturnes que les tigres montaient et descendaient les rayons de lune sans révéler aux autres rapaces le secret de la mort du rhinocéros. Parfois, en se frottant les yeux, des tecks les saluaient au passage, puis se hâtaient de se rendormir. Que voulait donc un faible oiseau en se mettant à chanter dans le profond silence de la jungle assoupie par la sueur musquée que projetaient les crocodiles au delà de l'aire du labourage ? Mais dès que l'oiseau poussa sa douce plainte, le fils lâcha le cadavre du rhinocéros et regarda le père en frémissant :

— Ecoutez, Seigneur, c'est le rossignol bleu de Chine. L'ami de Neang Ouma m'a vu tuer le rhinocéros.

— Je ne reconnais pas son chant habituel, dit le père, mais nous sommes encore loin de la caverne. Là seulement, il nous sera possible de cacher le rhinocéros et de le manger en paix. Hâtons-nous donc avant que le rossignol n'ait le temps de prévenir ta sœur.

Ils s'attelèrent de nouveau au géant, mais malgré leur force décuplée par le chant de l'oiseau, la clarté laiteuse qu'ils craignaient de voir apparaître ne tarda pas à glisser à travers les arbres, dispersant les rayons de lune, colorant de blanc les tecks et les figuiers, chassant le musc des crocodiles, le remplaçant par l'haleine des anges, répandant sur toutes choses le souvenir du

Paradis Originel et quand la petite tigresse surgit aux yeux des tigres, ils lâchèrent le rhinocéros, vaincus, eux aussi, par le souvenir.

Elle se jeta sur le corps de son ami d'enfance et pleura la plainte des animaux d'Adam quand ils virent, pour la première fois, la mort, quand ils virent le cadavre d'Abel. C'était une plainte aussi douce et aussi innocente que la douceur et l'innocence de l'âme d'un enfant et, cependant, elle avait bouleversé jadis, l'harmonie des sphères célestes, elle avait hérissé les poils d'Adam. La plainte ne s'adressait pas à l'homme qui avait tué l'autre, mais à Dieu. C'était une plainte qui s'élevait vers Dieu, vers Dieu seul. Elle ne demandait rien au Créateur, excepté le pardon. Elle ne demandait pas autre chose. Et pourtant elle avait hérissé les poils de tous les animaux de la création, y compris ceux de l'homme.

Car c'était la première plainte de la terre, la première lamentation qui s'élevait vers Dieu — pendant que l'homme et la femme étaient encore prosternés sur le cadavre de leur enfant — c'était le premier sanglot qui montait vers Dieu — avant même celui de l'homme — le sanglot des bêtes qui avaient quitté le Paradis Terrestre avec Adam et Eve et qui, en léchant le sang d'Abel, le sang de l'enfant Abel qui avait grandi avec leurs petits, savaient que tous les animaux allaient désormais s'entre-dévorer.

Cela n'en finissait pas. Les bêtes exhalaient leur plainte comme si, au fond de leur gorge, la mort avait placé une cloche d'argent. C'était une très grande

plainte; tous les ordres de la création étaient soigneusement cités dans cette plainte, soigneusement nommés dans la demande du pardon. Si longue, si longue qu'il ne montait à la mémoire d'Ouma que la première strophe et l'enfant tigresse l'exhalait comme si la mort au fond de sa gorge avait placé une cloche d'argent. Elle chantait à Dieu sur le cadavre du rhinocéros :

Père, pardonne à tes enfants!
Pardonne à l'homme qui tue son frère,
Pardonne au tigre qui dévore son fils,
Pardonne, pardonne à tes enfants!

Tel était le premier verset de la plainte. Mais elle était beaucoup plus longue. Tous les ordres de la création étaient scrupuleusement cités dans la plainte, soigneusement nommés dans la demande du pardon. L'homme était bien placé : tout en haut de la supplication. Mais les bêtes avaient beau écouter ce que leur chuchotait le sang d'Abel, que le sang de l'homme appelait le sang de la bête et que toutes les bêtes allaient désormais s'entre-dévorer, leur plainte à Dieu ne se plaignait pas de l'homme. La plainte des bêtes ne demandait rien au Créateur excepté le pardon. Elle ne demandait pas autre chose. Et pourtant, elle avait hérissé les poils de tous les animaux de la création, y compris ceux de l'homme.

***

Mais le premier, Ba Tiouley, lécha soigneusement ses poils et les remit en ordre. La plainte ne s'adressait pas

à lui. Sa sœur l'aimait toujours. Il remit donc soigneusement ses poils en bon ordre et sans répondre à sa sœur — car de quel droit lui aurait-il répondu ? Est-ce que son discours s'adressait à lui ? — De quel droit aurait-il répondu à la place du Créateur ? Que son père, lui, réponde à la place de Dieu, si c'était là son plaisir, que son père reste à écouter la plainte d'Ouma, si c'était là son plaisir, — pour lui, il avait mieux à faire, mettre en sûreté le corps du rhinocéros, avant la descente des rapaces. Donc sans répondre à sa sœur, il saisit de nouveau le cadavre à pleines dents et il était si fort que malgré son jeune âge et sa blessure, il se mit à courir avec le rhinocéros à travers les tecks émerveillés.

L'aube avançait une tête timide dans la jungle; autour d'Ouma, les troncs d'arbres gardaient le reflet de sa blancheur; pourtant les cimes commençaient à rougir et tous les oiseaux s'étaient réveillés.

Mais à la vue de son fils courant attelé à cette montagne de rhinocéros sur lesquels avec des cris de surprise s'étaient abattus les mésanges et les souï mangas, à la vue de son fils mouvant par sa seule force, cette montagne de rhinocéros, un sentiment nouveau inonda, comme un fleuve longtemps souterrain, l'âme et le corps du vieux tigre. La jalousie commença à noyer dans ses flots le souvenir du Paradis Originel. Subitement sourd à la plainte d'Ouma, à l'ineffable supplication du pardon, le père s'élança à la poursuite du fils en lui rugissant qu'il avait droit à une part du butin. Et sans se lasser d'exhaler sa petite chanson du pardon, Neang Ouma bondit derrière le père.

Mais sa course étaient sans cesse entravée par les petits chacals qui venaient lui lécher les pieds en la suppliant de retourner au temple; par les faucons qui venaient lui becqueter la tête en lui criant : Enfant chérie, retourne à l'homme; par l'aigle lui-même, qui pourtant, ne pouvait regarder en face la lumière de la petite tigresse et lui criait du soleil : Enfant chérie, retourne à l'homme; par le rossignol bleu de Chine qui tirait les poils de sa blanche fourrure pour la faire retourner en arrière et volait en cercle autour de sa tête en se lamentant d'avoir prévenu, sans réflexion, Neang Ouma du meurtre de son ami d'enfance.

Le père ne tarda pas à atteindre le fils dans le bois des manguiers. Couché sur la montagne rhinocéros, il reprenait haleine. Son flanc gauche s'était mis à saigner avec abondance; il commençait seulement à ressentir la morsure du rhinocéros, mais d'une manière intolérable et cette perte de sang jointe au fardeau de la victime l'avait totalement épuisé. Un jeune tigre aurait hurlé à sa place. Lui ne disait rien. Couché sur la montagne rhinocéros qu'il teignait de pourpre, il regardait venir le père en riant. Mais quand celui-ci posa une patte autoritaire sur le cadavre de la victime où déjà les fourmis rouges creusaient leurs galeries, l'amicale moquerie dont était empreinte le visage du fils se transforma subitement en fureur. Ses dents grincèrent, ses yeux lancèrent des éclairs, il se jeta sur le père en rugissant.

— Cette proie est à moi, vieux tigre, c'est moi qui l'ai tuée. Je vous défends de toucher à ma proie.

Et il donna un coup de dent sur la propre tête de son père.

Or son intention n'était pas de tuer le vieux tigre, mais simplement de lui inculquer, par ce coup de dent, le respect dû à sa propre force.

— Bon, songea-t-il, le vieux maintenant se tiendra tranquille.

Il se sentit soudain aussi faible que s'il n'avait pu tuer le rhinocéros et des mouches imaginaires lui bourdonnaient aux oreilles. Néanmoins, mû par l'orgueil, tournant le dos au père, il voulut de nouveau s'atteler à la montagne. Mais à peine ses crocs avaient-ils saisi sa proie, que le père se jeta sur la blessure du fils et ils roulèrent tous deux dans les lianes. A ce moment précis, sonna, comme une cloche d'argent, dans le bois des manguiers, le chant du pardon, sonna, dans le bois des manguiers, le bourdon du pardon, sonna, dans le bois, le premier verset du bourdon qui gémissait à Dieu : « Père, pardonne à tes enfants! » Mais quand Neang Ouma arriva derrière son bourdon, son frère était mort. La poitrine ouverte, il gisait dans les lianes et le père était en train de se repaître du sexe de son fils.

Alors le bourdon du pardon se tait et le père tout sanglant lève la tête. — Qui vient là en se taisant? Bon, sa fille. Ayant mangé le sexe, il veut maintenant s'attaquer aux entrailles et n'a cure des horribles blessures que son fils lui a portées à la tête et au cou. Mais la fille reprend son bourdon et avec son bourdon elle se tient devant le cadavre de son frère. Le père est obligé de ramper autour du cadavre. De se transformer en serpent

autour du cadavre. Et toujours elle tourne autour du cadavre avec son bourdon. Toujours elle tourne à mesure que le père rampe autour du cadavre. Toujours elle tourne sans se lasser avec son bourdon. Toujours elle tourne au point de fatiguer le père qui tire la langue, renonce à sa métamorphose de serpent, hoche la tête, lèche ses blessures, se couche devant sa fille et la contemple fixement.

— De quel droit chante-t-elle devant ce cadavre? De quel droit l'empêche-t-elle de se repaître du corps de son fils? Est-ce qu'il n'a pas déjà dans la bouche le sang de son fils? Est-ce que ce sang dans la bouche ne réclame pas un autre sang? Est-ce que le sang du fils, dans la bouche du père, ne réclame pas le sang de la fille? Tant pis s'il n'entendra plus jamais de sa vie le chant du pardon. Il faut qu'il boive le sang de son fils, il faut qu'il boive le sang de sa fille. Le sang de son fils l'a rendu fou. Il le sait. Aussi pourquoi l'empêche-t-elle de dévorer le corps de son fils? Pourquoi, toujours, se dresse-t-elle devant lui? Et toujours et toujours avec sa sempiternelle chanson. Il sait que les larmes, là-haut, coulent des yeux bleus des faucons. Elles tombent en fines gouttes sur sa tête. Bon! qu'elle s'en aille avec le rhinocéros et qu'elle lui laisse manger le fils.

— Va-t'en, petite fille, avec le rhinocéros, je te donne le cadavre du rhinocéros, si tu me donnes en échange, mon fils. Va-t'en! Va-t'en avec le rhinocéros. Eloigne-toi à jamais de ma vue avec le rhinocéros. Mais non. Toujours avec ta chanson obstinée du pardon.

Oh! pourquoi les chacals répètent-ils en chœur ce chant-là? Pourquoi les vautours, eux aussi, se mettent-ils à siffler le refrain? Et le soleil à tourner autour de ma tête avec ce refrain-là dans la bouche? Assez! Assez! Silence, vous tous! vous savez bien que je suis fou aujourd'hui. Neang, ne me défends pas d'approcher de mon fils. Je ne le mangerai pas, cesse de tourner autour du cadavre. Tu vois, je m'assieds comme lui, de son vivant, sur la montagne rhinocéros. J'écoute tranquillement ta petite chanson. Au fond, tu es une bonne petite fille. Je ne suis plus fou. Approche-toi, embrasse ton père. A ton tour de demander pardon à ton père.Tends ta petite gorge blanche. J'aurais fait de toi ma femme si tu avais vécu. Oh! quelles délices, en embrassant sa fille, de sucer son propre sang! Mais pourquoi ne chantes-tu plus, Neang? Je veux t'entendre chanter. Pourquoi ce silence? Si tu ne veux plus chanter, crie, hurle, rugis, comme l'aurait fait mon fils. Mais non, tu regardes silencieusement ton père, tu tombes silencieusement sur le corps de ton frère, les faucons cessent de gémir, les chacals, les vautours, le soleil de chanter ta chanson et dans le profond silence de la terre et des cieux, moi, le vieux tigre, je demeure seul, devant les cadavres de mes enfants.

## CHAPITRE X

### La Mort de l'Enfant-tigre

C'était un étrange silence qui n'était pas né de la jungle, mais de l'âme d'une bête et que celle-ci propageait, hors d'elle, dans la forêt avec la vitesse de la foudre. Mais quelle était donc cette bête capable d'émettre le silence avec la vitesse de la foudre sur les tecks et sur les rapaces? Quelle âme était-ce donc?

Ce tigre, il a tué son fils, n'était-ce pas son droit de mâle? Il a agi comme tous les êtres de son espèce, comme tous les tigres qui ne se souviennent plus de l'unité de la création. Mais pourquoi a-t-il tué sa fille? Ne se dressait-elle pas devant lui en lui rappelant sans cesse le Paradis Originel? Et maintenant que fait-il, pourquoi ne dévore-t-il pas ses enfants? Oh! dans la mort, elle lui offre encore l'image de cette terre d'amour

où furent créés ensemble la plante, la bête, l'homme, le dieu. Alors que fait-il ? Mû par ce souvenir, en quoi se transforme-t-il ? Il n'est presque plus tigre, à cette heure, puisqu'il hésite à dévorer ses enfants. A qui donc ressemble-t-il ?

Et alors, à mesure que s'étend le silence, le vieux tigre éprouve subitement qu'il n'a plus faim. Quelle nausée ! Il rend sur les lianes le sexe de son fils. De nouveau, il tourne autour des cadavres. Elle dormait maintenant entre les pattes du fils comme il la voyait dormir toute petite dans le temple. Il se souvient brusquement que jamais, là-bas, ils ne se quittaient, que jamais ils ne se disputaient. Toujours d'accord, les deux petits. Et comme ils étaient beaux ! Il hoche la tête. Des jouets de Dieu. Des jouets de Dieu. Et c'était lui qui avait engendré ces jouets-là. Une larme coule de ses yeux. Au fond c'étaient de bons petits. Ba étãit orgueilleux, mais il n'était pas méchant. Te souviens-tu du gaur qu'il t'apporta le jour où vous aviez conclu ensemble le pacte ? Qui sait, s'il avait vécu, s'il n'aurait pas été l'appui de sa vieillesse ? Il se faisait vieux. Déjà, il voyait mal, il ratait parfois des herbivores ; son fils lui aurait apporté des biches toute sa vie. Il n'aurait pas mieux demandé que d'exhiber sa force devant le père. Au fond, c'était bête à lui d'avoir tué le fils. Sans enfants, que deviendra-t-il quand il n'aura plus de crocs ? Il avait déjà vu des tigres âgés, infirmes. Mieux valait périr sous la corne du rhinocéros que de leur ressembler. Et Dakini, que dira-t-elle ? Elle ne croira jamais que le père a tué ses enfants. Il pourra facile-

ment lui mentir. Le plus ennuyeux, c'est d'avoir supprimé le donneur de biches. Celui qui aurait prolongé votre vieillesse d'un an ou deux. Sa vieillesse! Devant les cadavres de ses enfants, il revenait à sa vieillesse. Et sa fille n'aurait-elle pas été la lumière de sa vieillesse? Et quand sa femme l'aura quitté, dégoûtée par sa vieillesse, n'aurait-elle pas été à son tour son épouse et n'aurait-il pu avoir d'autres enfants avec elle? Il s'approche, attiré mystérieusement par la blancheur de sa fille. Qu'est-ce donc, cette lumière laiteuse qui ne la quitte pas même après la mort? Il voudrait bien toucher à cette lumière laiteuse, la caresser comme il ne l'a jamais fait de son vivant, — même lorsqu'il prenait l'enfant dans sa bouche. Seigneur, c'était donc elle qui pacifiait son cœur! Il pleure en se ressouvenant du Paradis Originel. Souvenir! Alors nous étions tous bons, alors nous nous aimions. Il rampe vers la lumière. Il frissonne, il tremble, il a peur, il rampe cependant vers la lumière de sa fille morte. Et au moment où il va caresser avec sa langue cette lumière, un hurlement semblable à un tonnerre horrible vomi par mille démons, rejette le tigre dans les arbres, disperse le cercle des chacals et force jusqu'aux aigles à s'enfuir. Le fils du tigre n'était pas encore mort. Etreignant sur sa poitrine, le cadavre de sa sœur adorée, il appelle, du fond de son agonie, sa mère et la conjure de venger ses enfants. Un seul cri pour appeler sa mère avant de mourir, mais il sait que ce cri, les manguiers ne pourront l'étouffer, que les rochers ne pourront l'arrêter, que l'espace, d'un bond, ira le porter à sa mère. Un seul

cri avant de mourir, mais telle est la force prodigieuse de ce cri, qu'il allume l'éclair, qu'il force le tonnerre à lui répondre, qu'il ébranle la montagne et qu'il entr'ouvre la terre. Un seul cri, avant de mourir, mais à ce cri, le ciel fume sur la tête du vieux tigre, le soleil l'inonde d'une pluie de sang et la terre, à mesure qu'il précipite sa fuite vers la montagne, semble inlassablement le rejeter en arrière. Un seul cri, tonnerre horrible! Après l'avoir vomi, le fils du tigre incline la tête sur le cou de sa sœur. L'âme de Neang Ouma qui l'attendait au sommet d'un manguier, l'aide à sortir de son enveloppe de poils. Ange et démon unis par l'amour, le frère et la sœur s'élancent ensemble vers une nouvelle métamorphose.

## CHAPITRE XI

### La Mort du Tigre

La mère dormait profondément quand le cri s'engouffra dans la caverne. Il n'entra pas dans la mère par les oreilles, mais par le ventre qu'il déchira comme si en touchant la mère, le cri s'était transformé en semence et comme si cette semence fécondait de nouveau la mère. Son ventre, avant ses oreilles, son ventre, avant même son cœur, apprit que ses enfants étaient morts, car subitement plein de la semence du cri, le ventre se mit à enfler, à souffrir, à battre, à rêver, à devenir énorme de la mort de ses enfants. Et plus lourde encore de leur mort que de leur vie, la mère se traîna hors de la caverne; encore mieux guidée par cette mort qui s'agitait dans son ventre que par l'odeur du sang, elle bondit au bois des manguiers. Mais quand elle vit les cadavres de ses

enfants, les mêmes cadavres qui déchiraient ses entrailles, quand elle vit les faucons qui veillaient sur les branches, les mêmes faucons qui veillaient dans son cœur et qui lui criaient : « Mère, nous ne toucherons pas au corps de ton fils tant qu'il sera mêlé à cette blancheur laiteuse », quand elle vit les vautours qui dépeçaient déjà le cadavre du rhinocéros, les mêmes vautours qui commençaient déjà dans son ventre, à dépecer le corps de son fils, la mère n'exhala pas une plainte. Rendue muette par le poids de ce ventre qui lui défendait de s'arrêter, de ce ventre qui lui défendait de pleurer, de ce ventre trop occupé à enfanter la vengeance et la mort, la mère se lança à la poursuite du père, et le ventre se mit à bondir à la place des pattes et malgré son fardeau, il franchit en trois bonds le bois des manguiers et grâce à son fardeau, il franchit en trois sauts le lac des rois d'Angkor; il s'élança sur la colline de lys ou la petite fille tigresse jouait avec l'ombre de la Favorite de dix ans; il bondit sur la montagne de tecks où la création s'était réfugiée pendant le Déluge; il vola sur les précipices où les poissons avaient l'habitude de nager pendant le Déluge et avant la nuit, le ventre atteignit le pic de la Baleine et il s'arrêta à l'entrée de la grotte où la tigresse, pendant le Déluge, avait aimé le tigre, là où le ventre avait conçu la vie.

Le même couple d'aigles, sur le toit de la grotte, donnait à manger à leur petit et à la vue du doux nid, de la fidélité du roi et de la reine des oiseaux, à la vue de l'aiglon qui ouvrait son bec pour recevoir la pâture, le ventre, tout en sachant qu'au fond de la grotte, le

père était tapi, flaira à l'entrée le souvenir et poussa sa première plainte.

Mais de nouveau la mort déchirait le ventre et le poussait cruellement dans la grotte. Et le ventre s'apprêta à son dernier combat. Et la mort le remplit de sa grande, silencieuse, épouvantable force. Mais quoique armé de sa propre gestation, le ventre n'eut pas besoin de ramper dans la caverne, car dès que le mâle respira l'odeur de la femelle, il sortit à sa rencontre comme il l'avait toujours fait et ce fut la tigresse qui recula.

Qui est celui-là qui sort de la caverne du tigre et marche vers la tigresse avec des yeux en pleurs ? Cet animal étrange qui possède déjà, comme l'homme, le remords, cet être hybride qui n'est presque plus tigre et pas encore tout à fait homme, la tigresse ne le reconnaît pas. Elle le regarde comme un étranger qu'elle voit pour la première fois. Pas plus que ses yeux, elle ne comprend sa langue. Il a beau répéter :

— Dakini, c'est moi Preas Thong, ton mari, le père et le meurtrier de tes enfants, fais-moi justice!

Elle n'entend pas ces mots si simples, si dénués d'artifice. Il s'obstine à répéter les mêmes mots. Qu'est-ce que c'est que cette langue ? Elle ne comprendra jamais. Elle perd son temps, elle a mieux à faire, elle écarte en grondant l'importun pour entrer dans la grotte et tuer son mari. Alors voyant qu'il ne peut se faire comprendre de sa femme, qu'elle renonce à le tuer et qu'elle va l'abandonner définitivement à son remords, l'être qui n'est presque plus le tigre, qui déjà est presque

l'homme, s'empare d'un réflexe étranger à la jungle, s'absout par un geste aussi vieux que l'humanité, mais contraire à la nature des autres espèces animales, il tend son cou à la tigresse.

Pleine de surprise et de méfiance, Dakini flaire ce cou étranger et y respire le sang de Ba Tiouley et de Neang Ouma. L'odeur de ses enfants fait éclater la douleur, la férocité et la rage de son ventre. C'était donc Preas Thong sous un déguisement. Elle saisit ce cou à pleins crocs. Et encore une fois, en y mordant, elle ne reconnaît pas son mari. Il tombe à ses pieds, avec la douceur d'une grande biche; il laisse couler le sang royal des tigres sans vouloir le défendre; il agonise comme s'il avait enfin trouvé la paix avec l'absolution de ses crimes; il contemple avec amour son épouse avant de mourir. Mais soudain, la vue du ventre gonflé de Dakini lui arrache son premier spasme. A travers la plénitude de ce ventre, il aperçoit la mort. Il ne l'avait pas encore vue. Elle le rend à son instinct de fauve. Prêt à bondir vers la métamorphose humaine, voici qu'il éprouve la terreur et le désespoir de quitter sa condition de tigre. Il râle aux pieds de Dakini qui observe avec une stupeur effrayée le changement des yeux qui la fixent, le passage de la douceur à la férocité, de la paix à l'épouvante. Elle ne sait pas qu'il lutte entre son état présent de tigre et son futur état d'homme, mais le spectacle est si poignant que bien que les cadavres de ses enfants la réclament, elle reste à regarder mourir son mari. Et au moment où vaincu, il va fermer les yeux, un suprême sursaut de tigre le redresse sur

ses pattes. Il se jette sur la tigresse, la renverse en rugissant, ouvre avec ses crocs le ventre que désespérément il convoite avant de rendre l'âme, en saisit les entrailles et meurt avec un morceau du ventre de la femelle dans la bouche.

C'était bien son mari, c'était bien le sauvage roi de la jungle. Comme jadis, sur le point de mettre bas, la tigresse dirige ses pas chancelants vers le sanctuaire de l'ascète. Elle sème sur la route ses entrailles et s'efforce de ne pas enfanter son dernier né, la mort, avant d'avoir vu l'homme.

## CHAPITRE XII

### La Mort de la Tigresse

Il s'agenouille au centre de la cellule, il prend la tête de la tigresse dans ses mains, il prie :

— Seigneur saint, voici donc une étape franchie pour la délivrance de cette tigresse qui fut autrefois ma sœur. Ne lui permets pas de souffrir longtemps. Donne-moi les douleurs de son agonie. O Père, accorde-lui la grâce de renaître dans la condition humaine et qu'en me chargeant de ses souffrances présentes et futures, par les mérites du fardeau que je porte, elle n'ait plus qu'à devenir femme pour atteindre au Nirvâna.

Le dernier né de la tigresse avait grandi : maintenant la mort enveloppait la mère de toutes parts. Mais ce n'était pas la mort. C'était le Paradis Originel où elle

voyait son mari et ses enfants jouer avec des faons et des rhinocéros. L'ascète dirigeant, selon le rite thibétain, le souffle de la mourante, lui dit :

— Tigresse, tu seras femme.

Elle inclina la tête dans les paumes de l'ascète et rendit le souffle. L'un après l'autre, les trois disciples de l'homme, le gaur, l'éléphant, le cerf vinrent flairer la dépouille de leur sœur avec une tristesse sereine. L'homme mit le corps de la tigresse sur le dos de l'éléphant et il descendit avec ses disciples la colline de Dieu. L'aube les salue avec les oiseaux et au bas de la colline, ils retrouvent les âmes du tigre et de ses enfants.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE : *Le Soleil*


I. L'Image ..... 17
II. L'état de songe ..... 26
III. Quand les oiseaux deviennent subitement les poissons. 38
IV. La Chasse ..... 41
V. La conquête du Royaume ..... 54
VI. L'état adamique ..... 66
VII. La mort de la Jungle ..... 77
VIII. Le Nuage ..... 88
IX. La résurrection de la Jungle ..... 99
X. Le premier désir de la Tigresse ..... 106


DEUXIÈME PARTIE : *La Pluie*


I. Les Poissons ..... 115
II. Le Déluge ..... 130
III. La Jungle engloutie ..... 149
IV. Les Anges déchus ..... 159
V. Le retour à la Matrice ..... 167
VI. La Montagne ..... 185
VII. Les Noces ..... 192
VIII. La Paix ..... 200
IX. Les Oiseaux ..... 205

X. Le langage du Songe ..... 209
XI. L'Océan intérieur ..... 215
XII. L'esprit de l'Eau ..... 224
XIII. L'offrande de la Tigresse ..... 230

TROISIÈME PARTIE : *Les Enfants*

I. Les petits Tigres ..... 239
II. Tioutiok Preahm ..... 246
III. Neang Ouma ..... 251
IV. La conversion du Tigre ..... 259
V. Le retour à la Caverne ..... 274
VI. Le Sang ..... 280
VII. Le Blanc et le Rouge ..... 285
VIII. La mort du Rhinocéros ..... 287
IX. La mort de la petite Fille-tigresse ..... 299
X. La mort de l'Enfant-tigre ..... 308
XI. La mort du Tigre ..... 312
XII. La mort de la Tigresse ..... 317

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Octobre 1942. — Imp. L. BELLENAND ET FILS, Fontenay-aux-Roses (Seine). — 61.568
Autorisation N° 12.449.

DESACIDIFIE
A SABLE : 1995

## Quelques jeunes romanciers

Philippe AMIGUET
**RACE DE CALVIN**
**OU VOLENT LES AIGLES**

Julien BLANC
**MORT-NE**
**TOXIQUE**
**L'ADMISSION**

Jacques CARTON
**LE CHÊNE CREUX**

Jean DAVRAY
**FRAICHEUR**
**L'EAU TROUBLE**

Doussia ERGAZ
**MARIE-LAURE**

Elian J. FINBERT
**LE DESTIN DIFFICILE**

Yves GANDON
**LA BELLE INUTILE**
**LE GRAND DEPART**
**AMANDA**

Jean GUIREC
**LA MAISON AU BORD DU MONDE**
**L'ENCHANTEMENT DE LA NUIT**
**LE CRIME DES INDIFFERENTS**
**LA PORTE OUVERTE**

MAKHALI-PHĀL
**LA FAVORITE DE DIX ANS**

MARGRAVOU
**GUILLOU**
**LA VIPERE ROUGE**

Raymond MILLET
**LE BONHOMME DE CLAMART**
**L'ANIER DU LUXEMBOURG**
**L'ANGE DE LA REVOLTE**

Henri de MIRAMON
**LA VENGEANCE**

Bernard NABONNE
**L'HABITATION BASKERVILLE**

René ROQUES
**LE SANG DE NOS FAUTES**
**ITA**

Olivier SÉCHAN
**LES EAUX MORTES**
**LE BOUQUET D'ORTIES**
**LA PROIE DES FLAMMES**

## Éditions Albin Michel

FRANCE

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre